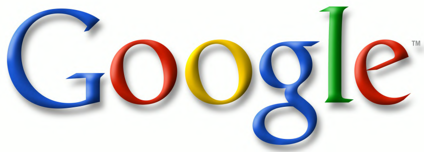





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

TOME TROISIEME.

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

LETTRES
RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Troisieme Edition revue, & augmentée.

> One Almighty is, from Whom
> All things proceed, and up to him return,
> If not deprav'd.
>
> *Milton. Parad. lost. Book. v.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,
de MADAME & de Madame la Comtesse
D'ARTOIS, Quai des Augustins,
à Saint-Ambroise.



M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-Puiſſant de qui toutes choſes procedent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. v.

EXPLICATION

DES FIGURES.

VIII. Sujet de la premiere Figure du troisieme Volume.

Cette Estampe représente le Baron de Lausane au moment où il vient d'expirer. On voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le Comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement & de la douleur. Des Domestiques, frappés d'un tel spectacle, reculent, pénétrés d'horreur & d'effroi.

IX. Sujet de la seconde Figure du troisieme Volume.

La Comtesse de Valmont, presqu'à l'article de la mort, console son époux, le fortifie par son exemple, & s'attache à lui faire puiser dans la Religion ces motifs de résignation qu'on ne trouve qu'en elle.

X. Sujet de la troisieme Figure du troisieme Volume.

Cette Estampe, dont le sujet est pris de la page 270, peint l'amour des François pour leur Roi, cet amour qui, selon l'expression du Marquis de Valmont, s'identifie dans leur cœur avec celui qu'ils ont pour la Patrie. Le Monarque paroît à cheval pour rendre l'effet plus saillant & l'image plus sensible. Une Femme, qui est à la tête du cheval, & qui l'embrasse, rappelle un trait qui se trouve consigné dans le Siecle de Louis XV: *Car c'est ainsi que les plus petites choses en apparence suffisent quelquefois pour peindre de grands sentimens.*

uer ſans exception.

345, ligne 4, te voir décoré, *liſ.* te
r, décoré.

357, derniere ligne, les rempliſſent, *liſ.*
empliſſent.

377, au bas, Col. 35, *liſ.* Col. c. 3. ỳ. 5.

392, rien ne peut s'expliquer; rien, *liſ.*
ne peut s'expliquer, rien.

ne marque pas quelques autres fautes
eſſentielles, comme à la page 15, lig. 1,
ur faire; page 375, ligne 6, conſacrés
onſacrées, &c.



LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à son Pere.

NON, mon pere, ne me parlez plus de Religion, de vérité, de vertu. Je ne veux plus rien entendre. Mon cœur flétri par la douleur & l'opprobre se refuse à toutes vos leçons, & dans l'état où je suis tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien

de vrai..... Emilie m'a trompé. Emilie ! quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahiſon ! ô comble d'horreur !..... Oui, Lauſane..... Le perfide Lauſane....... par-tout il triomphe de ſa conquête ; & le feroit-il, ſi, par la ſageſſe de ſa conduite, Emilie l'eût toujours forcé à la reſpecter ? Ah ! puiſqu'il m'enleve mon épouſe, l'honneur..... qu'il m'arrache donc la vie, ou qu'il ſe prépare à me donner la ſienne.

A l'égard d'Emilie..... Mais hélas ! je voudrois pouvoir douter encore, malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois, malgré l'évidence, pouvoir conſerver d'elle la même idée que vous. Ah ! quand je vous ai expoſé mes ſoupçons, vous ne m'avez point écouté ; trop prévenu en ſa faveur, vous m'avez condamné ſans ménagement : en liſant votre Lettre, je me trouvois avili à mes propres yeux. Mes ſoupçons ſe vérifient cependant..... Ils ſe vérifient !... Peut-être me trompai-je encore. On croit

trop aisément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : & où sont en effet ces preuves si constantes, ces justes fondemens de l'accusation la plus odieuse, la plus injuste, si Emilie est toujours ce qu'elle nous a paru, l'ame la plus belle & la plus vertueuse? Quoi, de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu!... ô mon pere, je crois vous entendre me parler ainsi, & par toutes ces réflexions j'aide tour-à-tour à me flatter & à me tourmenter moi-même. Il est des instans, où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout, & alors toutes les passions me dévorent; je ne respire que haine, que vengeance, que fureur : la rage, l'enfer est dans mon cœur. Il en est d'autres où plus tranquille, & je le deviens en m'entretenant avec vous, je m'accuse de trop de précipitation & d'emportement; je me condamne; j'ai honte des transports qui m'agitent, des passions qui

m'aveuglent, du délire où je ſuis; je ſuſpends toute réſolution, & je crains autant de faire éclater des ſoupçons mal fondés, que j'appréhende d'être trop facile à les rejetter. Ainſi toujours balancé par des ſentimens contraires, je ne ſais à quoi m'arrêter...... Ah! du moins puiſſé-je être aſſez ſage pour attendre des lumieres plus ſures encore! Mais auſſi, une fois convaincu,.... ſi Lauſane, ſi Emilie ſont coupables, ah! c'eſt dans leur ſang.... O mon pere! ſoyez touché du triſte état de votre malheureux fils. N'inſultez point à ſa douleur: répandez ſur des plaies trop vives pour un cœur ſenſible, ce baume ſalutaire que vos Lettres y ont fait couler juſqu'ici. J'eſpere que juſqu'à votre réponſe j'aurai bien la force de contenir mes craintes & mes tranſports. Quoique j'aie pu vous dire dans l'ivreſſe de ma paſſion & l'égarement de mon eſprit, ne ceſſez de me donner des conſeils qui me deviennent plus

que jamais nécessaires ; & parlez-moi toujours de cette Religion, dont les caracteres sont en effet si frappans, dont le dernier sur-tout me remplit d'étonnement, & que je commence si vivement à admirer malgré moi, quoique si peu disposé encore à la suivre.





LETTRE XLIV.

Du Marquis à son Fils.

MON fils, ô mon fils! que ne suis-je près de toi! que ta situation présente me rend mon exil douloureux & pénible! Cher Valmont, je voudrois si bien être à portée de calmer tes craintes; & rien ne peut suspendre les miennes. Ta Lettre me fait trembler. Ce n'est point le défaut de réserve & de sagesse dans Emilie que je crains; c'est toi, c'est ta vivacité, ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami, crois-en un pere qu'un long usage du monde a instruit, & qu'aucune passion ne transporte: crois-en un ami, tel que moi, & qui, sans risquer de se tromper, se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses, Valmont, quoi qu'en disent le libertinage & la frivolité; & la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus

tendre enfance; dans ses Lettres, depuis que je suis loin de vous: l'hypocrisie n'a point cette marche constante, uniforme, cette simplicité noble & pure, qui font le caractere d'Emilie. Non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah! si tu savois toutes les allarmes que ta liaison avec le Baron lui a causées dès le temps de mon départ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui; toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir & pour t'obéir; tous les secrets pressentimens dont elle me faisoit part, & qui ne se vérifient que trop bien; tout ce qu'elle mettoit de circonspection dans ses discours & dans sa conduite; ô mon ami! tu la respecterois autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse & de son amour pour toi, au nom de toute la mienne, modere les saillies d'une passion trop ardente, & qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier & à grossir les phantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate & sensi-

bie, par l'idée désolante & cruelle de tes inquiétudes & de tes soupçons ; ménage son état, & les momens critiques dont elle est proche. Sur-tout prends du temps pour te mieux instruire ; ne te fie point à des espions envieux & mercenaires, qui s'embarrassent peu des conséquences, pouvu qu'ils te perdent, ou qu'ils te fassent payer cherement leurs prétendus services & leur noire trahison.

Lausane peut être coupable de légereté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractere ; mais non pas au point où tu le crois : & quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir ? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance ? Faut-il te répéter dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de sang-froid ; que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi ; que tu ne la lui as non plus donnée que tu ne te l'es donnée à toi-même ; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité & le cri de la na-

tire, méconnoître tous les droits de l'Etre suprême & commencer par défier sa justice & son pouvoir, renverser toutes les loix, rompre tous les liens de la société qui nous rassemble & nous protege, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute espece de subordination, & s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique, pour oser se faire l'arbitre & le vengeur d'une offense particuliere. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite; quel horrible préjugé! quel phantôme d'honneur, auquel on sacrifie, plus en furieux qu'en vrai brave, tous les biens & l'honneur véritable! Eh, mon ami, le vrai honneur consiste à être à ses propres yeux sans reproche, & constamment vertueux; & peut-il y avoir quelque vertu réelle, sans la soumission aux loix de Dieu & de son pays? Ah! sois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta patrie, comme je me flatte de l'avoir été; & ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage

ſuffiſamment éprouvé, m'ont acquis le droit de te donner.

Si cependant en voulant te venger de propos indiſcrets, que peut-être on n'a pas tenus, tu péris, ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras-tu te préſenter à ton Créateur, à ton Juge, & lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conſerver, dès qu'il ne te la demandoit pas? Quelle cataſtrophe pour Emilie, pour le fruit de ſes entrailles, pour ton pere! Si c'eſt ton ſemblable qui périt par ta main; tout ſouillé de ſon ſang, cruel homicide! quels remords tu te prépares! quelle image ſanglante va te ſuivre en tous lieux! quelle autre ſource d'amertume pour ton épouſe, pour tes enfans & pour moi! quel renverſement de toute eſpérance! Succombant ſous le crédit d'une famille puiſſante & en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour ſauver une honte imaginaire! quelle perte de toutes les eſpérances & de tous les biens pour un honneur, pour un bien qu'on ne ſonge point

à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion (*a*). Ah ! s'il étoit question de sacrifier à la vertu, à l'Etat, au bien commun, je te tiendrois un autre langage, & je t'aurois déja offert mon exil pour exemple & pour leçon.

O mon fils! pese toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plutôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la Lettre que tu desires, & que j'ai déja préparée sur la suite des caracteres de la Religion Chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant, & je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la Religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les loix les plus sacrées, quelle disposition seroit-ce pour la recevoir; ou quelle source de regrets ne seroit-ce pas après l'avoir reçue! Adieu, mon ami; je

vais compter les jours, les momens; & qu'ils seront longs & amers pour moi !

NOTE.

PAGE 11.

(a) *S'IL n'est fondé que sur l'opinion.* » Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé feroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats.... Vit-on un seul appel sur la terre, quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ?... Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'homme, mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'au-

trui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre ! .... Rentrez en vous-même, & conſidérez s'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, & d'expoſer la vôtre, pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie, qui n'a nul fondement raiſonnable ; & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion, peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler: Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé, qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit ſa vie à ſa Patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des Loix ; à plus forte raiſon, contre leur défenſe. O mon ami ! ſi vous aimez ſincerement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom ? & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels ſont au fond ces in-

convéniens ? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris est donc le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donne jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la Patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de

mal aire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; &, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.... L'honneur d'un homme qui pense noblement, n'est point au pouvoir d'autrui; il est en lui-même, & non dans l'opinion du peuple : il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, & l'homme de bien l'abhorre. «

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. «

M. Rousseau, qui s'exprime ainsi, a certainement raison, & il le prouve bien. Mais quand il est question de modes & de préjugés, quelque honteuse que soit leur origine, le commun des hommes raisonne-t-il! Et ici, comme sur tant d'autres objets, n'auroit-on pas droit de s'écrier : *O homines servum pecus !*

Si d'ailleurs, auprès de bien des gens, le langage de la raison est insuffisant, voici une

autorité qui, pour eux, doit être de quelque poids: c'eſt celle du Comte *de la Noue*, ſurnommé *Bras de fer*, dont Henri IV fit un ſi bel éloge, en diſant, *que c'étoit un grand homme de guerre, & encore plus un grand homme de bien.* « La cauſe de la fureur des duels, dit ce héros, ſi dignement loué par un ſi grand Roi, gît en nos erreurs & folies, & eſt un faux honneur. Si la nobleſſe continue de marcher ainſi égarée, tant en paroles qu'en faire, elle ira toujours profanant la vertu & les armes en ſe conſumant. Il ſeroit bon que le Roi, les Princes & les Seigneurs blâmaſſent en public ceux qui auront ainſi enſanglanté leurs armes, & montraſſent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaiſir que de s'exalter par la mort d'autrui.... C'eſt aux guerres qu'on doit montrer ſa valeur & haſarder librement ſa vie. Les gens d'honneur doivent ſervir généreuſement leur Patrie; & ceux qui expoſent leur vie tous les jours pour elle, ne doivent pas à ſon ſervice être chiches des biens de fortune. Pour moi, tandis que j'aurai une goutte de ſang & un arpent de terre, je l'employerai pour la défenſe de l'Etat auquel Dieu m'a fait naître.... Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur

dans les querelles personnelles, ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix. «
Vie du Comte de la Noue.

Le Comte *de Sales*, attaqué par un faux brave, dont il avoit repris les blasphêmes, lui répondit, » qu'après avoir osé défendre la » cause de Dieu, il ne devoit pas la trahir » pour les fausses maximes d'un honneur mal » entendu. « Il y a plus d'un exemple de cette nature de la part de Militaires, qui, en genre de bravoure, avoient fait leurs preuves: Mais ils ne seront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes, tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions & nos mœurs: & qu'après avoir fait de belles loix contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du deshonneur celui qui, ayant toujours vécu sans peur & sans reproche, aura cru, d'après sa conscience & les loix, devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.





LETTRE XLV.

Du même.

Tu as été frappé, mon fils des premiers caracteres que je t'ai fait appercevoir dans la Religion Chrétienne, & sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité; & admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siecle en siecle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons à la venue de Jesus-Christ l'ensemble surprenant que cet œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même, & la Religon se trouveroit démontrée par elle, indépendamment des livres du nouveau Testament, qui continuent pour les premiers temps le récit de ses merveilles. Mais pour ne te laisser rien à desirer sur ce qui peut aider & confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité

de ces livres, avant que de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois, d'abord, cher Valmont, appliquer aux Auteurs sacrés toutes les regles de discussion qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes, & te faire observer les différens rapports qu'ont nos livres à ceux dont ils portent les noms, aux temps où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l'état de la Religion, aux affaires publiques dont ils parlent: car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible, moralement parlant, qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la Religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails sur lesquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévere critique. Pour terminer plus surement & en peu de mots toute contestation, considere cette chaîne de témoins, qui d'âge

en âge, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, dépoſent en faveur des livres du nouveau Teſtament, les attribuent aux Apôtres & à leurs premiers diſciples, & ſouvent même emploient dans leurs écrits les faits & les maximes les plus eſſentielles de ces livres dont ils empruntent juſqu'aux expreſſions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authencité, oſe donc prétendre également que les noms & les écrits de S. Polycarpe, de S. Ignace, diſciples des Apôtres, que ceux de S. Juſtin, de S. Clément, de S. Irenée, qui ont été inſtruits par ces premiers diſciples, qu'après eux les noms & les écrits d'Origène, d'Euſebe, de S. Jérôme, qui ont examiné ſi ſcrupuleuſement dans les premiers ſiecles cette partie des divines Ecritures, ſont des noms & des écrits ſuppoſés. Ici, comme par-tout ailleurs, tout ſe ſoutient dans la Religion, & la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus univerſelle, la plus conſtante, vient à l'appui de nos livres ſacrés & des premiers monumens.

Confidere enſuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état & de tout rang, avec tant de préjugés & de paſſions contraires, de ne pas recevoir ſur de ſimples préſomptions ce qui devoit ſervir de fondement à leur Foi, ce qui devoit être la regle de leur conduite, & ce qui les obligeoit à ſacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & à voler au martyre. Ce n'eſt pas au reſte dans un ſiecle d'ignorance, mon fils, ce n'eſt point pour des peuples groſſiers & des hommes ſans lettres qu'ont été faits les écrits des Apôtres. C'eſt vers le ſiecle d'Auguſte qu'ils ont paru; c'eſt à Rome, c'eſt à la Grece, c'eſt à ce qu'il y avoit de plus policé & de plus ſage qu'ils ont été adreſſés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis mêmes de la Religion, Juifs, Payens, Herétiques, tous ceux qui, dans ces premiers ſiecles, ont attaqué par toutes ſortes de moyens les vérités contenues dans nos livres; & dis-moi s'ils ont oſé nier ou révoquer en doute que la plus grande & la principale partie de ces li-

vres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons ; si du moins Marcion & Manès, les seuls qui aient eu assez d'ignorance & de témérité pour le faire, ont pu, lors même qu'on les en a défiés, apporter en preuve contre les écrits des Apôtres, le plus léger indice de fausseté, & donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion.

Dis-moi enfin s'il y a aucun livre dans le monde entier qui ait autant excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus opposés, les recherches profondes des Savans de tous les siecles, que nos livres sacrés, sans qu'on ait pu en affoiblir l'autorité.

Dans quel temps en effet ces livres auroient-ils été supposés ? Leve, si tu le peux, toutes les contradictions que cette supposition renferme ; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des Apôtres : auroit-on reçu des livres que les Apôtres eux-mêmes eussent démentis ? ce ne sera pas aussi-tôt après leur mort : comment faire

passer alors de fausses pieces sous leur nom ? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises, à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des Apôtres ? comment les faire adopter sans opposition dans un temps où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples & de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera-ce donc vers le second siecle ? Mais nous voyons dès-lors ces livres cités par les Auteurs contemporains, révérés comme sacrés, traduits dans plusieurs Langues, reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du nouveau Testament, lus dans toutes les Eglises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejettoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractere de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi

de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes, dont les intérêts étoient ſi différens, des écrits ſi publics, ſi chers à tous les Chrétiens, ſi diſcutés par les Hérétiques, les Juifs & les Payens, pouvoient-ils ſouffrir la moindre altération, ſans qu'il s'élevât de toutes les extrêmités du monde mille voix pour réclamer, & ſans qu'on prît ſoin de les confronter avec les exemplaires authentiques? » Marcion » prétend, diſoit Tertullien, que l'Evan» gile dont je me ſers eſt corrompu; qui » ſera notre Juge? Ce ſeront les anciennes » Egliſes qui ont reçu les Evangiles de la » main des Apôtres: allons les conſulter, » & celui dont l'Evangile ſe trouvera con» forme à ces exemplaires ne ſe ſera point » trompé, puiſque la vérité doit être plus » ancienne que le menſonge. «

Si après d'auſſi fortes preuves, il peut encore te reſter quelque doute, je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverſes leçons, je dis même de tous les ſiecles, comme l'ont fait dans le ſiecle der-

nier

nier les plus ſavans critiques ; & vois s'il en réſulte, au préjudice de nos livres, une ſeule différence eſſentielle dans tout ce qui a rapport à l'hiſtoire, à la doctrine & aux mœurs.

Il eſt donc vrai, cher Valmont, aux preuves poſitives que nous apportons de l'authenticité des livres du nouveau Teſtament, on ne peut oppoſer, & l'on n oppoſe tous les jours que des doutes, que les paſſions élevent & fomentent, mais que la raiſon déſavoue. Laiſſe, mon fils, laiſſe l'incrédule s'aveugler lui-même, ſans vouloir imiter ſon aveuglement ; & une fois convaincu de l'authenticité de nos livres, aſſuré que le témoignage qu'ils renferment eſt parvenu juſqu'à nous dans toute ſon intégrité, permets que je m'arrête quelques momens à te faire obſerver combien ce témoignage eſt digne de foi, combien il eſt inconteſtable.

Il l'eſt ſans doute, ſi ceux qui l'ont rendu ne ſe ſont pas trompés ; & ſi d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu, qu'ils ne ſe

ſoient pas trompés, c'eſt ce qui eſt évident par la nature même de leur déposition : tous ou preſque tous ſont des témoins oculaires; nous ne rapportons, te diſent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s'eſt paſſé conſtamment au milieu de nous : c'eſt ce qui l'eſt encore par la nature des faits qu'ils racontent; puiſque ce ſont de ces ſortes de faits, qui, par leur continuité, & par leur certitude au jugement de tous les ſens, ne ſont pas ſuſceptibles d'illuſion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper. Pour répondre à cette queſtion, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur ſuppoſe d'en impoſer à l'Univers, par un aſſemblage de faits auſſi difficiles à inventer, à combiner, à faire quadrer ſi juſte & avec les livres de l'ancien Teſtament, & avec de certains faits principaux qui ne dépendoient pas d'eux, qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher, ni de ſupprimer, ni d'altérer, & qui dès-lors devoient entrer né-

ceſſairement, & malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un ſeul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le menſonge : eh, que ſera-ce donc lorſqu'il ſera queſtion de pluſieurs hommes, écrivant comme les Apôtres en différentes circonſtances & à diverſes repriſes ; lorſqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués ; & ſur-tout lorſqu'il ſera queſtion de faits liés à beaucoup d'autres, qui ont précédé, qui ont dû ſuivre, & qui n'euſſent pu que ſe trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'euſſent été liés entre eux que par l'impoſture ? Non, on n'imagine point, on n'invente point comme les Apôtres ; & ſur des objets auſſi étendus dans leurs combinaiſons & leurs rapports, la fiction ne fut jamais ſi bien d'accord avec la vérité.

Au reſte, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en impoſer, conçu par les Apôtres après la mort ignominieuſe de leur Maître, juges-en par

l'éducation qu'ils avoient reçue, & par l'état vil & abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat; par ce ton d'ingénuité, de candeur, d'intégrité, qui brille dans leur personne comme dans leurs écrits, & ne s'y dément jamais; par ce caractere de droiture qui regne dans leurs mœurs, mœurs douces & simples, chastes & pures, exemptes de tout levain d'intérêt, d'ambition & de révolte; par toute leur vie humble, pauvre, laborieuse, mortifiée, & telle en un mot, que leurs plus grands adversaires ont été forcés de la respecter.

Eh, mon fils, quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils eussent été de caractere à l'entreprendre? Les humiliations, les souffrances & la croix de Jesus-Christ avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux? & pouvoient-ils attendre autre chose de toutes les passions, de tous les intérêts & de tous les hommes conjurés à la fois contre leur Maître & contre ceux qui oseroient encore après sa mort en paroître les disciples?

Mais enfin, ſuppoſons-les intéreſſés à nous tromper, & de caractere à vouloir le faire. L'euſſent-ils pu? Ici, mon fils, combine ſelon les loix les plus rigoureuſes, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, & je dis même l'évidence en genre de preuves & de raiſonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diverſité de leurs caracteres, les différentes épreuves par leſquelles ils ont paſſé, & dis-moi comment le ſecret eût pu demeurer impénétrable, au milieu de douze Apôtres, de ſoixante & douze Diſciples, d'un ſi grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils diſoient avoir vu, entendu, touché à tant de repriſés & ſi conſtamment; & que cependant, ſoit dans la multiplication de cinq pains pour ſervir à la nourriture de cinq mille hommes, ſoit dans la guériſon ſubite d'aveugles de naiſſance, connus pour tels de la Synagogue, ſoit dans la réſurrection de pluſieurs morts & celle de Jeſus-Chriſt même, accompagnées de circonſtances qui

les ont rendu publiques, ni aucun d'entre eux, ni personne d'entre les Juifs, n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu? Eh, oseroit on seulement avancer faussement de pareils faits, lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes & de presque tout un peuple qu'on en appelle?

Dis-moi ce qui pouvoit unir d'une maniere si étroite, & par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu d'autres liens réciproques que la fourberie & le mensonge; & comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caracteres différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés, qui changent selon le temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un desir de primer sur tous les autres?

Dis-moi enfin comment, ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues & les peines

continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pû modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement, ou varier leur déposition? On souffre, on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai, & en genre de croyance, l'erreur a ses martyrs comme la vérité; mais est-il dans la nature de courir de contrée en contrée aux peines, aux tourmens, à la mort, & de les soutenir avec une fermeté toujours égale, pour attester un fait que l'on sait être faux? Car, voilà, cher Valmont, ce qu'il importe sur-tout de bien considérer; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, & ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que par-tout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer; c'est que, bien différens des enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs du Christianisme naissant, sont des martyrs de fait, & non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute, mon fils, pour démontrer la certitude de tout ce

que les livres du nouveau Testament n
enseignent sur la suite de la Religi
Mais je te l'ai dit, & tu seras forcé d
convenir, je n'aurois pas même eu bes
de nos livres pour te convaincre; &
suite des événemens, leur enchaînem
nécessaire entre eux, & avec ceux d
nous sommes aujourd'hui les témoi
cette correspondance mutuelle, qui
telle qu'ils se prêtent l'un à l'autre le
ferme appui; en un mot, la perpét
de la Religion Chrétienne, formeroit s
en sa faveur la démonstration la plus co
plette. Reprenons-les ces événemen
bien enchaînés, si bien liés; & q
parlent d'eux-mêmes.

Déja les quatre grands Empires pr
par Daniel *, comme devant amener a
eux l'Empire éternel du Christ, se
succédés l'un à l'autre, & le derni
triomphé de ceux qui l'ont précédé.
la prophétie de Jacob touche à son ter
& aux yeux de la nation étonnée le

* Chap. 2 & Chap. 7 & 8.

tre s'échappe des mains du Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement *. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie, & le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils †. L'avénement de ce Messie tant desiré a été différé assez long temps pour nous rendre sensibles les miseres de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Messie paroît. Toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne, tous les caracteres du Messie se retrouvent en J. C. Comme verbe, coéternel à son pere ; comme verbe fait chair, naissant d'une Vierge ; il est le rejetton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la Tribu de Juda ; il naît à Bethléem ; il y reçoit le

* Prophétie d'Aggée, chap. 2.

† Voyez M. Bossuet, Discours sur l'Histoire Universelle, pag. 373 & suivantes, édit. de 1744, in-12.

nom de Jesus, ce beau nom de Sauveur, qui présageoit tout à la fois & la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché & le salut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (*a*); les Bergers & les Rois l'adorent ; & ce qu'un Auteur célebre entre les Auteurs Payens nous a garanti (*b*), ce qui confirme de la maniere la plus solemnelle tout le récit des Auteurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, & par ses inquiétudes & ses craintes, rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs & à la venue du Messie.

Jesus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste (*c*), si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zele, par la force de ses paroles, & que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant par tout le Messie, eussent pris sans

peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, & le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, & leur propose d'une maniere simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples, sans appareil & sans faste, les trésors de la plus haute sagesse; il leur révele les plus profonds mysteres sans en paroître étonné; il développe les idées les plus neuves & la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles & qui coulent de source; il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude; il rappelle notre ame à son origine & à sa fin, & la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempere l'élévation de ses pensées & la hauteur de ses maximes, par la naïveté des images qu'il emploie, & l'onction secrette qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne; il y réunit

au ſouverain degré la douceur & l'au
rité. Il donne les exemples les plus ra
des vertus qu'il commande & de la p
fection qu'il conſeille ; & ce qu'il y a
lui de plus admirable encore, ſon ame
ble ſait allier la plus haute élévation a
l'humilité la plus vraie. Son caractere
ferme & généreux ; ſon cœur eſt ten
& bienfaiſant ; ſa vie eſt pauvre & f
gale ; ſes manieres ſont ſimples & a
bles ; ſes mœurs ſont irréprochables.
ne ſe montre parmi les hommes que p
les éclairer & pour leur faire du bi
Sociable, humain, populaire, mais ſ
familiarité & ſans baſſeſſe, il ſe met à
portée de tous, & s'en fait reſpecter.
converſe, il ſe plaît avec les enfans ;
accueille & prévient les pécheurs ; il
ſe rebute point de la groſſiereté de
Diſciples ; il eſt bon, il eſt indulgent p
les foibles, & ne fait paroître de la
vérité qu'envers les hypocrites. Il ve
des larmes ſur la mort de Lazare q
aimoit tendrement ; il s'intéreſſe de
maniere la plus vive à la douleur d'u

mere qui vient de perdre son fils; il fait grace à la femme adultere, & ne lui demande pour toute reconnoissance que de cesser d'être infidele. Dans l'entretien le plus intéressant, il instruit, il convertit la Samaritaine, & annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit & en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Magdelaine; il se plaît à briser le cœur du Publicain. Par-tout il envisage la gloire de son pere; par-tout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs, & l'ordre de la société. Il nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde, & rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son regne est celui de la vérité, & en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié, couvert d'opprobres, mourant dans les supplices, il fait avouer à son juge son innocence, & fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée, mais toujours également ferme, sans tache, & se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort

ſont encore quelque choſe de plus grand que ſa vie ; & le Diſciple célebre du plus ſage des Philoſophes, en voulant peindre le juſte avec tout l'héroïſme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine, & le Fils de Dieu ſans le ſavoir (d).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la ſainteté de ſes mœurs, ajoutent un nouveau poids à l'excellence de ſa doctrine, & démontrent avec elle & avec le concours de tous les ſiecles qui ont préparé ſa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, la divinité de ſa miſſion.

En vain m'arrêterois-je ici à diſſerter froidement ſur la nature & la poſſibilité des miracles (e). Il eſt des faits, qui, bien avérés, tranchent toute difficulté, & parlent bien plus haut que de ſtériles & vains raiſonnemens. Tels ſont les faits & les miracles qui ont un rapport direct à J. C. ; faits ſenſibles & palpables ; faits publics & permanens ; faits réitérés & perpétués par-tout où l'établiſſement de la Religion Chrétienne & la gloire de ſon Auteur l'ont

nécessairement exigé; faits & miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier *(f)*; avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrette qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable que J. C., disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; avoués & reconnus, du moins en partie par les Payens, Hiérocles *(g)*, Julien *(h)*, Celse *(i)*, Porphyre *(k)*, & une infinité d'autres, qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, & de Payens sont devenus Chrétiens; avoués & confirmés par les hérésiarques du temps même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cerinthiens, les Gnostiques, les Valentiniens, les Basilidiens, &c., qui attaquant tout, confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais disciples de Jesus-Christ les miracles qu'ils lui attribuoient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéroient

en son nom ; faits merveilleux, évidemment au-dessus des forces de la nature, tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'ame, ses préjugés & ses erreurs ; faits & prodiges bien différens par leur authenticité de ceux que l'incrédule ose mettre en parallele avec eux *, bien différens par leur

---

* Voyez la note sur Hierocles.

Nul siecle n'a été plus fécond que le nôtre en paralleles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bisarres qu'on a osé faire des Miracles de Jesus-Christ avec des tours de force & de prétendus prodiges au-dessous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts, des gambades & des contorsions, où la folie le disputoit à l'indécence, & où tout étoit marqué au coin de la friponnerie & de la superstition ; avec des guérisons souvent ridicules que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien, qui étoient presque toujours démenties par des informations plus

caractere & leur publicité de ces prestiges & de ces œuvres de ténebres par lesquels s'accréditent dans les esprits foibles, les superstitions, les schismes, & tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots ces faits & ces miracles, dont tout nous ga-

---

tractes, & dont la liste ressembloit à celle de ces Empiriques, qui, sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remedes, ou que leurs remedes ont tués, mettent sur le compte de leur art toutes les cures qu'a suppléées leur imagination, ou qui ont été faites par la nature. Triste aveuglement des Sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons, & des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire! Voyez au reste sur cet objet les *Opuscules de Chirurgie par M. Morand de l'Académie Royale des Sciences*, seconde partie, chap. 6, qui renferme, d'après la demande de M. de Sartine, le *rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disoit faire des miracles en* 1759. *&* 1760.

rantit la certitude, dont tout confirm
réalité. Maître de la nature, d'un
Jesus-Christ calme les tempêtes; il p
crit des loix aux élémens; il multi
cinq pains, & en nourrit cinq mille h
mes; il ouvre les yeux des aveugle
naissance; il délie la langue des mu
il rend l'ouie aux sourds; il guérit
malades par sa seule parole; il chasse
démons, & les force de rendre homm
à sa Divinité; la nature, la mort, l'
fer obéissent à sa voix. Il ressuscite le
de la veuve de Naïm, dont le pe
accompagnoit la pompe funebre; la
du Chef de la Synagogue, dont une t
pe de Juifs pleuroit la perte; Lazare,
seveli depuis plusieurs jours. Il ann
sa mort & sa résurrection; il prédit
que nous voyons accompli de la man
la plus frappante, la prédication de l'E
gile, l'établissement de l'Eglise, l'i
fectibilité de sa foi, sa visibilité, sa
pétuité, le châtiment des Juifs, &
destruction de Jérusalem. Il est livré
ennemis, parce qu'il l'a bien voulu. J

l'a trahi, mais la honte & le désespoir suivent de près son crime; il en reporte aux Juifs le salaire; & le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie & de ses remords. Après avoir enduré de la maniere la plus héroïque & avec le plus noble courage les opprobres les plus humilians, Jesus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes, & la nature se trouble & se déconcerte quand il expire; par des prodiges qu'attestent des Auteurs payens (*l*), elle reconnoît son maître. Il meurt sur la croix, & selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, cette croix devient l'instrument & le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance & de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises pour empêcher que ses Apôtres ne pussent enlever son

corps; indépendamment des circonstan-ces publiques, dont ce fait a dès-lors été revêtu, & d'après lesquelles on eût pu aisément convaincre les Apôtres d'impos-ture, s'ils eussent voulu nous tromper ce fait est confirmé par toutes ses suites & la force des preuves va toujours e croissant.

Des Disciples, autrefois si timides publient hautement le triomphe de leu maître; & dans quel moment? dans celu où tout paroît désespéré, & où ils n'on à attendre d'un pareil témoignage que de affronts, des persécutions, des supplice & la mort. Mais encore, ces homme qui vont opérer au nom de Jesus-Chri d'aussi grands prodiges que ceux qu'il opérés lui-même (*m*), ces hommes q vont éclairer le monde, le convertir à l foi, réformer ses mœurs, & changer l face de l'univers; que sont-ils? Des hom mes sans nom, sans fortune, sans créd & sans science, des hommes de la lie d peuple. Disons-le en un mot, & ne so point choqué, cher Valmont, de la véri

:xpression, tels que seroient parmi des Batteliers de la Loire & de pau- Pêcheurs, tels sont ceux, qui, dans s les langues, vont rendre témoi- : à Jesus crucifié.

, que d'obstacles s'opposent à leur on & à l'établissement de l'Evangile ! icles pris des vérités mêmes qu'il fal- prêcher, vérités difficiles à croire, difficiles encore à pratiquer : obstacles part du peuple Juif dans ses supers- is & ses préjugés sur la grandeur porelle du Messie ; obstacles du côté Payens, dans leur religion, leurs loix ; politique, puisque le culte des faux x, les Aruspices, les augures, les loix, sacrifices étoient liés étroitement à ninistration des affaires civiles ; dans la ité des Empereurs, devenus les dieux a terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des osophes, qui s'en croyoient la lu- re ; dans la corruption du monde en- , dont le christianisme renversoit tou- les idées, & attaquoit tous les vices ; icles de la part des Apôtres eux-

mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous talens extérieurs & de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés, insurmontables à tous nos sages ensemble, quand ils n'entreprendroient que la conversion d'une seule cité, d'un seul hameau; insurmontables pour tout autre que pour un Dieu; le témoignage des Apôtres est reçu. Jesus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis (n); peuples, Philosophes, Empereurs, Sénateurs, Guerriers, tous cedent enfin, & l'univers est chrétien *.

* Qu'on oppose à cet établissement du Christianisme celui de la loi de Mahomet. Comme on l'a si bien observé, » l'ignorance » brute des peuples que Mahomet vouloit » soumettre à sa domination bien plus qu'à » sa doctrine, une ambition effrénée sou» tenue d'un ardent enthousiasme, le glaive » plus persuasif encore que la parole, une

Les oracles se taisent (*o*); les Idoles sont brisées; Rome, cette Capitale du monde, devient une Rome nouvelle, & acquiert pour la gloire de la religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caracteres que son divin Chef lui a assignés; posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré

» morale commode, un paradis sensuel, » voilà sans contredit les véritables causes » de l'établissement & des progrès du Ma- » hométisme. « Les Disciples de Jesus-Christ au contraire ont fait recevoir sa loi dans les siecles & chez les peuples les plus éclairés; en employant la douceur, la soumission, la patience, & non la force & la contrainte; en souffrant persécution, bien loin de persécuter eux-mêmes; en prodiguant leurs biens & leur vie, au-lieu de les arracher aux autres; en prêchant une morale sainte & sévere; en contrariant l'imagination, les passions & les sens, au-lieu de les flatter.

les efforts continuels de l'héréſie, de la fauſſe politique & de l'incrédulité. Elle ſubſiſte plus qu'aucun Empire, & près de dix-huit ſiecles d'orages & de tempêtes n'ont pu la renverſer. Chaque jour elle répare ſes pertes; chaque jour elle étend ou renouvelle ſes conquêtes, & vérifie en elle, de la maniere la plus ſenſible, les prédictions & les promeſſes de ſon divin époux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complette & toujours ſubſiſtante de la divinité de Jeſus-Chriſt. Dès les premiers temps ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorſqu'au tribunal de Pilate, ils avoient oſé s'écrier, en maudiſſant le Chriſt; *que ſon ſang retombe ſur nous & ſur nos enfans*. Ils ont vu, comme le Chriſt le leur avoit prédit, renverſer, détruire de fond en comble, & ſans qu'il en reſtât pierre ſur pierre, les murs de Jéruſalem, & ſon temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir (*p*). Ils ont

ont vu s'éxécuter en eux avec plus de rigueur & moins de ressources que jamais les menaces de leurs Prophêtes, & ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du Seigneur & les conseils de sa Providence les ont réduits, toujours sans Chefs, sans Patrie, sans Temple, sans Prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire & continuée cependant depuis si long-temps sans mêlange & sans interruption (*q*), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, & démontrent la divinité de ce Jesus qu'ils osent blasphémer. O mon fils! que la lumiere brille enfin pour toi; que le voile qui t'en déroboit l'éclat se déchire; tombe aux pieds de celui que tu as trop long-temps méconnu, & adore avec moi Jesus-Christ; ce Jesus devenu le centre unique de l'un & de l'autre testament, le point de réunion de toutes les parties de la religion, la liaison essentielle du véri-

table Israélite & du Chrétien fidele; ce Jesus, qui, attendu ou donné, a été dans tous les temps la consolation & l'espérance des enfans de Dieu, & nous montre ainsi la religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh, quoi donc, le Dieu saint auroit-il pu laisser prendre à l'erreur des caracteres si parfaitement semblables à la vérité; & ne puis-je pas dire à juste titre, après tant de merveilles, que si ce que je crois maintenant pouvoit être une erreur, ce seroit Dieu même qui m'auroit trompé? Prends-y garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événemens, qui s'amenent & se supposent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute son étendue, formeroit une preuve suffisante & complette, mais qui pris ensemble sont au-dessus de toute difficulté & de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai fidele de repasser ainsi d'un coup-d'œil toute la

suite de la religion, & tous les fondemens de sa foi ! Au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance, quelle consolation pour lui de voir comment, & avec quelle évidence, des preuves que nous avons sous les yeux, de l'état actuel des Juifs, de l'Eglise & de la religion, on remonte de siecle en siecle, & par une succession non interrompue de Pontifes dans l'Eglise Romaine, par une liste de noms connus aux premiers jours du christianisme ; de-là encore, par une autre suite de Pontifes également constante, usqu'à Aaron, jusqu'à Moïse ; & de Moïse, par un petit nombre de Patriarches, aux premiers jours du monde ! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion ! la plus belle, la plus grande qui soit sur la terre, & qu'aucune secte, aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisieme caractere de la Religion Chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui

concerne ta situation actuelle & tes plus secrettes dispositions.

NOTES.

PAGE 34.

(a) *UNE étoile brillante l'annonce.* Chalcide, Philosophe Platonicien, qui fleurissoit au commencement du quatrieme siecle, dans son Commentaire Latin sur le Timée de Platon, Ouvrage très-estimé des Savans, parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient :
» Il y a une autre Histoire, plus sainte &
» plus digne de notre vénération, qui publie
» l'apparition d'une étoile destinée à annon-
» cer aux hommes, non des maladies ou
» quelque mortalité funeste, mais la venue
» d'un Dieu, descendu uniquement pour le
» salut & pour le bonheur du genre humain.
» Elle ajoute que cette étoile ayant été ob-
» servée par des Chaldéens, distingués par
» leur sagesse, & très-versés dans l'Astro-
» nomie, sa route nocturne les conduisit à
» chercher le Dieu nouvellement né ; &
» qu'ayant trouvé cet auguste Enfant, ils

» lui avoient rendu les hommages qui étoient » dus à un si grand Dieu. « Il est aisé de sentir qu'on n'allégue point ici Chalcide, non plus que Macrobe dans la note suivante, comme faisant preuve par eux-mêmes, puisque ce sont des témoins bien postérieurs à l'événement, mais comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que d'ailleurs on connoît assez leur discernement & leurs lumieres.

Ibid.

(b) *Et ce qu'un Auteur célebre entre les Auteurs Payens nous a garanti..... Hérode instruit, &c.* Macrobe, Proconsul d'Afrique, Grand Chambellan de l'Empereur Théodose le jeune, & qui vivoit au commencement du cinquieme siecle, parle ainsi de ce fait intéressant : » Auguste ayant appris qu'Hé» rode, Roi des Juifs, avoit fait tuer en Sy» rie un grand nombre d'enfans mâles, âgés » de deux ans & au-dessous, & que le propre » fils de ce Prince avoit été enveloppé dans » ce massacre, dit : Il vaudroit mieux être » le pourceau d'Hérode que son fils. « (*Saturn. l. 2, c. 4, de Jocis Aug.*) Hérode

étoit Juif, & on sait que sa Religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien: *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte Romanâ Procuranti.* (Apologet.)

Duplessis-Mornay remarque comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile miraculeuse, que ce fut en conséquence de cette étoile, & des informations qu'Hérode prit des Mages, que ce Prince cruel & soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au-dessous de deux ans, croyant faire périr celui que l'étoile désignoit. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble & appuyés l'un par l'autre.

IBID.

(c) *Jean-Baptiste si digne d'admiration, &c.* Joseph, dans ses Antiquités Judaïques, l. 18, c. 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, Roi des Arabes, dans laquelle son armée fut taillée en pieces, rend ce témoignage à Jean-Baptiste, & fait connoître en même temps le commencement du Christianisme. « On crut parmi les Juifs que la dé- » faite de l'armée étoit une juste punition

» de Dieu, au sujet de Jean, surnommé
» Baptiste, que le Tétraque Hérode avoit
» fait mourir, & qui étoit un saint homme :
» car il exhortoit les Juifs à la vertu, sur-
» tout à la piété & à la justice, & à se laver
» dans les eaux du Baptême. Cependant il
» les avertissoit que pour en rendre l'usage
» agréable à Dieu, il ne suffisoit pas de s'abs-
» tenir de quelque péché particulier ; mais
» qu'il falloit d'abord purifier son cœur par
» la justice, en purifiant son corps par le Bap-
» tême. Comme il se faisoit vers lui un grand
» concours de peuple qui prenoit ses leçons
» avec empressement, Hérode craignant que
» le crédit de Jean ne fût une occasion d'é-
» meute, prit le parti de le faire mourir. «

PAGE 58.

(d) *Et le Fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple & vraie du caractere de J. C. : mais on ne sauroit trop se rappeller ces beaux morceaux sur J. C. & sur l'Evangile, qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du stile le plus pur & de l'éloquence la plus sublime. » Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, & que sa

beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur & ſa volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant....

» Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe; qu'ils ſont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un Livre à la fois ſi ſublime & ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! quelle grace touchante dans ſes inſtructions! quelle élévation dans ſes maximes! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes! quel empire ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation? Quand

Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait J. C. La ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux: mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée &

pure, dont lui ſeul a donné les leçon l'exemple? Du ſein du plus furieux f tiſme, la plus haute ſageſſe ſe fit entenc & la ſimplicité des plus héroïques vertus nora le plus vil de tous les peuples. La r de Socrate, philoſophant tranquillement a ſes amis, eſt la plus douce qu'on p deſirer; celle de Jeſus expirant dans tourmens, injurié, raillé, maudit de un peuple, eſt la plus horrible qu'on p craindre. Socrate prenant la coupe empoi née, bénit celui qui la lui préſente & pleure; Jeſus, au milieu d'un ſupplice freux, prie pour ſes bourreaux achar Oui, ſi la vie & la mort de Socrate d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'Hiſtoire de l'E gile eſt inventée à plaiſir? Ce n'eſt pas qu'on invente; & les faits de Socrate, c perſonne ne doute, ſont moins atteſtés ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt rec la difficulté ſans la détruire; il ſeroit inconcevable que pluſieurs hommes d'acc euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt q ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des teurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton

cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. « *M. Rousseau.*

IBID.

(e) *Sur la nature & la possibilité des miracles, &c.* L'univers entier, chaque partie de l'univers est un prodige ; mais puisqu'on entend, à proprement parler, par miracle, ce qui sort des loix de la nature & en surpasse évidemment les forces, qui peut douter, premierement, que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la nature & qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir *; secondement, que ces miracles ne puissent être dans l'ordre de sa sagesse, & avoir été réservés par elle, pour rappeller l'homme à son auteur par un genre de pro-

* » Il peut y avoir des Miracles, dit M. Hume, ou des violations du cours ordinaire de la nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain. « *Essai sur les Miracles.*

» Il faudroit enfermer, dit M. Rousseau, ceux qui prétendent qu'un Miracle est une chose impossible. « *Lettres de la Montagne.*

» Ce n'est pas le défaut de pouvoir qu'opposent à Dieu

diges auxquels il n'ait pas été accoutumé; & en dernier lieu, que ces miracles ne puiſſent être diſtingués ſuffiſamment, & de ceux qui ſeroient contrefaits ou ſuppoſés, & de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumieres ſur les forces & l'énergie de la nature. Celle-ci a des loix ſimples, conſtantes, uniformes, qui ont un cours régulier & ſuivi, qui ſe rendent ſenſibles aux hommes les moins éclairés, comme aux plus ſavans, & auxquelles la puiſſance divine, qui les a établies, peut ſeule déroger. En tout temps, en tout pays, la réſurrection d'un mort bien conſtatée ſera certainement un miracle. Voyez ſur l'article des Miracles *le Déiſme réfuté* de M. Bergier, & un petit Ouvrage très-bien fait, qui a pour titre, *Lettres écrites de la Plaine, en Réponſe à celles de la*

» ceux qui conteſtent, avec Spinoſa, la poſſibilité des » Miracles. Ils ne ſe fondent que ſur ſon immutabilité. » Comme s'il n'étoit pas aiſé de concevoir que Dieu, ſans » changer de volonté, peut changer les loix de la nature: » le même décret qui eſt éternel, ayant embraſſé tout à » la fois & l'établiſſement & l'interruption de ces Loix. » *L'incrédulité convaincue par les Prophéties*, par M. l'Archevêque de Vienne.

Montagne; à Amsterdam 1765. Voyez aussi les *Pensées Théologiques*, ch. 16, sur les Miracles.

PAGE 39.

(f) *Faits & miracles avoués par ceux mêmes*, &c. Nulle personne, un peu instruite, n'ignore le témoignage que Joseph, Juif de nation, si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques, & celle de la guerre des Juifs contre les Romains, a rendu à J. C.

» En ce même temps, « dit-il (parlant du temps de Pilate, Gouverneur de Judée) » parut Jesus, qui étoit un homme sage, » si toutefois on doit se contenter de l'ap- » peller un homme, tant ses œuvres étoient » admirables. Il enseignoit ceux qui prenoient » plaisir à être instruits de la vérité, & il » fut suivi, non-seulement de plusieurs Juifs, » mais de plusieurs Gentils. C'étoit ce Christ, » qui, ayant été accusé par les Princes de » notre nation devant Pilate, fut crucifié par » son ordre. Ceux qui l'avoient aimé durant » sa vie, ne l'abandonnerent pas après sa » mort. Il leur apparut vivant, trois jours » après son trépas, selon que l'avoient prédit » les Prophêtes qui avoient annoncé beau- » coup d'autres merveilles de sa vie; & jus-

» qu'à ce jour ses sectateurs ont continué de
» subsister sous le nom de Chrétiens qu'ils
» empruntent de lui. Vers ce même temps il
» arriva encore un grand trouble dans la
» Judée, &c. « *Antiq. Jud. l.* 18, *c.* 4.

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule, & on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de Joseph. Mais premierement, les plus anciens manuscrits & les plus anciens livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer. *Eodem tempore fuit Jesus*, &c. Ils le rapportent tous sans exception de la même maniere; le témoignage de ceux qui en ont écrit comme Eusebe, S. Jérôme, Sophronius, Ruffin, Isidore de Damiete, Sozomene, Cédrénus, est unanime en sa faveur. Secondement, comment peut-on supposer qu'un livre aussi estimé & aussi intéressant que celui de Joseph, un livre que les Chrétiens, les Juifs, les Payens (& parmi ces derniers, les Grecs qui en faisoient leurs délices) avoient sans cesse entre les mains, eût été falsifié dans tous les manuscrits, & dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, sans que personne l'eût remarqué, & en eût prouvé la supposition? Troisiemement, il faudroit sup-

poser aussi contre toute raison, qu'on a également inséré dans Joseph deux autres passages, qui tiennent nécessairement au texte, & où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste, dont il fait l'éloge, & de la personne de Jacques qu'il appelle *le frere de Jesus.* Qui ne voit en effet que si ces deux textes sont authentiques, comme ils le sont évidemment, celui qui regarde J. C. ne l'est pas moins; puisqu'il seroit absurde de supposer que Joseph a parlé de S. Jacques & de S. Jean, sans parler de J. C. même, dont l'histoire & le caractere avoient fait incomparablement plus de bruit?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note *c*) le passage sur S. Jean-Baptiste; voici celui sur S. Jacques.

» Ananus, qui, comme nous venons de
» le dire, avoit été élevé à la dignité de
» Grand-Prêtre, étoit un esprit audacieux,
» féroce, de la secte des Saducéens, les
» plus séveres de tous les Juifs dans leurs
» jugemens. Il prit le temps de la mort de
» Festus, & où Albinus n'étoit pas encore
» arrivé, pour assembler un Conseil devant
» lequel il fit venir Jacques, frere de Jesus,
» nommé Christ, & quelques autres, les

» accusa d'avoir contrevenu à la Loi, &
» les fit condamner à être lapidés. Cett
» action déplut infiniment à tous ceux de
» habitans de Jérusalem qui avoient de l
» piété & un véritable amour pour l'obser
» vation de nos Loix. Ils envoyerent secret
» tement vers le Roi Agrippa, pour le prie
» de mander à Ananus de n'entreprendre plu
» rien de semblable, ce qu'il avoit fait n
» pouvant s'excuser. Quelques-uns d'eux a
» lerent au-devant d'Albinus qui étoit alo
» parti d'Alexandrie, pour l'informer de c
» qui s'étoit passé, &c. « *Antiq. Jud.* 20, *c.* 8.

IBID.

(g) *Hierocles*, Philosophe payen, qu fut Président de Bithynie & ensuite Gouve neur d'Alexandrie, non content de persécu ter les Chrétiens, composa un ouvrage int tulé, *Philaletes*, dans lequel, en avouant qu J. C. avoit ressuscité des morts, & en recon noissant l'authenticité de ses miracles, il o les comparer avec les prétendus miracl d'Apollonius de Thiane; mais son aveu e faveur de J. C. subsiste dans toute sa force sans donner aucun poids à la comparaiso qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'apr

Philostrate qui a écrit la vie d'Apollonius ; & le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité ; premierement, parce que bien loin d'être un témoin oculaire, il n'écrit que près d'un siecle après la mort de son Héros ; secondement, parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de temps qui a précédé le récit qu'il en fait ; troisiemement, parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges ; quatriemement, parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte ; bien loin de là, il le rend douteux & très-suspect, & n'écrit, au reste, que dans la vue de faire sa cour à l'Impératrice Julie, passionnée pour la magie & pour les Romans.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de J. C ; ils sont rapportés par des témoins oculaires & contemporains, sous les yeux de tout un peuple, son plus cruel ennemi, qui auroit pu les traiter d'inventions absurdes, les rejetter comme les plus grossiers mensonges, & qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisant, & sont avoués, non-seule-

ment par les Juifs, mais par les Auteurs payens qui n'ont pu les contredire : ils sont rapporté enfin par des hommes qui ont scellé de leu sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observa tions relativement aux autres prodiges que l'c oppose aux miracles de J. C., tels que ceux Vespasien, qui, comme dit M. Fleury, ne s' levent gueres au-dessus de l'ordre commun d choses naturelles, & n'ont d'ailleurs aucun c ractere de certitude.

IBID.

(h) *Julien* fait un aveu formel des miracl de N. S., lors même qu'il cherche à en éluc la force. » Il n'a rien fait, dit-il, qui mér » qu'on en parle, à moins qu'on ne comp » pour de grandes actions d'avoir guéri d » boiteux & des aveugles, & d'avoir cha » les démons des possédés dans les bourgs » de Bethsaïde & de Béthanie. « *Julia Opera lib.* 6, *p.* 191, *Edit. Colon.* 1688.

IBID.

(i) *Celse*, Philosophe Epicurien, fleuriss vers le milieu du second siecle, sous l'E pereur Adrien. Il dit de N. S. J. C., qu

» pressé par la pauvreté, il s'étoit retiré en
» Egypte, où il avoit puisé dans l'art magique
» ce pouvoir merveilleux & cette présomption
» qui lui avoient fait prendre ensuite dans la
» Judée le titre de Dieu. «

IBID.

(k) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits, qui semblent prouver que les oracles des Payens eux mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, & que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence & son pouvoir. *Porphyr. apud Euseb. Præpar. Evang. l. 5, c. 1, & apud. August. de civit. Dei, l. 19, c. 22.*

PAGE 45.

(l) *La nature se trouble & se déconcerte quand il expire : par des prodiges qu'attestent des Auteurs Payens*, &c. tels que Phlegon, qui fleurissoit à Rome vers le milieu du second siecle, & Thallus, Auteur Grec qui écrivoit les histoires Syriaques dans le premier siecle de l'Eglise, & qui rapporte dans son troisieme livre celle des ténebres qui se répandirent sur la Judée, à la mort de J. C. Phlegon parle de ces ténebres comme d'une éclipse

de Soleil, soit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipse, soit parce que le plus grand nombre, avant lui, s'étoit exprimé ainsi sur ce phénomene. Voici ce qu'il en dit : » La » quatrieme année de la deux cent deuxieme » olympiade, (*qui est la même que celle de la » mort. de N. S.*) il y eut une éclipse de » Soleil, la plus grande qu'on eût encore » vue. Il se forma à la sixieme heure du jour » une nuit si obscure, que les étoiles pa- » rurent dans le Ciel. Il se fit de plus un grand » tremblement de terre qui renversa plusieurs » maisons de la ville de Nicée en Bithynie. « Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour, de l'aveu même des Payens, c'est qu'il étoit rapporté dans les actes publics & dans les registres de l'Empire. Tertullien, dans son Apologétique (chap. 21.) en appelle à ces pieces solemnelles, comme à des monumens incontestables, & y renvoie les Gentils. *Eum mundi casum relatum in Archivis vestris habetis.* Lucien, Prêtre & Martyr, au rapport de Ruffin, disoit à ses Juges, *consulite annales vestros, invenietis Pilati temporibus dum pateretur Christus, mediâ die fugatum solem & interruptum diem.* (Hist. Ecclés. l. 9. c. 6.)

PAGE 44.

(m) *D'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suetone (*in Nerone*, *c.* 16.) appelle les Chrétiens une secte de magiciens ou d'enchanteurs ; ce qui prouve au moins le caractere merveilleux qu'on étoit forcé de reconnoître dans les choses qu'on leur voyoit opérer.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourroit-on nier la vérité des miracles de J. C. & de ses Disciples, tandis que les Juifs & les Payens n'ont de ressources pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puissance des démons ? » Aussi, dit un Auteur Anglois, » (Littleton) après les Apôtres & les Evan» gélistes, les témoins les plus irréprochables » de l'évidence triomphante de cette vérité, » sont Celse, Julien, & les autres adver» saires anciens de la Religion Chrétienne, » qui ne pouvant contredire ni nier l'authen» ticité de ces miracles, se virent réduits à » en imaginer des causes aussi absurdes & » aussi ridicules. « *Considérations sur la conversion de S. Paul*, *p.* 109.

PAGE 46.

(n) *Les mœurs des premiers fideles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline, dans sa Lettre à Trajan, nous a laissé ce beau monument du témoignage que les Apostats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. » On me présenta un Mémoire où » étoient les noms de plusieurs qui affirment » qu'ils ne sont pas Chrétiens, & qu'ils ne » l'ont jamais été. En effet, ils invoquerent » les Dieux avec moi, leur sacrifierent, & » de plus, ils donnerent des malédictions au » Christ: à quoi il est, dit-on, impossible » d'engager ceux qui sont véritablement Chré- » tiens. D'autres encore, dénoncés, dirent » qu'ils étoient Chrétiens, & le nierent in- » continent, disant qu'ils l'avoient été, mais » qu'ils ne l'étoient plus; & ils maudirent » aussi le Christ. Du reste, ils affirmoient » que leur faute ou leur erreur se réduisoit » aux points suivans; qu'ils s'assembloient, à » un jour marqué, avant le lever du soleil, » pour dire ensemble alternativement un can- » tique à l'honneur du Christ comme à un » Dieu; qu'ils s'engageoient par serment, » non à aucun crime, mais plutôt à ne com-

» mettre ni larcin, ni rapine, ni adultere,
» à garder la foi donnée, à rendre religieu-
» sement un dépôt ; qu'ensuite ils avoient
» coutume de se retirer, puis de se rassem-
» bler pour faire un repas, où ils ne pre-
» noient que des alimens communs & per-
» mis. « (*Epist.* 97, *lib.* 10.) Le témoignage de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au milieu des traits de satyre qu'il lance contre les Chrétiens, il lui échappe des traits de vérité qui leur font honneur. » Leur législateur,
» dit-il, leur persuade qu'ils sont tous freres ;...
» ils se séparent de nous, ils renient les
» Dieux des Grecs ; ils adorent leur Docteur
» crucifié, & conforment leur vie à ses loix.
» Ils méprisent les richesses ; tout est com-
» mun entre eux ; & ils sont constans dans
» leur foi..... Jusqu'à ce jour ils adorent
» ce grand homme crucifié dans la Palestine. «
Lucian. de morte Peregrini.

PAGE 47.

(o) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le temps de J. C. & de ses Apôtres, du moins successivement & par degrés, mais toujours d'une maniere très-sensible, est attestée par la plupart des Auteurs Payens.

On a cherché à éluder & à affoiblir tan
a pu la force de ce témoignage, sur-t
rejettant ce silence des oracles, dans le
dont il s'agit, sur d'autres causes qu
que nous lui attribuons. Mais que ré
au défi que les premiers Chrétiens fa
aux Payens en les provoquant à permet
bliquement, & devant les Tribunaux, l'é
du pouvoir que le nom de J. C. leur d
sur les démons & sur leurs oracles, sous
à ceux d'entre les Fideles qui ne rempl
pas leur promesse de subir le dernier su
Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*

» Que l'on amene, dit Lactance, un
» me véritablement possédé du démon,
» nous présente le Prêtre même d'Apol
» Delphes, ils frémiront l'un & l'au
» seul nom de Dieu ; Apollon sortir
» promptement de son Prophête que
» mon du corps de ce possédé, & l
» phete, abandonné du Dieu que l'in
» tion du nom du Très-Haut aura n
» fuite, sera pour jamais réduit au sile
Instit. Div. l. 4, *chap.* 27.

Le même Lactance rapporte qu'un
Chrétien, assistant sans être connu à la
d'un sacrifice, les Aruspices n'avoient p

aucune lumiere des entrailles des victimes, ni rendre aucune réponse. Sur quoi le Prêtre s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque profane, le peuple animé par ce discours avoit excité une espece de tumulte.

» Venez, disoit S. Cyprien, & reconnoissez la vérité de ce que nous vous annonçons; & puisque vous faites profession d'adorer les Dieux, croyez-en au moins ceux » que vous jugez dignes de votre culte. « *Lib. contrà. Demetr.*

» Les mauvais esprits, dit-il ailleurs, conjurés au nom du vrai Dieu, nous cédent sans hésiter, s'avouent vaincus, & sont contraints de sortir des corps qu'ils obsédent. «

» Que celui, dit S. Athanase, qui voudra l'éprouver, vienne,.... il verra comment, au seul nom de Jesus, les démons fuient, les oracles cessent, & la magie avec tous ses enchantemens reste confondue. « *Lib. de Incarn. verbi Dei.*

Minutius Felix en atteste les Payens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent pas les aveux que les démons nous ont faits, toutes les fois qu'ils ont été forcés par nos exorcismes & nos prieres de sor-

» tir des possédés..... mentiroient - ils p
» se deshonorer en votre présence ? Croy
» en donc leur propre témoignage ; cro
» qu'ils disent la vérité, lorsqu'ils rec
» noissent qu'ils ne sont que des démons
In Octav.

» Ce seul nom de Jesus, dit Arnobe, r
» en fuite les mauvais esprits, & fait ta
» les oracles. « *Advers. Gent.*

PAGE 48.

(p) *Et son temple fameux que Julien s'*
força en vain de rebâtir. L'Empereur Juli
voulut éterniser sa mémoire en relev
superbement le Temple de Jérusalem. » Mai
» dit un Auteur Payen, tandis qu'on press
» l'ouvrage avec plus d'ardeur, d'affre
» tourbillons de flamme sortirent des fo
» demens par des éruptions fréquentes, co
» sumerent une partie des Travailleurs,
» rendirent le lieu si inaccessible, qu'il fall
» abandonner l'entreprise. « Ce fait, rappo
par Ammien Marcellin, est encore cité comm
notoire par des Auteurs contemporains &
plus grand nom parmi les Chrétiens, tels q
S. Chrysostome, S. Grégoire de Nazianze
S. Ambroise.

PAGE 49.

(q) *Les Juifs.... conservant une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-temps, &c.* » Dans les révolutions des vastes Empires de l'Orient, on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, & menacer tour-à-tour d'une ruine totale cette triste Nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les Nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, & l'on ne sauroit trop le répéter, les Juifs vaincus, dispersés & maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; & déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siecles, le moindre vestige des Assyriens, des Medes, des Perses, des Grecs & des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués, malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; & ce qui a fait disparoître leurs vainqueurs du milieu des Nations, semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues de Dieu sur ce peuple infortuné se


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor

LETTRE XLVI.

Le Comte de Valmont à son Pere.

Mon pere! mon pere! tout est perdu pour moi. Lausane.... Emilie.... Quelle nuit!... Lausane est dangereusement blessé; Emilie est mourante;... son enfant.... helas! sous quels auspices il naît! infortuné!... la mort lui eût été plus douce que la vie. Et moi, malheureux pere! malheureux époux! si Emilie meurt, c'est moi qui en serai la cause, il ne me reste plus qu'à mourir.





LETTRE XLVII.

Du Marquis à son Fils.

MON cher fils! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir...... Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie *(a)*, au moins pour ton fils; pour un pere qui ne vit que pour toi seul peut-être encore pour Emilie? Et si elle meurt...... Quelle plus juste peine le Ciel pourroit-il t'imposer dans sa clémence que celle de lui survivre?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux freres, arriveront presqu'aussi-tôt que Bazin qui porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours & à celui d'Emili Il ne reste avec moi que le Comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficile si pénibles pour moi, il est mon soutien; & Dieu par-dessus tout. O mo

fils! il y a une Religion : il y a un Dieu juste, arbitre de notre sort : il y a une autre vie que celle-ci, pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais Dieu clément & bon, ayez pitié de moi, ... ayez pitié de mon fils!

NOTE.

PAGE 78.

(a) NE *te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie.* M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme, à qui la vie est devenue à charge, des sophismes en faveur du suicide, que malgré tout leur séduisant appareil il est aisé de détruire. » Plus » j'y réfléchis, dit le jeune homme, plus je » trouve que la question se réduit à cette » proposition fondamentale : chercher son bien » & fuir son mal en ce qui n'offense point » autrui, c'est le droit de la nature. «

La réponse est facile : *chercher son bien*, oui sans doute ; mais *son vrai bien* ; fuir son mal ; mais *son vrai mal* ; & dans un être tel que

l'homme, l'un & l'autre ne se prennent pas d'un moment, mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien, fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui*, c'est-à-dire, en ce qui n'offense ni Dieu dans ses droits sur nous, ni les hommes dans les droits de la société, ou dans ceux d'homme à homme; ce sera *le droit de la nature*. Mais la proposition ainsi énoncée condamne le suicide, bien-loin de l'autoriser. C'est ce que développe de la maniere la plus sensible la réponse de Milord à son ami.

» Pensez-y bien, jeune homme; que sont » dix, vingt, trente ans pour un être immor- » tel? La peine & le plaisir passent comme » une ombre; la vie s'écoule en un instant; » elle n'est rien par elle-même; son prix dé- » pend de son emploi. Le bien seul qu'on a » fait demeure, & c'est par lui qu'elle est » quelque chose. Ne dis donc plus que c'est » un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend » de toi seul que ce soit un bien, & que si » c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison » de plus pour vivre encore. Ne dis pas non » plus qu'il t'est permis de mourir; car autant » vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas » homme, qu'il t'est permis de te révolter » contre l'Auteur de ton être, & de tromper

tination.... Toi qui crois Dieu exif-
l'ame immortelle, & la liberté de
me, tu ne penses pas sans doute qu'un
telligent reçoive un corps & soit placé
terre au hasard, seulement pour vi-
souffrir & mourir ? Il y a bien peut-
la vie humaine un but, une fin, un
moral ? Je te prie de me répondre
ment sur ce point....
mort ne fait de mal à personne ?....
irles des devoirs du Magistrat & du
de famille, & parce qu'ils ne te sont
npofés, tu te crois affranchi de tout.
société à qui tu dois ta conservation,
lens, tes lumieres; la patrie à qui tu
tiens; les malheureux qui ont besoin
i; ne leur dois-tu rien ? O l'exact dé-
rement que tu fais ! Parmi les devoirs
u comptes, tu n'oublies que ceux
nme & de citoyen.... Et que dis-tu
défense expresse des loix ? Les loix,
ix, jeune homme ! le sage les mé-
t-il ? Socrate innocent, par respect
elles, ne voulut pas sortir de prison.
ne balances point à les violer pour
injustement de la vie, & tu deman-
quel mal fais-je ?... Il te sied bien

» d'oser parler de mourir, tandis que tu
» dois l'usage de ta vie à tes semblables!
» Apprends qu'une mort telle que tu la médites
» est honteuse & furtive. C'est un vol fait au
» genre humain. Avant de le quitter, rends-
» lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne
» tiens à rien ? je suis inutile au monde ? Phi-
» losophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne
» saurois faire un pas sur la terre sans y trou-
» ver quelque devoir à remplir, & que tout
» homme est utile à l'humanité par cela seul
» qu'il existe ? . . . Insensé ! j'ai pitié de tes
» erreurs. S'il te reste au fond du cœur le
» moindre sentiment de vertu, viens, que
» je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois
» que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-
» même : *Que je fasse encore une bonne action
» avant que de mourir.* . . . . Si cette considé-
» ration te retient aujourd'hui, elle te retien-
» dra encore demain, après demain, toute
» ta vie. «

Voilà ce que la raison toute seule pouvoit dire. Mais à qui croit la Religion Chrétienne, faut-il tant de raisonnemens ? Peut-on être bien convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, & vouloir, pour se délivrer d'une vie mêlée de

plaisirs & de peines, s'ouvrir à l'instant, & à coup sûr, une éternité des plus affreux supplices ? Avouons-le, à la honte de l'incrédulité, c'est l'affoiblissement de la Religion parmi nous, qui, de nos jours, a rendu si commun le suicide.





LETTRE XLVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE eſt toujours au même état. Lauſane eſt mort. Sa famille, inſtruite de ce que l'on avoit tenu ſecret juſqu'alors, concerte les meſures qu'elle doit prendre pour me perdre, ſans ſe compromettre *. Je ſuis caché dans la maiſon de Meſdames de Veymur, qui ſont ici ſous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un ſeul moment, & ſa préſence, ainſi que votre derniere Lettre, me ſoutient contre moi-même. Sa femme eſt ſans ceſſe au chevet du lit de ſa chere Emilie, à qui ſa vue ſemble apporter un

* Selon les loix, de deux hommes qui ſe ſont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un ſans flétrir la mémoire de l'autre, ſans déterrer même ſon cadavre, s'il eſt enſeveli, & ſans le condamner à être traîné ſur la claie.

foible ſoulagement. Dans les momens où cette chere épouſe a l'eſprit plus libre, la piété fait toute ſa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! & dans leur contraſte, quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, & je vous inſtruirai de tout. Mais l'état d'Emilie, je vous l'avoue, m'inquiète & m'agite trop pour me laiſſer la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je ſuivi vos ſages conſeils ! ô Dieu ! que ne les ai je ſuivis !





LETTRE XLIX.

Du même.

EMILIE étoit hier à l'extrêmité. Depuis long-temps elle sentoit son état, malgré la pitié barbare, disoit-elle à ses femmes, qui nous portoit à le lui cacher. Elle desiroit dès les premiers jours de sa maladie, de recevoir les derniers Sacremens; elle les a reçus enfin, & ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme; ils l'ont en quelque sorte rappellée à la vie, & un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives instances, est sous ses yeux; & plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mere que pour lui! ma situation, étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens & mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels

mon caractere impétueux, mes passions vives & ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane, qui enflammoient ma jalousie, & réalisoient à mes yeux les chimeres que je m'étois formées. Des émissaires que j'avois placés en tous lieux sur ses pas empoisonnoient encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité, & voulant la faire servir à d'affreux projets, que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit & l'autorité dont il jouissoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens un portrait d'Emilie, accompagné d'une lettre qui paroissoit écrite de sa main, & dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours appor-

tés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui, elle lui recommandoit de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention, & lui envoyoit un gage de sa tendresse tel qu'il le desiroit.

De tous mes amis, celui dont je me défiois le moins, fut mis en œuvre par le Baron pour me faire donner plus surement dans le piège qu'il me tendoit. Sur son récit, je n'eus pas de peine à croire Emilie coupable; cependant je me possédai assez, pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre, qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Emilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Lausane, & dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur, lorsque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouse, qui sembloit me manquer & se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportoit, je courus à son appartement. Malheureuse! lui dis-je, en l'abordant, laisse tomber le masque de ta fausse vertu; lis

& ſois confondue. Elle lut, & me rendant la lettre, c'eſt mon écriture, dit-elle, on l'a contrefaite, de maniere à m'y tromper moi-même; mais ce ne ſont, cher époux, ni mon ſtile, ni mes ſentimens. Le ſang-froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me ſentois pénétré, & m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai, en oſant bien l'accuſer de s'être fait un front qui ne ſavoit plus rougir, & je courus chercher Lauſane. Suivez-moi, lui dis-je, lâche & infâme ſéducteur. Oh, pour lâche & infâme, c'eſt trop, me répondit-il, & il me ſuivit à l'inſtant. Dans la route, & pendant que je me faiſois mener avec lui dans un lieu écarté, expliquons-nous, me dit-il, & que de petites intrigues d'amour, ſans deſſein & ſans conſéquence, ne ſéparent pas à jamais deux amis, qui depuis tant de temps ont vécu l'un pour l'autre: il m'en coûteroit trop de vous ôter la vie, & vous vous perdez ſi vous attentez à la mienne. Je regardai comme un manque

de courage ce qui n'étoit en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre, occasionnée par mon emportement; & je ne daignai y répondre que par le plus profond silence & le plus parfait mépris. Descendus au parc de Vincennes, & nous enfonçant aussi-tôt dans le plus épais du bois, point de quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitoit; & fondant sur le Baron sans aucun ménagement, j'en reçus une légere blessure; mais après le combat le plus opiniâtre, je l'étendis presque mort à mes pieds. J'implore votre secours, me dit-il en tombant; accordez-le moi, par pitié pour vous-même, & plus encore pour votre fidele & trop malheureuse épouse. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés, & nos valets-de-chambre, que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aiderent à relever le Baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé; & on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de

mots qui lui étoient échappés, je me hâtai de rejoindre Emilie. Hélas! je craignois de la revoir presque autant que je le desirois, & dans quel état, grand Dieu! la trouvai-je à mon retour! Un accouchement subit, mais violent, causé par la trop juste frayeur qu'avoit produit en elle mon départ précipité, la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée, mais il lui restoit des convulsions affreuses & un transport qui aliénoit entierement sa raison. Malgré la quantité de sang qu'elle avoit perdu, l'ardeur de la fievre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir; & tandis que ses femmes étoient en pleurs aux pieds de son lit, ses domestiques ne pouvoient que difficilement la retenir, au milieu des secousses vives & continuelles qu'elle éprouvoit dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras, & à chaque instant elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit passer; on vouloit même me faire retirer; mais je n'écoutois rien, je ne savois ni ce qu'on me disoit,

ni ce que je faisois : toute mon attention se bornoit à contenir Emilie, que j'embrassois étroitement, & avec laquelle je ne pensois plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu-à-peu; quelques secours appliqués à propos lui rendirent même l'usage de la raison; mais elle se trouva aussi foible alors, qu'elle étoit forte & violente quelques instans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissans, me tendit une main défaillante, & ne put proférer que ce peu de mots: cher époux, je vous aime toujours. Une léthargie profonde succéda aussi-tôt à cet état de langueur & d'accablement : on la fit revenir à force de soins; & moi, immobile & stupide, je tenois sa main pressée dans la mienne, & ne pouvois pleurer. Après un assez long temps passé dans cet état, ses yeux se rouvrirent, & se porterent encore plus tendrement sur moi : je ne puis, dit-elle, cher époux, soutenir la situation où je vous vois; & elle retomba dans son évanouissement.

ula la vue, rappellant mes esprits
ue égarés, me fit enfin verser des
s. A l'instant où je me sentois le
oulagé, & où je retrouvois quelque
dans mes maux, on vint me dire
nilie étoit mieux; mais qu'elle avoit
n de repos, & qu'un inconnu me
ndoit: c'étoit un homme que m'en-
t Lausane, pour me dire qu'il étoit
nal, & qu'il desiroit me parler; j'y
is. On avoit jugé sa blessure mor-
: vous m'ôtez peut-être la vie, me
, après avoir fait retirer ceux qui
ironnoient; mais je l'ai mérité. La
tesse est innocente, & la lettre que
upposée étoit destinée à me rendre
able envers vous, avec plus de suc-

marques aussi sures en apparence de son infidélité, nulle explication de sa part ne pourroit vous empêcher de rompre avec elle. Ne croyant pas d'ailleurs, qu'avec les vues d'aggrandissement & d'élévation dont vous m'avez fait part, vous voulussiez vous mesurer avec moi, ni vous exposer au risque de tout perdre pour une femme infidele, je fondois sur votre rupture mes plus douces espérances. L'habitude qu'on a fait prendre à la Comtesse de se promener chaque jour, pour se conserver en santé, m'avoit fait concevoir le dessein de profiter d'une de ses promenades pour l'enlever. J'avois gagné pour cet effet son cocher, son coureur, La Roche, (trois de ses gens que je vous avois donnés) & tout le reste étoit arrangé. Si au contraire vous preniez le parti de l'éloigner & de vous séparer, j'avois résolu de forcer sa retraite, si je ne pouvois réussir à l'enlever sur la route. Cet enlevement, disois-je, de quelque maniere qu'il se fasse, ne sera point sur mon compte: après l'éclat de la rupture, on dira hau-

:nt que la Comtesse s'est jettée dans
bras; qu'elle est venue déposer entre
mains le fruit de nos amours ; que
nari a été pris pour dupe; & quoi
puisse en arriver du côté de la Com-
, ma passion sera satisfaite, ou du
ıs ma vanité.

uel monstre! m'écriai-je à l'instant.
i ! & vous ne respectiez pas même
t d'Emilie! . . . . Et maintenant elle se
rt! . . . . J'étois un monstre, j'en con-
s, me répondit Lausane, mais je de-
à sa justification, à votre repos &
nien, ce récit, hélas ! si pénible &
ımiliant pour moi. J'ai tout fait pour
ıire la Comtesse, & j'avoue que le
mphe auquel j'aspirois intéressoit en
ı autant l'orgueil que l'amour. Par de
ses délations, j'ai fait éloigner votre
e, dont la présence & les conseils
uroient embarrassé ; je vous ai rendu
:édule comme moi, pour vous rendre
ins cher à Emilie, moins scrupuleux,
ins délicat & moins fidele ; je vous
nspiré les passions & les préjugés les

plus favorables à mes vues ; j'ai voulu employer vis-à-vis de la Comtesse les mêmes ressources ; mais je l'ai toujours trouvée armée par sa sagesse contre toute espece de séduction. Je vous ai fait, sans vous haïr, tout le mal que j'ai pu ; & j'en suis la premiere victime. Il y a un Dieu juste, Valmont ; je le reconnois trop tard, & je ne me sens pas encore la force de le confesser hautement.... Il y a un Dieu.... Lausane se tut à ces mots. Une sueur froide couloit de son front ; l'agitation la plus violente se peignoit dans ses yeux & dans tous ses traits. En le voyant dans cet état, la pitié succéda dans mon cœur à tous les sentimens de fureur & de haine. J'appellai pour lui faire donner du secours ; & me penchant vers lui, je vous pardonne, lui dis-je, assez bas pour ne pas être entendu ; mais puisqu'il y a un Dieu, pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. Je vous attends demain, me répondit-il ; & pour la seconde fois, ayez pitié de moi. Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable

mable d'humanité, de compaſſion, de mépris & d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chere Emilie, l'eſprit rongé d'inquiétudes, & le cœur plus rempli que jamais d'eſtime pour elle, de reſpect & d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa ſituation étoit toujours la même : elle l'étoit à mon réveil; ſi toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit, la plus orageuſe de ma vie. J'entrai chez Emilie; je la vis un moment ſans en être apperçu; j'embraſſai mon fils, & je courus chez Laurane. Perſonne ne ſe défioit encore de ce qui s'étoit paſſé entre nous, & les raiſonnemens que formoit le public, toujours mal inſtruit ſur ces ſortes d'affaires, s'arrêtoient ſur tout autre que ſur moi. Dès que je parus, on nous laiſſa ſeuls, comme il l'avoit ordonné.

Venez, me dit-il, venez jouir du plaiſir de la vengeance..... Le Ciel vous a bien vengé.... Venez voir un malheureux, déchiré par ſes remords, combattu par mille ſentimens contraires, ne ſa-

chant ni ce qu'il doit croire, ni ce qu'il peut espérer, ne voyant, de quelque côté que se portent ses réflexions, que des sujets de crainte, & rien sur quoi il puisse s'appuyer. Accablante situation! O Galiléen! tu as vaincu. Mais s'il a vaincu, lui dis-je, en frémissant, comme Julien vous blasphemez *: si la Religion Chrétienne est vraie, comme je commence à le croire, elle vous offre un Dieu Sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi! cette Religion que j'ai toujours méconnue, deshonorée, dégradée, elle seroit la ressource d'impies, de scélérats tels que moi! Hélas! quelquefois, lorsque je la blasphémois, mon cœur démentoit mes

* Théodoret, & d'autres Ecrivains après lui, rapportent que quand Julien se vit blessé à mort, il reçut dans sa main le sang qui couloit de sa plaie, & que le jettant en l'air, il s'écria: *Rassasie-toi, Galiléen: tu m'as vaincu; mais je te renonce encore*; & qu'après avoir ainsi blasphemé contre Jesus-Christ, il vomit aussi mille imprécations contre ses Dieux, dont il se voyoit abandonné.

es. Aujourd'hui, il me suffiroit de
, *je me repents*, pour me la rendre
orable. Va, porte tes ressources à d'au-
que moi; offre-les à Emilie, qui n'en
as besoin: pour moi, je ne me repents
d'avoir pu te paroître si foible. Eh,
l rôle veux-tu me faire jouer? J'irois
nander un Prêtre, me confesser! — Eh,
s l'avez bien fait vis-à-vis de moi en
rendant le confident de vos crimes!
Oui, mais c'est entre nous. Dès l'ins-
: où je me suis senti frappé, je n'ai pu
ter tout le poids de mes remords. De-
s ce moment fatal, les réflexions n'ont
qu'ensanglanter la plaie qui est au
d de mon cœur; il me falloit quelqu'un
ui je pusse m'ouvrir sans contrainte, &
ne pouvois le faire plus utilement qu'à
oux d'Emilie. Cependant personne ne
quel est le sujet de notre entretien, &
contraire tout le public sauroit bien-
... — Eh, Monsieur, qu'importe le
lic dans des momens si précieux, &
, peut-être dans peu, il n'y aura plus à
yeux d'autre juge de vos actions que

Dieu même ? — Qu'importe !.. eh
m'as-tu donc condamné à la mort
a-t-il plus d'espérance pour moi ? V
du moins prier pour un malheureu
n'a pas la force de prier pour lui-
Fais dire des Messes pour sa guéris
plus vaillans de nos Coriphées en o
fait autant (*a*).... Son visage enf
m'annonçoit assez qu'il étoit ten
finir, si je ne voulois pas aigrir so
& augmenter le transport qui l'agi
n'étoit presque plus à lui. Je le q
en l'invitant à prendre du repos,
se permettre que des réflexions ca
de le tranquilliser & de le console

Pendant plusieurs jours, je me
geai ainsi entre lui & la Comtesse.
d'Emilie demandoit les plus granc
nagemens, & sembloit empirer c
en jour. Celui du Baron étoit entie
désespéré. La gangrene s'étoit mi
blessure; elle avoit gagné les part
plus nobles; & on n'avoit pas cr
lui annoncer que le mal étoit sa
mede, & qu'il n'avoit plus que qu

heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! Dans quelle ſituation l'ai-je vu dans ces derniers momens, & où trouverai-je des couleurs aſſez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? Il faut donc mourir, me dit-il, dès qu'il m'apperçut ; & où irai-je ? O néant que j'implore, ſois mon Dieu ! viens par pitié, dévorer tout mon être : viens, je n'ai de reſſource qu'en toi ſeul : je te rends ce que tu m'as donné... Hélas ! je t'implore en vain. Tu ne pouvois me rien donner ; tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel ! Dieu impitoyable ! s'il en exiſte quelqu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être, qui t'es joué de mon ſort, que vas-tu faire de moi * ? ... O mon ami ! lui dis-je, en l'interrompant, que faites-vous ? Quel fantôme

---

* Un ancien Philoſophe diſoit : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam neſcio ; Ens entium, miſerere meî !* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude ; je ne ſais où j'irai ; Etre des êtres, ayez pitié de moi !

hideux vous êtes-vous formé, pour vous tourmenter? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément... même pour des coupables tels que nous. Ah! maintenant, j'aime à m'en flatter; oui, Lausane, il y a un Dieu Sauveur. — Qu'il fasse donc des miracles, qu'il me fasse croire; qu'il me fasse espérer; qu'il change en un moment mon esprit & mon cœur; qu'il me donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'étoit souvent qu'un masque, dont je couvrois ma foiblesse, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'assurance & de tranquillité. — Cette force dont tu as besoin, ô mon ami! demandons-la ensemble. Le temps presse: j'ai amené avec moi un Ministre charitable.... Oui, s'est écrié en entrant un de nos Esprit-forts, ami intime de Lausane, & l'un de ses disciples d'impiété, il fera beau voir mon maître, *extrémonctié* par tous les sens, mourir entre les bras d'un Prêtre! Eh quoi, Ba-

ton, as-tu peur de l'enfer? Il eſt permis, lui répliquai-je, de trembler à moins, & je ne conſeille pas à notre ami d'être fort en dépit de ſa conſcience, & contre Dieu même. — Oh ſa conſcience! c'eſt celle d'un malade; & toi qui te portes bien, ce qui m'étonne eſt de te trouver auſſi foible que lui. Va; Baron, dit-il en ſe retirant & en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de paſſeports qui ne ſont bons que pour les ſots, & fais dire à ceux qui s'apprêtoient à vanter ton courage, que tu n'y étois déjà plus, avant même d'être mort.

Voilà donc, dis-je à Lauſane, qui paroiſſoit atterré par ces froides plaiſanteries ſi fort hors de ſaiſon, voilà toutes les conſolations & toutes les reſſources que nous laiſſent dans ces derniers inſtans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron, permets que je te préſente, dans le Miniſtre de la Religion, un ami plus fidele & des reſſources plus réelles. — Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il ſe garde bien d'entrer; qu'il ſorte de ma maiſon;

à quoi m'exposes-tu? Me voilà donc, graces à tes soins, la fable & la risée de tous les sages. — Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves, tant qu'ils se croient loin du danger; mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. — Hélas! je risque tout, me répondit-il, avec un air & d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout, n'importe (*b*): il est trop tard, & le sort en est jetté.... Dieu! Dieu! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir & l'enfer dans mon cœur! je te défie de me faire souffrir davantage... Je perds tout,.... tout s'évanouit à mes yeux, & fond sous moi.... Quel abîme!.... ô rage! ô désespoir! ô infortuné que je suis!.... Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort,... qu'on sache, dit il, en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie; qu'elle te rende aussi malheureux que moi.



La mort de l'impie.

Reçois ce fatal adieu & mes derniers vœux; que ton Emilie, que le fruit de ses entrailles..... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appellai du secours : . . il n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un papier qui sortoit de dessous son chevet, & qui me parut, à la premiere inspection, un plan contre la Religion, & en faveur de l'incrédulité, que je vous communiquerai par la suite *. Je me jettai machinalement aux pieds de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné.... Quel spectacle hideux que celui de son cadavre!... Les efforts violens qu'il venoit de faire en rendant les derniers soupirs, avoient défiguré ses traits. Ses yeux fixes & hagards

* Ce plan a été envoyé en même-temps que la Lettre LI[e], avec des réflexions du Comte de Valmont sur les objets qu'il renferme. On a rejetté le tout à la fin des Lettres comme un morceau à part, mais qu'il étoit essentiel de conserver, en y faisant d'ailleurs les additions & les changemens dont il sera parlé.

ne reſpiroient que la haine, la vengeance & la fureur; ſes mains étoient tordues ſur ſa tête; ſon front étoit pâle & menaçant; ſes levres étoient enflées & livides; ſa bouche ouverte, ſembloit vomir encore l'impiété & le blaſphême.... Ses domeſtiques ne purent le voir, ſans détourner les yeux & ſans frémir (c)..... Après quelques inſtans de ſaiſiſſement & de méditation profonde, la terreur dans l'ame, la conſcience bourrelée, oppreſſée par les remords, je m'arrachai de ce lieu ſiniſtre, & précipitai mes pas vers Emilie. Quel contraſte! toute ſa maiſon étoit en pleurs; tout retentiſſoit du récit de ſes œuvres & de l'éloge qu'on faiſoit de ſes vertus; on entendoit de toute part des gémiſſemens & des regrets; & quoiqu'on ſe contraignît en ma préſence, je ne liſois ſur tous les viſages que des ſignes ſenſibles de la plus vive inquiétude & de la douleur la plus amere. Lorſque je l'abordai, elle étoit un peu moins foible, & jouiſſoit de toute la liberté de ſon eſprit & de tout le calme de ſa raiſon.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle, dès qu'elle m'apperçut; je me sens assez forte pour partager vos peines & vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la Religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumieres & des secours qu'elle seule peut vous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable pere, & mon fils.... Mais quelle consolation n'emporterai-je pas au tombeau, si je puis penser que je laisse à ce tendre gage de notre amour un pere instruit par ses malheurs, & guidé par la Religion! Vivez, chere épouse, m'écriai-je fondant en larmes, vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'acheve de la connoître & de l'adorer. Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle; elle est à celui qui me l'a donnée; je la lui rends dès qu'il lui plaît de la reprendre; trop heureuse, si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut

expier nos fautes & nous le rendre propice à tous deux!... Je m'appuie, reprit-elle après quelques momens de silence, sur ses miséricordes, bien plus que sur l'innocence de ma vie & la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devois? Je l'ai desiré du moins de tout mon cœur; & de tout mon cœur je veux mourir dans son amour..... Que la mort pour une ame chrétienne perd bien de son amertume! Elle nous ôte moins qu'elle ne nous donne; & dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami! je suis moins à plaindre que vous..... C'est vous, cher Valmont, qui devez maintenant vous armer de force pour soutenir le fardeau de la vie, & pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter; c'est vous qui devez vivre pour consoler votre pere, pour former à la religion & à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné, & pour édifier par votre retour vos vrais amis, que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous?



vie! mon tout! lui dis-je, en me
à ses genoux, demande à ton Dieu
e encore, pour achever son triom-
r mon esprit & sur mon cœur. Il
era; & en vivant pour toi, je
ncerai à vivre pour lui. Mes er-
ne tiennent plus à rien; trop de
les combattent & les détruisent. Je
nets tout ce que tu voudras: car en
nettant, je sens que je ne risque
en. — Leve-toi; .. je ne crains donc
: mourir. O mon Dieu! que votre
é soit faite, & que votre saint nom
ni. — Emilie, je t'en conjure,
de-lui de vivre. — Oui, je le lui
de; si c'est pour sa gloire, & pour
alut à tous deux. — Mon Emilie!
:donnes-tu? — Ah! si je te par-
, moi qui t'aime si tendrement!
on cœur a toujours excusé les foi-
du tien; & ce n'est qu'à Lausane
i besoin de pardonner: hélas! je
autant qu'il est en moi ses vices de
onne, & il m'est cher encore, mal-
maux qu'il nous a faits. Mais, dis-

moi, qu'eſt-il devenu ?... Tu te troubles, Valmont; tu gardes le ſilence. — Ma tendre amie ſois tranquille; je ſatisferai dans peu à tes queſtions, & tu admireras alors plus que jamais les ſecrets deſſeins d'un Dieu qui veille ſur nous. Lauſane t'a pleinement juſtifiée à mes yeux, ſi tu as pu jamais avoir beſoin de l'ê re. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui!... Cher Valmont, Laiſſe-moi me recueillir pour l'action que je médite : demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiete pas, mon bon ami; ils ſont tout à la fois & la conſolation la plus douce, & le remede le plus sûr dans l'état où je ſuis.

Je reſpectai, quoiqu'à regret, la loi que ſa piété m'impoſoit, & je me retirai en gémiſſant. On m'annonça quelques heures après M. de Veymur *. Son abord étoit inquiet & embarraſſé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler ſans témoins. A l'inſtant même de la mort de Lauſane, l'un de ſes valets-de chambre,

* Le frére du Comte.

qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, & nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du Baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, & fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, & le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez; dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Emilie, & venez chez Mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté. Elles ont choisi exprès un logement commode & retiré; & ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite; suivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliser Emilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empressement, que je brûlois du desir de voir sa belle-sœur & son épouse, & de leur témoigner ma vive reconnoissance de tant de zele & de fatigues. L'entrevue fut aussi

touchante qu'elle pouvoit l'être, malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposerent pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offroient étoient assez pressans pour me déterminer. Je restai, tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chere & tendre amie, & colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penser à la Comtesse que j'avois des affaires assez sérieuses, & que je courois des risques assez grands, pour que je ne pusse pas assister, comme elle le desiroit ardemment, à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit pas que je me montrasse dans des momens si critiques, qu'un tel spectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive, & que du moins, pour en dérober l'effet à ses propres yeux, il étoit convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui étoit au pied de son lit, où la porte seulement entr'ouverte, me

étoit toute liberté de voir & d'en-
lre sans être vu. Cette précaution ne
parut point étrange. Lorsque le soir
:e jour si précieux pour elle fut arrivé,
:evins le visage caché dans un man-
ı; &, accompagné de M. de Veymur,
entrai sans bruit par la porte du jar-
Nous montâmes chez Emilie par un
lier dérobé. Je la vis un instant, après
ın eut fait retirer tous ceux qui l'envi-
ıoient. Elle étoit beaucoup plus mal
le jour précédent: elle crut me dire
ternel adieu: elle me le dit avec ten-
è, avec courage. Je l'interrompois
nes sanglots, je la baignois de mes
es, je ne faisois paroître que ma
eur & ma foiblesse; elle me ranima,
ne rendit des forces par l'héroïsme
s sentimens & de sa piété; elle me
nmanda de nouveau les intérêts de
ame & ceux de mon fils; je la
i encore une fois entre mes bras;
ı'enfonçai dans le cabinet qui m'é-
destiné.
ı ne tarda pas à s'assembler. Le

moment que je craignois le plus, & qu'Emilie desiroit le plus vivement, arriva enfin. Elle vit entrer son Sauveur & son Dieu : quel spectacle de religion ! & de quels sentimens il a pénétré mon cœur ! On fit à mon épouse une exhortation courte & pathétique sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ces derniers momens. On l'engagea à répondre à tant d'amour & à de si grands bienfaits, par la plus vive reconnoissance, par la résignation la plus entiere & le détachement le plus parfait. » Oui, Monsieur, dit-elle avec fermeté » au Ministre qui l'exhortoit, je bénis » sa tendresse, & lui rends les plus vi- » ves actions de graces des témoignages » qu'il n'a cessé de m'en donner. Je meurs » à tout, puisqu'il l'ordonne, avec l'u- » nique desir d'être éternellement à lui. » O mon Dieu ! recevez l'offrande de tout » ce que vous savez que j'ai de plus cher, » & daignez vous le consacrer unique- » ment. Soyez ma force & mon soutien,

» comme j'espere que vous allez être pour » moi un gage d'immortalité ! « On fit l'onction sainte sur tous ses sens, & elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le Crucifix, & elle jetta sur lui le regard le plus tendre. » Voilà, » dit-elle, en le pressant amoureusement » de ses levres, voilà l'image sacrée de » celui à qui je dois mon salut, de celui » qui m'a soutenu dans toutes les afflic- » tions, & qui a fait mon unique espé- » rance tous les jours de ma vie. « On lui fit plusieurs questions, auxquelles elle répondit d'une maniere si touchante, que tous les assistans fondoient en larmes. On lui présenta son Dieu ; elle l'adora, elle le reçut : & parut comblée de joie & remplie des consolations les plus douces. » C'est à présent, dit elle, que je vous » prie, Seigneur, de recevoir mon ame, » & que je meure en paix. «

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la séré- nité qui brilloit sur son front. Nulle al- tération ne se faisoit voir dans ses traits ;

un feu pur & céleste éclatoit dans ses yeux ; un tendre coloris animoit son visage, & ajoutoit encore un nouveau charme à ses attraits ; sa voix douce & persuasive, mais ferme & assurée, portoit dans le cœur une onction secrette & je ne sais quoi de divin ; la dignité & les graces accompagnoient ses moindres gestes : tout en elle respiroit la grandeur d'ame & le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience & la solide piété. A l'éclat dont elle brilloit, on l'eût moins prise pour une foible mortelle, que pour un Ange descendu parmi nous sous une forme humaine : elle paroissoit bien moins s'assujettir à la mort qu'en triompher. Ah ! mon pere, que la mort du juste est donc précieuse ! & qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur ! Plaise au Ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Emilie cette image, sans la réaliser ! plaise au Ciel qu'elle me soit rendue, pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de se passer sous

les yeux, & qui, malgré le courage que cet exemple m'inspiroit, m'avoit ému au point d'être prêt cent fois à éclater, je ne pensai plus qu'à me dérober en secret, & par la même route par laquelle j'étois venu. L'impression qui restoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à Emilie, ni de troubler la joie si douce que répandoit en elle l'action qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène, si intéressante pour elle & pour moi; c'est-à-dire, plutôt que je ne l'avois pensé; & vous recevrez peut-être ma derniere lettre en même-temps que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, & n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiéte trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j'avois eu, il y a quelques jours, une affaire avec le Baron, qu'il avoit été blessé, que comme le bruit commençoit à se répandre que j'étois l'auteur de sa blessure, on avoit cru plus prudent de m'engager à me ca-

cher chez Mesdames de Veymr
c'est pour cela même que lorsqu
été administrée on m'avoit four
d'elle un prétexte, pour ne me
à ses yeux que de la maniere la
crete.

Ce qu'il y á de vrai, c'est qu
tes de cette affaire deviennen
quiétantes pour moi. Le Roi
de la mort de Lausane, me me
on, des plus terribles effets de
je viens d'apprendre cependa
famille du Baron, pour ne p
de voir retomber sur lui-même
du duel & les suites que selo
il devroit avoir, faisoit passer
Prince cette affaire pour une r
Mais en même-temps elle m
cet égard des plus noires couleu
tout en œuvre pour me perdre
que chose peut me soutenir &
soler au milieu de l'affreuse p
qui s'ouvre devant moi, ce ne
que la Religion à laquelle vous
pellez, & qu'Emilie elle-même r

par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon pere, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage ; & en me peignant la sainteté du Christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire, & mon cœur à l'aimer.

NOTES.

PAGE 100.

(a) *Les plus vaillans de nos Coriphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute espece sur leur lit ; ils ont commandé qu'on fît toucher leur linge à la châsse de Sainte Genevieve ; ils se sont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis & méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin ; & c'est ainsi qu'est mort un de mes amis, qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ses talens, &, comme c'est aujourd'hui l'usage, par son incrédulité. C'est ainsi qu'au moindre mal se disposent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh, que d'anecdotes intéressantes je pourrois

citer à ce sujet, si elles ne prêtoient trop ridicule !

PAGE 104.

(b) *Je risque tout, n'importe.* J'ai vu, M. l'Abbé de Choisy, oui j'ai vu mourir homme dans ces horribles pensées : *Je l'av disoit-il, que je ne sais ce qui en arrivera n'ai jamais douté, & je doute présenteme je suis dans des horreurs que je n'eusse jan prévues.* Mais, lui disoit-on, demandez par à Dieu : peut-être est-il encore temps p vous. *Non*, répliquoit-il, *non il ne me p donnera point ; il y a trente ans que je le prise.* « Pensées Chrétiennes par M. l'A de Choisy, l'un des Quarante de l'Acadé Françoise.

On a vu un événement bien plus étra encore, & dont les témoins sont subsista Un homme, qui toute sa vie avoit fait p fession de ne rien croire, & qui à l'arti de la mort venoit de refuser tous les seco de la Religion, environné de sa famille pleurs, demande à haute voix, *quelle he est-il ?* Il est dix heures, lui dit-on. Une heu après, même demande ; il la réitere l'heu suivante ; & on lui répond qu'il est minu *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui gla

de frayeur tous les assistans, *voici l'heure & le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots, il se retourne, & expire.

PAGE 106.

(c) *Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux & sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis que la lecture de ses Ecrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. Misérable, lui dit l'ancien Curé de S. S., en tirant les rideaux qu'on avoit fermés sur ce malheureux, viens contempler ton ouvrage; vois dans quel état il est mort. M. de***, frappé, consterné, se jetta à genoux, fit une espece d'amende-honorable, & bientôt après oublia sa frayeur & son repentir.





LETTRE L.

Du Marquis.

QUE te dirai-je, mon cher fils, & répondre aux triſtes détails que ta l renferme? La mort de Lauſane, d'Emilie, ta fortune renverſée, tes menacés peut-être par une famill créditée qui ne reſpire que la venge ta conſcience en proie aux rem quels fruits d'une année de délire, moment de fureur! & quel rem tant de maux? Le même qui le prévenus, Valmont. .... La Rel Lauſane, en te la faiſant perdre, a prévu ce qu'il lui en coûteroit un j lui-même? J'admire comment, ave tant & plus d'eſprit que lui, mais r d'uſage & de connoiſſance des hom tu te laiſſois aller d'aveuglement en glement au gré de ce faux ami! Ah que la ſimplicité d'une ame droite en eſt aiſément la dupe de ruſes & de

eurs qu'elle ne ſait pas même ſoupçonner ; c'eſt qu'heureuſement ton cœur n'étoit pas encore dépravé ; & que Lauſane, au contraire, étoit devenu méchant par goût, par habitude, & par réflexion. Auſſi, mon fils, quel diſcernement le juſte Juge a daigné faire entre vous deux ! Lauſane, frappé par la main même de celui qu'il avoit ſéduit, meurt dans la rage & le déſeſpoir ; tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit ſa mort par la ſageſſe & le repentir. Juſtice, miséricorde de mon Dieu, je vous adore, juſques dans les maux que vous nous envoyez !

O mon fils ! laiſſe-moi oublier le Baron & ſon ſpectacle d'horreur, pour ne plus penſer qu'à toi & à Emilie. Emilie ! quelle leçon tu nous donnes ; quels charmes tu répands ſur la Religion & la vertu ; & que le tableau du juſte, aux priſes avec la mort, eſt encore plus touchant & plus perſuaſif que l'image de ſa vie ! tandis que l'impie, dans ſes derniers momens, n'a pour toute reſſource que l'idée

du néant, le desire & l'appelle sans oser l'espérer, se voit comme suspendu entre ce néant trop peu sûr & un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimere; tandis qu'il mesure d'un œil mal-assuré le terme de sa carriere, qu'il essaye en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, & se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert; l'ame juste & fidele ne sent alors que la fin de ses combats & de ses peines, n'aspire qu'à être réunie à la Divinité, & n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses & du bonheur. Eh, quel est à cet instant le vrai Chrétien, qui se répente de l'avoir été?

O qu'il est insensé cher Valmont, celui qui préfere aux espérances que la Religion nous donne, & aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétans, & le triste réveil de l'incrédulité. Ne balance donc plus à déposer tes doutes, à fixer ton choix, & que la sainteté, l'excellence de la Religion

Chrétienne, [illegible] dernier caractere qu'il me reste à te trac[illegible]e concert avec tous les autres triomphe à jamais de ton esprit & de ton cœur. Qu'elle est belle ! qu'elle est sainte cette Religion, si digne du Dieu qui nous la donne, & si utile à l'homme qui la reçoit ! qu'elle est belle dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité, & dans le culte qu'elle lui rend ! Que de sainteté, que d'excellence elle renferme dans les regles, les motifs, les encouragemens, les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection & pour son bonheur !

Laissons les peuples, les philosophes, les sages, s'égarer dans les plus folles opinions *, & les plus monstruex systêmes

---

* » Ce seroit en effet, dit M. Rousseau, » un détail bien flétrissant pour la philoso» phie, que l'exposition des maximes perni» cieuses & des dogmes impies de ses diver» ses sectes. . . . Et que dirons-nous de la » distinction des deux doctrines, si avide-

ſur l'Auteur de la Nature. Laiſſons l'imbécille incrédulité renverſer, dans ceux qui s'y livrent, toutes les notions du ſens commun; ſubſtituer aux plus pures lumieres de la raiſon les délires d'une imagination follement exaltée; attribuer au haſard, à la néceſſité, à un concours fortuit des élémens de la matiere, les

» ment reçue de tous les Philoſophes, & » par laquelle ils profeſſoient en ſecret des » ſentimens contraires à ceux qu'ils enſei- » gnoient publiquement..... L'hiſtoire de » cette fatale doctrine, faite par un homme » inſtruit & ſincere, feroit un terrible coup » à la Philoſophie ancienne & moderne. » Mais la Philoſophie bravera toujours la » raiſon, la vérité, & le temps même, parce » qu'elle a ſa ſource dans l'orgueil humain, » plus fort que toutes ces choſes. «

C'eſt d'après ces écarts ſi funeſtes que l'Apôtre S. Paul nous dit: » Prenez garde que » perſonne ne vous ſurprenne par une fauſſe » & vaine Philoſophie, ſelon les traditions » des hommes, ſelon les élémens d'une » ſcience mondaine, & non ſelon Jeſus- » Chriſt. « *Coloſſ.* 2. 8.

rages les plus réguliers; contrarier à
que instant l'univers & notre propre
r; nous vanter les combinaisons,
forces, l'énergie de la nature, sans
voir la définir; faire revivre en fa-
du Matérialisme toutes les qualités
tes de l'ancienne philosophie; anéan-
oute idée d'ordre & d'intelligence,
ôt que de reconnoître un Dieu,
ons-la, plus timide quelquefois &
circonspecte, imaginer un Etre su-
ne, spectateur oisif des révolutions
monde qu'il a formé; jouissant de
même dans sa tranquille indolence,
s'intéresser aux ouvrages de ses
ns; abandonnant au caprice du sort
rênes de l'univers; sourd à nos vœux;
fférent à notre culte & à nos hom-
ges; insensible au bien comme au
, au vice & à la vertu: telle est
le de l'incrédule, quand il lui plaît
en faire une.

our nous, mon fils, consultons la
gion, pour nous faire une idée juste

de l'Etre ſuprême. *Il eſt* * ... & de ſon exiſtence néceſſaire, coulent à nos yeux tous ſes autres attributs. Eternel, il a précédé tous les temps, tous les êtres, & dans ſa durée ſimple & conſtante, il les renferme tous. Immenſe, il donne des bornes à tout, & n'en ſouffre aucune. Indépendant, rien ne l'aſſujettit, rien ne le gêne, rien ne le contraint ; il donne des loix à tout ce qui exiſte, & n'en reçoit que de lui-même. Infini, ſource unique de tout bien, ſeul bien digne de nos deſirs, il poſſede dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne ſe trouve que partagé & limité dans les êtres qu'il a formés. Il eſt la charité par eſſence †. Il eſt le Dieu ſaint, infiniment ſaint, & ſon amour pour l'ordre eſt invariable comme ſon exiſtence. Il eſt la ſouveraine ſageſſe, il la

---

* Exod. 3, 4.

† Selon ce beau mot de S. Jean, *Deus charitas eſt.*

possede de toute éternité *; c'est par elle qu'il a réglé avant tous les temps tout ce qui existe par son pouvoir. Unique auteur de tout ce qui respire, ses soins s'étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages comme sur celles que nous admirons davantage; il les gouverne, il les dirige librement & sans effort, avec autant de bonté & de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même, il trouve en lui son bonheur; & c'est pour nous en faire part, qu'il nous prévient, qu'il nous aime, & qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges, c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur, c'est pour y porter la consolation, la paix, la force & l'espérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu, c'est pour imprimer

* Voyez la description admirable qui se trouve au livre des Proverbes, chap. 8.

dans notre ame les traits les plus augustes de sa divinité, & pour couronner en nous ses dons, en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des Chrétiens, & quels droits n'a-t-il pas à nos hommages?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre? Le culte & l'adoration en esprit & en vérité; l'hommage de notre entendement, par la soumission aux dogmes qu'il nous a révélés; l'hommage de notre cœur par l'amour; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps, qu'il nous a données: le culte sensible & public que lui doit la société toute entiere, dont nous sommes membres; le culte & l'hommage de toutes les créatures, que nous devons faire servir à l'honorer.

Ainsi la Religion Chrétienne consacre à Dieu tout notre être, & par lui tout l'univers: ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe & comme fin, & nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire.

ctrine pure & sublime, où tout est
:, vivifié, consacré par l'amour!
ine propre au Christianisme : car
., où trouver ailleurs le précepte &
atique de l'amour divin? Le Natura-
de nos jours, formé dès son enfance
les leçons & les exemples qu'il puise
milieu de nous, osera bien dire qu'il
ne Dieu; mais est-ce dans la sincérité
: son cœur qu'il parle ainsi? Cette ex-
ression d'amour n'est-elle pas dans sa
ouche un jargon vuide de sens? Où sont
le sa part les sentimens, les hommages,
les tendres effusions, les gémissemens
ineffables, & plus que tout, l'exacte fi-
délité d'un cœur qui aime? Idolâtre de
toute beauté qui périt, où sont ses trans-
ports pour cette beauté sans tache & sans
ombre qui ne périt pas? Toi-même,
cher Valmont, depuis que tu reconnois
un Etre suprême, quels hommages lui
as-tu adressés? quels vœux ardens as-tu
fait monter jusqu'à lui? quel tribut de
louanges, de soumission & d'amour lui
as-tu rendus? Interroge tous les incrédu-

les de bonne foi; & qu'ils te disent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéissance & de zele, plus de reconnoissance, & plus d'amour que toi.

La Religion Chrétienne ne se borne pas à faire honorer Dieu par sa créature. Elle avoue sans peine que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne suffit pas à sa grandeur. Mais qu'elle supplée dignement à leur insuffisance! Ici reparoît son unité constante, & le rapport de ses dogmes & de ses mysteres avec son culte & sa morale. Le verbe incarné vient unir à ses abaissemens nos adorations, nos vœux & nos hommages, pour les présenter à l'Etre suprême, & les rendre dignes de lui être offerts. En lui, l'univers s'aggrandit, s'ennoblit, & reçoit un éclat, une majesté qu'il ne peut avoir par lui-même. En lui, la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité; c'est un tout dont l'homme-Dieu fait partie. En lui, & par lui, se trouve comblée la distance qui est entre le fini & l'infini! les extrémi-

tés se rapprochent & se touchent dans un centre commun : ce n'est plus l'homme seul, si éloigné de Dieu par sa nature, qui lui rend gloire au nom de tous les êtres créés ; c'est l'homme, c'est l'univers, qui adore en Jesus-Christ. En lui encore, la plus noble victime, dont toutes celles de l'ancienne loi n'étoient que l'ombre & la figure, est offerte pour le péché ; par ses mérites, tout crime, quelque grand qu'il soit, peut être expié, réparé (*a*) ; le sacrifice le plus auguste est perpétué sur la terre, & selon l'expression de S. Léon, la croix est l'autel du monde ; le repentir de l'homme, sa satisfaction, si incertaine, si équivoque dans tout autre principe que ceux du Christianisme, porte sur des mérites suffisans, sur un fondement solide ; & le scandale du Juif & de l'infidele devient l'ouvrage le plus sublime de la sagesse du Très-Haut, & le plus sensible témoignage de sa bonté. O mon fils ! quel plan ; quelle admirable économie que celle de la Religion ! & quelle gloire elle rend à la Divinité !

Mais ſon excellence & ſa ſainteté paroiſſent également, dans ce qu'elle fait pour la perfection & le bonheur de l'homme.

Les vains ſyſtêmes de l'incrédulité font briller l'imagination, il eſt vrai, mais aux dépens de la raiſon. Ils font ſacrifier la juſteſſe de l'eſprit à la ſingulariré, & les notions les plus vraies à la fauſſe gloire de ne pas penſer comme les autres bommes. Ils émouſſent, ils dégradent le ſentiment; ils deſſechent, ils flétriſſent le cœur, & le concentrent tout entier dans la baſſeſſe du moi humain. Ils dénaturent, ils aviliſſent la vertu; ils en effacent l'auguſte caractere & en étouffent le germe dans nos ames, en ne lui donnant pour meſure & pour baſe que la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel. Ils rompent les liens de la ſociété, en s'élevant contre toute autorité, en détruiſant toute ſubordination, en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute ſa grandeur & le rabaiſſent juſqu'à la condition des brutes; ils le privent

de toutes les reſſources & de tous les motifs qui peuvent le porter au bien ; ils réveillent toutes ſes paſſions ; ils troublent ſon repos ; ils le laiſſent ſans appui, ſans conſolation dans ſes peines, & ſans eſpoir dans ſes malheurs. O prétendus ſages ! qui vous donnez pour nos inſtituteurs & pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs ; & ſi l'un des caractères de la vérité eſt d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares & ſublimes inventions qu'un amas d'impoſtures !

Il n'en eſt pas ainſi de votre loi ſainte, ô mon Dieu, elle ne reſſemble pas aux rêves de l'impie, & ce ne ſont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord, cher Valmont, en éclairant l'homme ſur ce qu'il lui importe le plus de ſavoir, ſur ſon origine, ſa deſtination, ſa fin, ſes devoirs & ſes eſpérances ; la Religion

---

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.* Pſ. 118.

Chrétienne fixe ses idées, les rend nettes & précises, assure la justesse de ses vues, & donne à son esprit, en le rendant conforme à la simple raison, toute la droiture dont il peut être susceptible. C'est la remarque importante & vraie que tu seras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'esprit brillant, & avec d'autant plus de facilité qu'il se permet tout & ne respecte rien; il peut même avoir un génie vaste & profond, qui embrasse les connoissances les plus étendues, & s'exerce avec succès sur les sciences les plus abstraites: mais presque toujours, sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir & de bien voir, il a l'esprit faux & bisarre, & une maniere de penser louche & incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble & docile, ses idées sont plus exactes & plus claires, ses principes sont plus constans, ses lumieres s'épurent, sa raison s'affermit; & celui-là même, qui n'étoit souvent qu'un esprit dangereux & frivole, devient, par la Religion, un

esprit droit & vrai, & un homme essentiel *.

---

* La manie du bel esprit a fait de l'irreligion le ton du jour & le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant ? Jugeons-en par la description naïve qu'en a faite M. d'Aguesseau. » Penser peu, parler » de tout, ne douter de rien, n'habiter que » les dehors de son ame, & ne cultiver que » la superficie de son esprit ; s'exprimer heu» reusement, avoir un tour d'imagination » agréable, une conversation légere & dé» licate, & savoir plaire sans se faire esti» mer ; être né avec le talent équivoque » d'une conception prompte, & se croire » par-là au-dessus de la réflexion ; voler » d'objets en objets sans en approfondir au» cun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, » & ne donner jamais aux fruits le temps » de parvenir à leur maturité ; c'est une » foible peinture de ce qu'il a plu à notre » siecle honorer du nom d'esprit. « *Discours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris en 1704 par M. d'Aguesseau, alors Avocat Général, & depuis Chancelier de France.*

Le croirois-tu, Valmont, cent fois en obſervant cette claſſe nombreuſe d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célebres dont par vanité ils empruntent la manie, j'oſai les comparer avec nos bonnes femmes de village inſtruites par leur Curé; & je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions juſtes, de vraies lumieres en choſes utiles & néceſſaires, de jugement & de raiſon, que dans tous ces jolis diſeurs de rien, que l'incrédulité a infectés de ſon poiſon. Oui, mon fils, le catéchiſme du plus ſimple fidele lui donne plus de vraie ſageſſe, que n'en peut donner la moderne philoſophie; & quel triomphe pour la Religion!

Mais ce qui en releve encore plus l'excellence, c'eſt ſon influence ſur le cœur de l'homme, par le caractere de bienveillance qu'elle nous fait prendre, & les vertus qu'elle nous inſpire. Eh, en effet, quoi de plus divin que ſa morale (*b*)! Quoi de plus ſublime que cette charité qui en eſt l'ame! Aimer les hom-

mes comme ſoi-même *; les aimer en Dieu & pour Dieu, ſans exception, ſans réſerve; aimer juſqu'à nos ennemis; oublier les injures, pardonner les offenſes, vaincre le mal par le bien; être dans la joie avec ceux qui y ſont, pleurer avec ceux qui pleurent, ſe faire tout à tous pour les gagner tous à l'amour du ſouverain bien; éclairer ceux qui ſont dans les ténebres, reprendre en ſecret & ramener avec douceur ceux qui s'égarent; ne point juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes; conſoler les affligés, aſſiſter de tout ſon pouvoir les malheureux, ne ſe conſidérer dans l'uſage de ſes talens & de ſes richeſſes que comme le diſpenſateur des dons de Dieu & l'économe de ſa providence; remplir avec

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes & les citations. Il eſt aiſé de s'appercevoir que dans tout ce qui ſuit, il n'y a pas une ſeule maxime, un ſeul mot, qui ne ſoit la ſubſtance & l'expreſſion même des Livres évangéliques.

amour, & par principe de conſcience, tous les devoirs que notre condition nous impoſe; reſpecter Dieu dans nos maîtres, & ſon autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner; ne point chercher ſon propre intérêt, mais le ſacrifier à l'intérêt général; voilà, mon fils, ce que la Religion nous preſcrit à l'égard des hommes, à l'égard de la ſociété toute entiere, & ce que le Chrétien, qui l'eſt en vérité, réaliſe tous les jours par ſa conduite. Bon, ſenſible, compatiſſant, affable, généreux, miſéricordieux & clément, citoyen zélé, ſujet fidele, ami conſtant, digne époux, bon pere, fils tendre, reſpectueux & ſoumis, maître ſoigneux & vigilant, plein de charité à l'égard de tous, il prévient tous les beſoins; il accomplit toutes les loix; il ſatisfait à toutes les bienſéances; il ſe prête à tous les deſirs honnêtes; il ſe livre à toutes les bonnes œuvres; il fait tous les genres de bien qui ſont en ſon pouvoir: lié par ſa religion à tous les hommes, il volera pour eux juſqu'aux extré-

mités du monde, & nouvel Apôtre, portera, s'il le peut, la vérité, la justice & la paix dans tous les cœurs *. Donnez-moi dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espece de gouvernement, des citoyens animés de l'esprit du Christianisme; donnez-moi un peuple, un monde de Chrétiens fideles, & la terre sera le séjour de l'innocence & du bonheur.

La Religion Chrétienne, cher Valmont, n'est pas moins digne de notre admiration & de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose au fol amour de soi le renoncement à notre volonté propre & une

---

* Ce n'est pas l'esprit du Christianisme & de l'Apostolat, qui a porté tout ensemble la Religion & la guerre dans le nouveau Monde: mais c'est lui qui en pleure les désastres, qui en dissipe les ténebres, qui en répare, autant qu'il est en lui, les malheurs, & qui change en bien les calamités que l'intérêt & l'ambition lui ont fait éprouver.

ſainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connoiſſance de notre miſere & les ſentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'eſprit de détachement & l'amour de la pauvreté; à la molleſſe, la mortification & la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens ſenſibles, le deſir & la recherche des biens ſpirituels & céleſtes; aux ſaillies de notre humeur, la douceur & la patience. Elle veut que nous uſions de tous les biens avec actions de graces, avec modération & avec ſageſſe; que nous ſoyons chaſtes & purs; que nous nous défendions juſqu'à la penſée du mal; que nous en évitions juſqu'à l'ombre; que nous veillions ſut tous nos ſens; que nous mettions un frein à nos levres; que nous ne nous permettions jamais les plaintes & les murmures; que nous ſoyons réſignés & tranquilles au ſein des ſouffrances; que nous conſidérions les adverſités & les croix comme un bien, & la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philoſophie que celle de la Religion!

Avec des ſentimens ſi nobles & ſi purs, e vrai Chrétien vit heureux autant qu'on)eut l'être ici-bas *. La paix du cœur & 'onction du divin amour le dédommagent des plaiſirs dont il ſe prive. S'il n'a)as des joies bruyantes & frivoles, il en eſt récompenſé par des joies plus pures & plus conſtantes. S'il ſe refuſe à d'infâmes voluptés, il s'en épargne pour toujours les triſtes ſuites, les inquiétudes & les remords. S'il combat ſes paſſions injuſtes & déréglées, il recueille au-dedans de lui le fruit de ſes combats & le prix de ſa victoire. La route tracée par nos faux ſages pour nous conduire au bonheur, eſt plus ſéduiſante, il eſt vrai : céder

* Les préceptes que la Religion renferme, dit M. d'Agueſſeau, ſont la route aſſurée pour parvenir au ſouverain bien que les Philoſophes ont tant recherché. *Œuvres de M. d'Agueſſeau*, *t.* 1, *Inſtr.* 1. Voyez ci-après, note (*d*), ces belles paroles de M. de Monteſquieu : *Choſe admirable ! la Religion Chrétienne*, *&c.*

à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, se faire une vertu de l'amour, paroît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant, que l'issue en est funeste! & que les fruits d'une semblable sagesse sont amers! elle enfante la discorde & la haine, les égaremens & les fureurs de l'ivresse, la satiété & l'ennui, le dégoût de la vie, le desir du néant, & toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils! qu'elle est différente en elle-même, & dans ses effets, la morale de l'Evangile & la sagesse de son auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite & quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne! & cependant quelle nouveauté dans ses maximes, & en même temps quelle sublimité! Jesus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre Pere céleste est parfait; & rend ainsi à l'homme toute sa grandeur, en le rapprochant

:ochant de la Divinité dont il doit l'image. Cet homme-Dieu nous ap-d que son Royaume n'est pas de ce de; il nous ouvre la plus noble car- ; il nous rend citoyens d'une nou- : patrie; & nous fait aspirer à la plus : béatitude. Il nous fait regarder com- ın mal tout ce qui nous en éloigne, omme des biens réels tout ce qui peut s y conduire. Il dit anathême au ıde, à ce monde en qui regnent la cupiscence de la chair, celle des yeux, 'orgueil de la vie. C'est à tout cela Jesus-Christ dit anathême; parce que t tout cela qui fait la dépravation de ımme corrompu par le péché.

De-là ses maximes *; malheur aux ies, c'est-à-dire, à ceux qui se font un

* Voyez sur tout les Chapitres 5, 6 & 7 S. Matthieu, qui renferment ce que l'on pelle *le Sermon de Jesus-Christ sur la montné*; & qui nous offrent un précis de l'E-ngile, que tout Chrétien ne sauroit relire ɔp souvent, ni trop souvent méditer.

mérite & un bonheur de l'être! malheur à ceux qui mettent toute leur joie & leur consolation dans ce monde! heureux, au contraire, ceux qui sont pauvres d'esprit & détachés, ceux qui ont faim & soif de la justice, ceux qui souffrent pour elle, ceux qui sont doux & pacifiques! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité, portez votre croix, faites-vous violence pour le Ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle morale! & qui l'avoit apprise à Jesus-Christ? Est-ce là la doctrine de l'homme? Elle effraye les sens, elle étonne l'imagination; & cependant depuis la pente de l'homme au péché elle est fondée en raison; elle est esprit & vie; elle forme un composé admirable; & fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations.

De-là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les Auteurs sacrés du nouveau Testament. Quelques grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance &

éducation, tous s'accordent dans un
e de connoiſſances & de lumieres
leſquelles Dieu ſeul a pu les réunir
es éclairer ; je veux dire, ce diſcer-
ient de l'homme ſpirituel & de l'hom-
charnel, de l'homme céleſte & de
nme terreſtre, de la vie intérieure
e la vie animale & ſenſuelle. Les ſe-
: principes de l'une & de l'autre, les
ations merveilleuſes de la grace &
'eſprit de Dieu dans nos ames, ſes
s, ſes conſolations, ſes joies, ſes
urces, les vertus qu'il inſpire, ſi op-
es à toutes les idées du monde &
périeures à celles d'une vaine philo-
ie, ſont développés dans leurs écrits
: une préciſion admirable & digne des
iples d'un ſi grand maître, avec un ton
entiment & d'onction qui nous touche
ous affecte en dépit de nous-mêmes;
s qui ne peut être bien apprécié que
des ames vraiment droites & pures.
e plan de légiſlation & de ſageſſe,
rt à l'homme par Jeſus-Chriſt & ſes
iples, n'a pas eu beſoin de paſſer par

ces degrés d'accroissement & de perfection lents & insensibles, qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, & attentif à nos moindres actions ; un Dieu qui veille en faveur du juste, qui permet pour sa sanctification & pour son bonheur les maux qu'il éprouve, qui regle seul sa destinée, & fait de toutes les créatures les instrumens & les ministres de sa volonté ; un Dieu juge & témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos desirs, & qui rendra à chacun selon ses œuvres ; un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juste qui aura vécu pour lui ; mais qui, dans la même proportion, punissant par des peines infinies, par des peines éternelles, l'infraction de ses loix, offre à l'homme, toujours prêt à les violer, le contrepoids

le plus propre à l'arrêter; un Dieu qui donne tout-à-la-fois la leçon & l'exemple, qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s'abaisse jusqu'à l'homme, pour élever l'homme jusqu'à lui; qui se met à notre portée, & n'exige de nous rien de si pénible, que sa vie & sa mort ne nous aient rendu facile; un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour; & qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, & les cœurs les plus durs à la reconnoissance; un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grace, qui nous offre des Sacremens par lesquels il nous rappelle fortement à lui, en même-temps qu'il nous rappelle à nous-mêmes; quelles ressources pour le Chrétien! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice, & quels encouragemens à la vertu! dans les principes & les systêmes de l'incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le déréglement de nos passions; dans la Reli-

gion Chrétienne, tout nous aide à les réprimer.

Que substituera l'incrédule à des secours si puissans? les loix? Elles n'ont de prise que sur les foibles, & restent sans force contre le crédit & l'autorité; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, & n'en reglent ni les principes ni les motifs; elles n'envisagent que les conséquences, & ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain? Il a les mêmes inconvéniens, & si quelquefois il empêche de paroître vicieux, presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur? Il est souvent le fruit des préjugés, & selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu, qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation? Les impressions s'effacent quand la Religion ne les soutient pas; & que sera l'éducation elle-même si elle n'est pas réglée par la Religion! Un sentiment intérieur du juste & de l'honnête? Ah! s'il nous suffit dans des cir-

constances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que foiblement combattu, tiendra-t-il, au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple & la violence des passions? La philosophie *? Elle s'accommode, elle se prête à tous nos penchans; elle resserre ou relâche ses principes au gré des vues & des intérêts du moment; elle a toujours en réserve, pour chaque occasion différente,

* » Ah! ne me parlez plus de philoso-
» phie! je méprise ce trompeur étalage,
» qui ne consiste qu'en vains discours; ce
» fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous
» excite à menacer de loin les passions, &
» nous laisse comme un faux brave à leur ap-
» proche. « *M. Rousseau.*

» Lequel tient le mieux à la vertu, du
» Philosophe avec ses grands principes, ou
» du Chrétien dans sa simplicité? « *Idem.*

» Défions-nous, dit-il ailleurs, d'une phi-
» losophie en paroles; défions-nous d'une
» fausse vertu qui sappe toutes les vertus, &
» s'applique à justifier tous les vices pour
» s'autoriser à les avoir tous. «

quelque nouveau ſyſtême. Tout au plus, elle ne dompte une paſſion que par une autre, & ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore & plus ſubtil. Non, il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une regle invariable, un moyen toujours prompt, un ſecours toujours préſent, & un contrepoids à ſa foibleſſe indépendant de ſes paſſions. Elle ſeule fait intérieurement & conſtamment ſur lui l'effet que produit au dehors & par intervalle ſur le vicieux lui-même, la préſence d'un ami qu'il eſtime & qu'il révere ; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, elle le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion eſt trop » pénible ; ſa morale eſt trop auſtere ; la » contrainte qu'elle impoſe eſt trop gran- » de, & ſes devoirs ſont trop rigoureux. « Oui, mon fils, ſon joug eſt pénible à qui n'en veut point d'autre que celui des paſſions, de l'indépendance & du caprice. Mais le vrai ſage, qui ſent qu'il eſt fait pour être conduit par la raiſon, s'eſtime

heureux de trouver dans la Religion Chrétienne un frein pour le vice, & des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidele rencontre dans ce joug & cette contrainte des dédommagemens & des douceurs, qui valent bien mieux pour sa félicité que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit & les déréglemens du cœur; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit: par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature, comme on l'en accuse; il les rend légitimes *: il ne s'abandonne pas sur tout ce qui l'environne à une indifférence aveugle & stupide; il fait mieux; il regle sa sensibilité, il modere ses desirs, il tempere ce qu'ils ont de trop ardent; & jouissant de lui-même au sein de la

* » Toutes les fausses Religions combat» tent la nature; la nôtre seule, qui la suit » & la regle, annonce une institution di» vine & convenable à l'homme. « *M. Rousseau. Lettre sur les Spectacles.*

regle & du bonheur, dans son assujettissement & sa contrainte, il trouve la paix & la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Evangile nous impose, l'austérité de la morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte & nécessaire avec nos penchans & nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur, que nous cessons d'être si foibles, si coupables & si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion Chrétienne ? Eh, mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ! on oppose à la Religion les mœurs de la plupart de ses enfans, & d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue, & des mœurs qu'elle réprouve, prenoient sur la sainteté de sa foi & la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infideles & parjures (*c*) dégradoient, jusques dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens, & la dignité du ministere qu'elle leur confie, par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus, & s'il faut en croire nos incrédules, le Christianisme a traîné à sa suite les persécutions, les guerres, le despotisme & la servitude. Les persécutions, disent-ils? Hélas! tous les hommes sont naturellement persécuteurs, j'en conviens; parce que naturellement presque tous les hommes sont méchans. Mais qui a été plus persécuté que les Chrétiens par ceux qui ne l'étoient pas? Qui se montreroit plus persécuteur que nos Philosophes, s'ils étoient les maîtres? Quel esprit répugne davantage à la persécution & à la violence, par sa nature même, que l'esprit du Christianisme? Et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie, qu'on cesse d'être indulgent, & qu'on devient impitoyable? Les guerres, disent-ils encore? Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont, dans tous les temps, presque toujours eu la même cause, l'ambition; & ce n'est que pour leur donner un prétexte, que leurs chefs, parmi les Chrétiens même, en ont fait des guerres de Religion. Le

despotisme? La servitude? Mais où les Princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves, que dans les siecles & dans les contrées où le Christianisme ne fleurissoit pas? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie, & qu'ils nous disent, où l'humanité, les loix, les sciences & les arts regnent avec le plus d'empire, & où se trouve la liberté? Ah! c'est le Christianisme, au contraire, qui, par une morale simple & majestueuse, uniforme & générale, a le plus contribué (*d*) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares (*e*), à abolir l'esclavage (*f*), à diminuer les horreurs de la guerre, à affoiblir l'esprit de conquêtes, à rendre la paix plus constante & plus sûre, & à lier toutes les Nations par un droit des gens plus humain, plus moral, & mieux entendu.

Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions (*g*);

& s'il leur a quelquefois servi de voile & de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, & les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, & plus d'équité dans nos raisonnemens; pour décider entre le Christianisme & l'irréligion, entre le vrai fidele & l'esprit-fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages agissant d'après les leurs, & voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, dans les intérêts & les dévoirs de la société, on aimeroit le mieux avoir affaire *. Oppo-

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnoisse & ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du Christianisme, ce qui me paroît bien difficile, ne peut être tout au plus, aux yeux des gens sensés, qu'un problême; & ce que l'on a dit des Princes, on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus esprits-forts, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rousseau;

ſons enſuite à une multitude de Chrétiens, ſe réglant ſur les loix de l'Evangile *(h)*, un peuple d'incrédules vivant ſelon les loix arbitraires de nos réformateurs, & obſervons de quel côté ſeroient l'ordre, la juſtice & la paix. Faiſons plus encore, donnons à ces Inſtituteurs modernes l'empire ſur leurs ſemblables; mettons-les à la tête d'une ſociété qu'ils accoutument inſenſiblement à leurs ſyſtêmes: je veux pour un moment que libres, indépendans, ſans aucun frein au-dehors qui les réprime, ils puiſſent conſerver quelque apparence de ſageſſe dans leur conduite & leur légiſlation; je veux que le preſſentiment des ſuites & des conſéquences, la vanité, la crainte de ſe

» Je n'entends point qu'on puiſſe être vertueux » ſans religion. J'eus long-temps cette opi- » nion trompeuſe, dont je ſuis très-déſabuſé. «

Si cette remarque eſt vraie, qu'on nous diſe de bonne foi quelle eſt, aujourd'hui ſur-tout, la Religion, & quelle doit être, en proportion, la probité de nos incrédules.

trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inventions les soutiennent ; mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues ; les choses établies sur le pied qu'ils desirent, comment se comporteront les sages qui leur auront succédé ? & les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils ? O mon fils ! il résulteroit bientôt des principes moraux de ces prétendus sages, le même effet pour le monde civil & moral, qui eût résulté de leurs principes physiques pour le monde matériel & sensible. Le hasard, le mouvement, la matiere, n'eussent produit que de la confusion & du chaos ; leur maniere de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'ame & la nécessité de ses déterminations, sur l'égalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produiroit-elle, que désordre & qu'anarchie ?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout

milite en faveur de la Religion Chrétienne, & tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jesus-Christ, préférablement à toute autre, leur haine, leur mépris, & leur satyre à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître, leur esprit de parti, leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison & de la sagesse, qu'à eux & à leurs partisans, leur éloignement pour toute saine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs, le ton d'indépendance & le caractere licencieux qui regnent dans leurs écrits; entre eux leurs guerres sourdes & malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques & leurs plaintes ameres; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent & la philosophie dont ils se parent *(i)*!

Ah! que bien plus vraie est la philosophie du Christianisme! Aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs

dès qu'ils ne ſont pas entierement dépravés. Cette preuve de ſentiment eſt celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment de toute diſcuſſion, il rend ſenſible à tous l'exiſtence d'une premiere cauſe intelligente & ſage, par le ſpectacle de l'univers. La foi des ſimples n'eſt donc pas ſans fondement & ſans preuves. L'accord merveilleux qui ſe rencontre entre la Religion Chrétienne & de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit, & qu'elle développe au fond de nos ames, avertit aſſez l'homme ruſtique & groſſier que ce n'eſt qu'en elle que ſe trouvent la vérité & le bonheur, qu'elle ſeule peut ſuppléer à ſon ignorance & ſuffire à ſes beſoins, & qu'elle eſt pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'eſt en ce ſens, mieux qu'en tout autre, qu'on a pu dire que toute ame eſt naturellement chrétienne. Auſſi eſt-ce la ſainteté du Chriſtianiſme qui a ſoumis preſque tous les peuples à ſon empire; & ſi elle a été la ſource la plus ordinaire des combats qu'on lui

a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la Religion se rend à elle-même ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caracteres qui lui sont propres, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté, admire l'enchaînement des faits, des dogmes & de la morale; & une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi, si dans le Christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caracteres de vérité que l'erreur ne sauroit avoir, & que par-tout ailleurs elle n'eut jamais. Sur-tout souviens-toi que ce n'est point d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la Religion, que j'ai tiré la certitude de sa divinité: mais de la réunion & de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, & c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami ! si dans le détail, la Religion Chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés, je t'en ai dit la raison. Il falloit que, comme elle, susceptible de contradiction pour les ames peu droites & peu sinceres, elle laissât toujours l'homme sous l'empire du mérite & de la liberté.

Mais ce n'est plus toi, mon fils, qui oseras la contredire. Cet amas de lumieres, si j'ose m'exprimer ainsi, qui maintenant brille à nos yeux, va rendre pour toujours ta raison docile, & je n'attends plus de toi que l'entiere assurance de ta soumission & de ta fidélité. Eh, que gagnerois-tu à rester incrédule ? Rien pour cette vie, que de faux plaisirs peut-être, & des tourmens réels : & à coup sûr tu perdrois tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvoient changer la nature des choses; si elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est, si du moins elles pouvoient modifier, au gré de nos desirs, notre situation pour l'avenir; je te dirois, eh bien,

bonheur & de sagesse pour la
le bonheur même. Mais en dépi
passions, les choses resteront é
ment ce qu'elles sont; tôt ou ta
rité se montrera à nous telle qu'
& quel regret n'éprouvera pas c
s'y sera refusé, parce qu'il l'a
voulu, quand cet aveuglement v
l'aura rendu malheureux pour t
Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de tc
bien plutôt la Religion, en rect
idees, en réglant tes penchans,
rant tes mœurs, assurer ton éte
licité ! puisse-t-elle ici-bas te
dans les épreuves que te prépa
tice de Dieu, ainsi que sa cléme

Hâte-toi de me répondre par
Courier que je t'envoie, & tir

NOTES.

PAGE 133.

(a) *Par ses mérites tout crime peut être expié, réparé.* » La Religion Payenne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derriere elle la justice humaine, & commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour & de l'amour au repentir; qui met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge: une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il seroit très-dangereux de tourmenter la

miséricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, & d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit.« *Esprit des Loix, liv. 24, chap. 13.*

PAGE 138.

(b) *Quoi de plus divin que sa morale.* Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux ennemis même du Christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur des Lettres Juives : » Les pre-
» miers Nazaréens ont prêché une doctrine
» si conforme à l'équité & si utile à la société,
» que leurs plus grands adversaires convien-
» nent aujourd'hui, que leurs préceptes mo-
» raux sont infiniment au-dessus de ceux des
» plus sages Philosophes de l'antiquité.... La
» foi des Nazaréens démontrée telle que la
» prêchent leurs Docteurs de la premiere classe,
» a encore plus de brillant que la nôtre. Ils ont
» tous nos premiers principes, mais il semble
» qu'ils en aient épuré les suites. La nôtre a
» quelque chose de farouche ; la leur semble
» dictée par la bouche divine. La bonne foi,
» la candeur, le pardon des ennemis, toutes
» les vertus que l'esprit & le cœur peuvent em-

braffer, leur ſont étroitement commandées. Un véritable Nazaréen eſt un Philoſophe parfait. Dans les autres Religions, l'homme, vil eſclave, ſemble ne ſervir Dieu que par intérêt. Les Nazaréens ſont les ſeuls qui aient le cœur d'un vrai fils pour un ſi bon pere. « Voilà un portrait bien avantageux bien fidele du Chriſtianiſme, tracé par la ain d'un homme qu'on ne ſoupçonnera pas être trop prévenu en ſa faveur.

» Je ne ſais, dit M. Rouſſeau, pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la Philoſophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Evangile, étoit Chrétienne avant d'être philoſophique.... Les préceptes de Platon ſont ſouvent très-ſublimes; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, & juſqu'où ne vont pas ſes erreurs? Quant à Cicéron, peut-on croire que ſans Platon, ce Rhéteur eût trouvé ſes offices? L'Evangile ſeul eſt, quant à la morale, toujours ſûr, toujours vrai, toujours unique & toujours ſemblable à lui-même.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs: Je vous l'avoue, la majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. « Et le reſte que nous avons cité us haut.

Selon la remarque d'un Auteur moderne, » plus on étudie la Religion Chrétienne, plus on découvre en elle de caracteres de sagesse, qui saisissent, enchantent, pénétrent le cœur d'amour, & l'esprit d'admiration. Dites-moi, je vous prie, un excès qu'elle ne blâme pas, un mal sous ses yeux sans remede, un crime sans punition, une passion sans frein, un désordre sans condamnation, une bonne œuvre sans récompense. Quelle admirable sagesse dans toutes les maximes de la Religion, sur l'amour qu'elle regle, sur l'amitié qu'elle sanctifie, sur les grandeurs du monde dont elle désabuse, sur les talens qu'elle ennoblit, sur l'amour-propre qu'elle rectifie, sur la prospérité dont elle montre les écueils, sur l'adversité dont elle soulage le poids, sur les devoirs dont elle inspire l'amour, sur la mort dont elle modere la crainte, fait naître le desir & dissipe les horreurs!...

» Que seroit-ce, si, pénétrant avec vous dans le détail des Etats & dans l'intérieur des maisons, je vous faisois remarquer, sous les influences du Christianisme (mieux connu de bien des Chrétiens & plus fidelement pratiqué) l'étonnante métamorphose de la Nation, & par elle, sa félicité, l'émulation dans les arts

sans

ans jalousie, l'activité dans le commerce sans banqueroute, la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur, l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque, les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres, l'ardeur pour le travail dans la jeunesse soutenue par la piété, la tempérance même dans les enfans, la bonne foi dans les Domestiques, l'innocence jusques dans les plaisirs ? «

PAGE 154.

(c) *Comme si des Ministres infideles & parjures, &c.* Il faut en convenir cependant : comme la plupart des hommes se déterminent bien plus par préjugé que par raison, il est bien triste que les Ministres d'une Religion si belle offrent quelquefois aux peuples par leur exemple la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la Religion que les mauvais Ministres ; & plus ils sont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas ! leur état est si grand par lui-même, qu'il ne demanderoit d'eux, pour leur obtenir une grande considération & nous imprimer un grand respect, que de pratiquer

avec une noble ſimplicité les vertus qui lui ſont propres.

Quoi qu'il en ſoit de la conduite des Paſteurs, ſouvenons-nous qu'ils ſont aſſis ſur la chaire de Moyſe & des Apôtres, & ſi dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les inſtructions, taiſons-nous ſur leurs mœurs; prions pour eux; faiſons ce qu'ils nous diſent, & ne faiſons pas ce qu'ils font. *Matt.* 23, *v.* 2 & 3.

PAGE 156.

(d) *C'eſt le Chriſtianiſme qui a le plus contribué*, *&c.* » La Religion Chrétienne eſt éloignée du pur deſpotiſme : c'eſt que la douceur étant ſi recommandée dans l'Evangile, elle s'oppoſe à la colere deſpotique avec laquelle le Prince ſe feroit juſtice & exerceroit ſes cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent ſans ceſſe la mort ou la reçoivent, la Religion chez les Chrétiens rend les Princes moins timides, & par conſéquent moins cruels. Le Prince compte ſur ſes ſujets, & les ſujets ſur le Prince. Choſe àdmirable ! La Religion Chrétienne, qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

eſt la Religion Chrétienne, qui, malgré
deur de l'Empire & le vice du climat,
èché le deſpotiſme de s'établir en Ethio-
& a porté au milieu de l'Afrique les
de l'Europe & ſes loix. Le Prince,
r d'Ethiopie, jouit d'une Principauté,
nne aux autres Sujets l'exemple de
ır & de l'obéiſſance. Tout près de là,
it le Mahométiſme faire enfermer les
du Roi de Sennar : à ſa mort, le Con-
envoie égorger, en faveur de celui qui
ſur le trône.

Que l'on ſe mette devant les yeux, d'un
les maſſacres continuels des Rois & des
Grecs & Romains, & de l'autre, la
ction des Peuples & des Villes par ces
s Chefs; *Thimur* & *Gengiskan* qui ont
té l'Aſie; & nous verrons que nous
ıs au Chriſtianiſme, & dans le Gou-
ment un certain droit politique, & dans
erre un certain droit des gens, que la
humaine ne ſauroit aſſez reconnoître.

C'eſt ce droit des gens qui fait que parmi
la victoire laiſſe aux peuples vaincus ces
es choſes, la vie, la liberté, les loix,
ens, & toujours la Religion, lorſqu'on

ne s'aveugle pas soi-même. « *Esprit des Loix, livre 24, chap. 3.*

IBID.

(e) *A humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares;* tels qu'étoient nos anciens Francs, sortis des forêts de la Germanie.

» Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau, au commencement du cinquieme siecle, les Loix & la Religion gouverner presque seules un pays abandonné pat la foiblesse de ses légitimes Souverains; survivre à l'autorité de ceux-ci; triompher d'un peuple conquérant; adoucir ses mœurs; lui donner les principes d'une administration réglée, & servir ainsi de sauve-garde aux vaincus, contre la fureur & l'insolence des vainqueurs. « *Leçons de Morale, rédigées par les ordres & d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin, pour l'instruction des Princes ses enfans. A Versailles*, 1773, premier Discours.

Et plus loin : » Vous apprendrez sur-tout à respecter cette Religion bienfaisante, qui, au milieu des atrocités de ce regne, (celui de Clovis) fut presque le seul rempart de la liberté des peuples. »

Cet excellent ouvrage, qui fait desirer ardemment le livre entier dont il n'est que le Prospectus, & qui doit paroître incessamment, se trouve à Paris, chez *Moutard*, Libraire de la Reine.

Ibid.

(f) *A abolir l'esclavage*, &c. » La Religion Chrétienne a détruit l'esclavage, encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur & marque beaucoup l'humanité, ou plutôt la charité de sa morale. « *L'Abbé Terrasson, la Philos. applicable, &c.*

M. Robertson, dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, t. 1, notes IX & XX, nous apprend quelle a été dans de certains temps & parmi les différentes Nations de l'Europe, la triste condition des serfs ou esclaves ; & prouve qu'en effet, l'esprit d'humanité & de douceur de la Religion Chrétienne, après avoir lutté contre les maximes & les usages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'esprit de cupidité ait fait oublier à des peuples civilisés & chrétiens cette douceur évangélique, pour faire revivre les dures loix de l'esclavage contre des hommes, qui,

tout negres qu'ils sont, ou tout sauvages qu'on les suppose, n'en sont pas moins nos freres ! Qu'on lise le *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, par un Officier du Roi ;* & l'on frémira au seul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces malheureux. » A la moindre négligence, » comme une légere suspension de travail, » une porte laissée ouverte ou fermée, le » Commandeur, armé d'un fouet de poste, » leur donne sur le derriere nud, cinquante, » cent, & jusqu'à deux cents coups. Chaque » coup enleve une portion de la peau. Ensuite » on détache le misérable tout sanglant ; on » lui met au cou un collier de fer à trois » pointes, & on le ramene au travail. Il y en » a qui sont plus d'un mois avant que d'être » en état de s'asseoir. Les femmes sont punies » de la même maniere. Il y a une loi faite en » faveur des Negres, mais on ne la suit pas. « Quel affreux tableau ! on ne traite pas si indignement nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie avec toute l'onction de » l'humanité & du sentiment, l'Auteur de ce » Voyage) Negre infortuné, qui pleures sur » les rochers de Maurice, si une main, qui » ne peut essuyer tes larmes, en fait verser

» de regret & de repentir à tes tyrans, je » n'ai plus rien à demander aux Indes; j'y ai » fait fortune. «

Cet honnête homme a tout sacrifié, en effet, pour ne pas être plus long-temps témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la maniere dont s'acquierent ces Esclaves. Dans des foires établies pour leur achat, des peres vendent leurs enfans; des enfans plus intelligens & plus adroits les préviennent, & vendent leur pere. Ajoutez la nourriture, le genre de vie, les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne, l'espece de logement où on les entasse, les vêtemens dont on les couvre, les infamies auxquelles on les expose, & dites que leurs maîtres sont des hommes!

Je ne sais où j'ai lu, que depuis peu les Quakers avoient donné l'exemple, dans des Colonies Angloises, de l'affranchissement des Negres; qu'ils en avoient fait des serviteurs, des enfans, une famille de freres, dont ils étoient tendrement chéris, & qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en peres. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles & les ames vraiement chrétiennes, bien des imitateurs!

IBID.

(g) *Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions, &c.* C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rousseau. » Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux; & la Religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne sauroit faire. «

» Dire que la Religion n'est pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas » toujours, c'est dire que les loix civiles ne » sont pas un motif réprimant non plus. C'est » mal raisonner contre la Religion de rassem» bler dans un grand ouvrage une énumération » des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait » de même celle des biens qu'elle a faits. « *Esprit des Loix, livre 24, chap. 2.* Ces paroles de M. de Montesquieu, relatives à la Religion en général, le sont sur-tout à la Religion Chrétienne en particulier. Cette expression, *les maux qu'elle a produits*, n'est pas absolument exacte; & bien moins encore, si on l'applique au Christianisme, puisque ce n'est qu'autant qu'on agissoit directement contre sa nature, son esprit & ses maximes, qu'ils ont été produits. La Religion a été une occasion, ou même un prétexte, par rapport

es maux, plutôt qu'elle n'en a été la
ıſe.

PAGE 158.

h) *Oppoſons une multitude de Chrétiens réglant ſur les loix de l'Evangile, &c.*
A. Bayle, après avoir inſulté toutes les Re-
ons, flétrit la Religion Chrétienne ; il oſe
ıncer que de véritables Chrétiens ne forme-
ent pas un état qui pût ſubſiſter. Pourquoi
n ? ce ſeroient des citoyens infiniment
airés ſur leurs devoirs, & qui auroient un
s-grand zele pour les remplir ; ils ſentiroient
s bien les droits de la défenſe naturelle ;
ıs ils croiroient devoir à la Religion, plus
penſeroient devoir à la patrie. Les prin-
pes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le
eur, ſeroient infiniment plus forts que ce
ux honneur des Monarchies, ces vertus hu-
ıaines des Républiques, & cette crainte ſervile
es Etats deſpotiques. « *Eſprit des Loix, livre*
4, *chap.* 6. Et au chap. premier, il avoit dit :
› la Religion Chrétienne, qui ordonne aux
ıommes de s'aimer, veut ſans doute que chaque
›euple ait les meilleures loix politiques & les
meilleures loix civiles ; parce qu'elles ſont,
ıprès elle, le plus grand bien que les hommes
puiſſent donner & recevoir. «

PAGE 160.

(i) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent, &c.* Voici ce que disoit Cicéron des Philosophes de son temps : » Où est le Philosophe dont la vie soit » réglée comme elle devroit l'être ? Où est le » Philosophe qui n'emploie plutôt sa science » en vaine ostentation qu'à se corriger lui-» même ? Y en a-t-il quelqu'un qui prenne » pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ? » Les uns sont si légers & si vains, qu'il vau-» droit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien » appris. . . . Il y en a qui sont uniquement » dominés par l'orgueil de l'ambition. Plu-» sieurs sont de vils esclaves de la volupté. » Tous démentent honteusement leur pro-» fession par leur conduite. « *Tuscul. Quæst. lib.* 2.

Sans prétendre appliquer à la lettre ce passage à nos Philosophes modernes, dont toutefois les écrits ne font pas honneur à leur sagesse, il est d'ailleurs d'autres reproches, non moins flétrissans pour des sages, qu'on est en droit de leur faire ; ce sont ceux qui ont pour objet ce stile fier, dédaigneux, arrogant, ce ton de mauvaise plaisanterie, de sarcasme, de personnalité, d'aigreur, cette honteuse

profusion d'épithètes injurieuses & grossieres, qui, depuis quelque temps, dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout-à-la-fois le goût, l'honnêteté & les mœurs, & portent un si terrible coup à la Philosophie. C'est ce qui a dicté à un de leurs plus redoutables adversaires, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque & de défense si peu honorable pour eux, cette repartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs si remplie de vérité.

» Aujourd'hui, que pourront penser ceux » qui élevoient si fort notre âge, & qui par» loient avec tant de mépris des siecles bar» bares de l'érudition *, lorsqu'ils verront » que c'est dans ce même âge si vanté, & dans » la Capitale des arts & du goût, que de soi» disans Philosophes ont accumulé les invec» tives les plus basses, les plus dégoûtantes, » les plus abominables.

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Re» connoîtra-t on dans ces honnêtetés philo» sophiques, ce caractere de douceur, d'amé» nité, de tolérance, que l'on annonçoit si

* Où ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaise, les Scaliger, les Scioppius, se disoient de grosses injures en grec & en latin.

» fastueusement comme la suite des progrès
» de la raison ? Le plus odieux fanatisme au-
» roit-il un autre langage ? On le demande à
» quiconque est juste.

» O Philosophes ! les pédans du seizieme
» siecle valoient mieux que vous, & ils sont
» tombés ! Pour acquérir comme eux des con-
» noissances utiles, il en coûtoit des soins,
» des travaux, de longues veilles : au lieu
» que votre métier est devenu trop facile, &
» que les enfans mêmes savent aujourd'hui
» votre secret. Prononcer le mot de préjugé
» avec un sourire ironique, toutes les fois
» qu'il est question de ces vieilles maximes
» d'honneur & de morale que nos bons ayeux
» avoient la simplicité de respecter ; prendre
» un ton emphatique & solemnel pour parler
» de la vertu, mais ne la mettre que dans vos
» discours & jamais dans vos actions ; faire
» raisonner sans cesse aux oreilles le mot de
» persécution, tandis que l'on ne persécute
» personne ; opposer à ce mot, qui jette
» l'allarme dans les esprits foibles, ceux d'hu-
» manité, de tolérance, de liberté de penser ;
» voilà les grands mysteres de votre Philo-
» sophie : & il faut avouer que si, dans le
» systême de la Religion que vous n'entendez

, il y a beaucoup d'Appellés & peu
us, votre ſecte plus indulgente admet
.nt d'Elus que d'Appellés. En effet l'é-
er le plus étourdi, le petit-maître le
ignorant, les cailletes mêmes qui vous
:egent, ont bientôt appris les élémens
votre doctrine, & deviennent Philo-
ıes, comme vous, à bien peu de frais.
:ais ne prenez-vous pas garde que rien
7ilit plus un titre que de le rendre trop
mun ? Ne vous appercevez-vous pas
vous avez fait trop de proſélytes pour
impoſer encore long-temps, & que le
ne caprice de mode qui vous a mis,
r quelques momens en faveur, eſt tout
à vous replonger dans le néant ? Mé-
-vous de l'inconſtance Françoiſe. Quan-
d'honnêtes gens, las d'entendre les
nes ſarcaſmes répétés à chaque inſtant
re l'Evangile & ſes Miniſtres; attriſtés
e ton cavalier, déciſif, tranchant, avec
ıel vous traitez des [illegible]ts ſi graves, &
ıes, tout au moins, [illegible]s diſcuſſions les
ſérieuſes; indignés de vos fureurs
tre tous ceux qui ne penſent point
me vous, commencent à perdre cette
ſion qui vous avoit été ſi avantageuſe.

» On admire encore, à la vérité, ceux
» vous que des talens supérieurs ont
» justement célebres; mais l'admiratic
» foiblit par le déplorable usage qu'ils
» fait dans des matieres qui ne sont
» leur compétence. On ne vous fait p
» d'une infinité de belles choses que
» avez dites, d'après Bayle, en faveu
» tolérance, parce que vous avez prou
» vous étiez vous-mêmes très-intoléra
» croiriez-vous ? Vous faites des Ch:
» On conjecture, avec assez de vraisemb
» que vos petits pamphlets satyriques
» queurs, vos bouffoneries, vos turlupi
» deviendront le tombeau de votre
» comme les convulsions sont deven
» tombeau d'un parti qui comptoit
» grands hommes que le vôtre. On
» en vous que le génie de l'insulte & d
» gueil, & ce génie est, en vérité
» facile, & à la portée de trop de mo
Mémoires de M. Palissot sur sa vie, à
de *l'homme d...reux*.





LETTRE LI.

Du Comte de Valmont au Marquis.

MON pere, mon tendre & respectable pere, jouissez de votre triomphe & du retour de votre fils. Le voile est déchiré; la vérité brille à mes yeux de tout son éclat; je suis Chrétien, & c'est, après Dieu, à vos lumieres, à vos soins, à vos tendres ménagemens que je le dois. Je suis Chrétien, & je me fais gloire de l'être; & je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne! & quels secours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes besoins & de ma foiblesse, si ma foi pouvoit chanceler encore, cette seule pensée me soutiendroit, me fixeroit pour toujours: qu'ai-je été sans la Religion? que serois-je devenu, si j'avois continué à vivre sans elle? Mais par elle au contraire, quelles ressources & quels motifs me sont offerts pour être

vertueux ! O Dieu des vertus ! que j'apprends à connoître, & que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la premiere fois, comment le Christianisme ne seroit-il pas votre ouvrage ? lui seul nous enseigne à vous aimer, à vous adorer, à vous servir, comme vous méritez qu'on vous serve, qu'on vous adore & qu'on vous aime ; & lui seul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raison où me conduisez-vous ? Passions aveugles, tristes délires d'une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas ! Votre main sage & bienfaisante le comble pour toujours. O mon pere ! quelles expressions pourroient suffire à ma reconnoissance ? Je me tais, pour avoir trop à vous dire, & toute la force du langage humain me paroît impuissante à bien rendre tout ce que je sens. Ah ! du moins que voulez-vous que je fasse ? ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, sans plainte & sans murmure, je me voie enlever mes dignités & mes biens ; que, loin de mon Roi

& de ma patrie, j'aille traîner dans des régions inconnues une vie sans gloire & sans honneur? Car c'est de tout cela que je suis menacé: j'obéirai aux volontés du Ciel,.. j'obéirai... Car enfin que n'ai-je pas mérité? Mais ma chere Emilie... Ah! me restera-t-elle dans ma disgrace? Grand Dieu! par cet endroit, du moins épargnez ma foiblesse.

Emilie est encore en danger. Son état nous laisse toujours flottans entre la crainte & l'espérance. Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces & semble rappellée à la vie; tantôt par des momens de langueur & de foiblesse, elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige, sans se laisser abattre, & s'estime trop heureuse, dit-elle, puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas! si elle vit, si le Ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre... Mais que dis-

je! ne me sera-t-il pas toujours bien triste & bien douloureux de faire partager ma situation à Emilie? De quel rang je l'aurai fait tomber! à quel état d'infortune & d'opprobre mes fautes l'auront condamnée! quel avenir pour elle & pour mes enfans! Ah! je frémis; toutes les plaies de mon cœur, que je croyois fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce foible cœur saigne encore; il s'émeut, il s'agite, & j'entends gronder au-dedans de lui le sang, la nature & l'amour. Religion sainte! soyez mon appui. Que la grace de mon Dieu, si puissante & si douce, acheve sa victoire. Et vous mon pere, s'il vous reste quelques lumieres à me donner, je les attends de votre zele. Tout m'est précieux de votre part; toute vérité qui tient à la Religion me devient chere; daignez donc affermir ma foi & soutenir mon courage.





LETTRE LII.

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils ! je te retrouve donc enfin avec les mêmes ſentimens, avec la même foi que tu reçus dans tes premieres années, mais plus éclairée, plus pure, & plus ſolidement établie ! Quelles actions de graces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a daigné t'inſtruire par ma voix, & mieux encore par tous les événemens dont tu as été le triſte témoin ? Quelles larmes j'ai verſées en liſant ta Lettre ! & qu'elles ont ſoulagé mon cœur ! Non, une pluie douce & féconde, qui tombe ſur la plante altérée, ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle, que l'aſſurance de ton entier changement n'a rendu de forces & de vie à mon ame abattue & preſque flétrie par la douleur.

Eh, qu'importent tes pertes, ſi j'en excepte celle d'Emilie, puiſque tu revis pour la vertu & pour la Religion ! N'ex-

ceptons rien cependant, cher Valmont; & que le premier usage de ta foi soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chere; console-toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, & t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi; ah! mon ami, ne t'oppose point à ses vues de miséricorde & de clémence; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce pere des croyans, que la préparation de notre cœur. A tout événement, ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse, que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! & que votre saint nom soit béni!

Cette résignation si parfaite & si pure, le seul remede à nos maux, le seul qui

puiſſe en adoucir le ſentiment, & nous le rendre utile & méritoire, n'empêche pas cependant que tu ne mettes en uſage tous les inſtrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir, pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'eſt pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens; mais enfin tu le dois à ta famille, à tes enfans, ſi par des moyens honnêtes tu peux le leur conſerver. Fais donc parler & agir tes amis, en ſuppoſant que l'infortune t'en laiſſe encore; & ſur le ſuccès de leurs démarches, ſois ſoumis & tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumieres, ſi j'en ai à te donner. Oui, mon fils; pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une ſoumiſſion entiere à la même autorité, qui t'en a tranſmis le dépôt ſacré.

Tu t'en ſouviens, cher Valmont, quand j'ai voulu te faire ſentir le beſoin d'une révélation, j'ai inſiſté ſur le beſoin eſſentiel d'une autorité. C'eſt, avons-nous dit, la voie d'inſtruction la plus propre à tous les hommes, peu ſuſceptibles, par eux-mêmes, & par la multitude des ſoins qui

les occupent, de discussions épineuses & de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philosophes, des Sages, quand il eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet, n'eût jamais eu assez de force & de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes : elle ne pouvoit leur suffire; & par l'expérience même de tous les peuples & de tous les âges, elle ne leur suffisoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la maniere la plus parfaite en Jesus-Christ, à qui seul toute la Religion révélée nous ramene comme à un centre d'unité. J. C., la sagesse du pere & la plus pure émanation de sa lumiere, nous a appris, par lui même & par ses Apôtres, tout ce qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les passions & les préjugés; il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement

humain ne pouvoient atteindre, & que tout au plus un petit nombre de Sages avoient soupçonnées.

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses, & ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous, dans une société divinement inspirée, la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer, puisque les unes lui échappoient si aisément, & que les autres étoient si fort au-dessus d'elle.

Cette autorité divine & permanente, qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation, devoit par sa nature même être visible, sensible & animée; de maniere qu'on pût tout à la fois & l'entendre & la distinguer de toute autorité humaine & précaire, qui oseroit entreprendre d'usurper ses droits *.

* » La révélation devient inutile sans une » société visible qui en conserve religieusement le dépôt; comme un code de loix est » infructueux, si une société ne l'adopte, ne

Voilà, mon cher fils, ce que Jesus-Christ devoit à sa sagesse, pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée, & ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

» Toute puissance, dit le Sauveur du » monde à ses Apôtres * m'a été donnée » au ciel & sur la terre. Allez donc, ins» truisez tous les peuples, les baptisant au » nom du Pere, & du Fils, & du Saint» Esprit, & leur apprenant à observer » toutes les choses que je vous ai com» mandées ; & voici que je suis avec vous » tous les jours, jusqu'à la consomma» tion des siecles †.

» le conserve, & n'en fait la base de sa po» litique. Il y a donc sur la terre une société » visible à qui la révélation a été confiée. « *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, Religieux de la Congrégation de S. Maur.* La traduction de cet ouvrage en Allemand ramena en 1769 le Prince Palatin au sein de l'Eglise Catholique.

* Dans les trois derniers versets de S. Matth.

† Voyez le développement de ce texte &

Ainsi,

Ainſi, mon fils, Jeſus-Chriſt, par ces paroles, établit ſur un premier fondement, qui eſt lui-même, & ſur le fondement viſible de ſes Apôtres, une Egliſe, une ſociété légitime de Paſteurs, qui doit leur ſuccéder dans toute la durée des ſiecles, pour enſeigner toutes les nations; & avec laquelle, par l'aſſiſtance de ſon eſprit, de ſa ſageſſe & de ſon pouvoir, il ſera tous les jours juſqu'à la fin du monde.

Chef inviſible de cette Egliſe, il lui a donné ſur la terre un Chef viſible, pour ramener tout à l'unité *; & ce Chef,

---

fécond & ſi énergique dans la belle Inſtruction paſtorale de M. Boſſuet ſur les promeſſes de J. C. à ſon Egliſe; & remarquez que ce beau texte termine l'Evangile de S. Matthieu, comme pour nous laiſſer en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Egliſe doit avoir un Chef viſible, » parce qu'elle eſt une, & que ſon unité ne » peut ſe conſerver ſans un centre commun, » où viennent ſe réunir tous ſes membres. » *Dom Jamin. Penſées Théol.*

c'eſt celui à qui il a dit, & dans ſa perſonne à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui. » Vous êtes » Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai » mon Egliſe, & les portes de l'enfer ne » prévaudront pas contre elle *.

Je ne ſuis pas fait pour les diſcuſſions théologiques, cher Valmont; & ſans beaucoup de théologie, je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile, rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces ſeules armes je puis confondre toutes les ſectes qui ne ſont pas la véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt. (*a*).

Quelle eſt, leur dirai-je, l'autorité ſuffiſante que vous m'offrez? Eſt-ce celle de l'Ecriture Sainte? Toute ſeule, elle ne ſuffit pas; elle ne s'explique point d'elle-même; vous la prenez ſelon vos vues, en des ſens différens. Vous ſavez combien de ſens contraires ſouffre parmi vous ce ſeul texte de l'Evangile, *ceci eſt mon corps*. Qui en fixera pour moi le ſens véritable?

---

* Matth. 16, 18.

Il falloit donc à l'Ecriture Sainte un interprête infaillible, vivant & animé; & Jesus-Christ me l'a donné. *(b)*.

Ne dites pas au reste, que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les Livres saints contre l'incrédule, je les considere d'une maniere toute humaine, & selon les regles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines Ecritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, & dont les passages les plus formels déposent en faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître *(c)* *.

Sera-ce donc l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide?

---

* » En vain nous accuse-t on encore de » combattre la voie d'examen par la voie » d'examen même, & de rétablir ainsi d'un

Quelle autorité! quel droit a-t-elle pour me soumettre *? & que peut-elle m'offrir, que des contradictions? Sera-ce du moins l'onction secrette, l'esprit intérieur qui éclaire les vrais fideles & les élus de Dieu? Quelle source d'illusion & de fanatisme! Et qu'a de visible pour tous les

---

» côté ce que nous cherchons à détruire de » l'autre C'est équivoquer dans les termes » pour faire illusion. Il y a une grande diffé» rence entre la discussion dont nos Freres » séparés soutiennent la nécessité & la suffi» sance, à l'exclusion de l'obéissance à l'au» torité; & l'examen de simple attention à » des vérités de fait & de notoriété publique, » qui établissent l'autorité. Nous combattons » le premier examen par le second : l'objec» tion des adversaires n'est donc qu'un so» phisme. « *Pensées Théol.*

* C'est ce qui fait dire à M. Rousseau dans une de ses Lettres, sur ses démêlés avec l'Eglise de Geneve: » Je dois toujours compte de mes » actions & de ma conduite aux loix & aux » hommes; mais puisqu'on n'admet point » parmi nous d'Eglise infaillible qui ait droit

ommes une pareille autorité ? Sera-ce otre corps de société ? Je ne vois rien ui, dans sa visibilité, le distingue suffiamment de tout autre. D'ailleurs où est a succession non interrompue, en remontant jusqu'aux Apôtres * ! On peut

---

» de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent » croire : donc, une fois reçu dans l'Eglise, je » ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma » foi. «

» Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il » ailleurs, qu'en matiere de foi je suis obligé » de me soumettre aux décisions de quelqu'un, » dès demain je me fais Catholique ; & tout » homme conséquent & vrai fera comme » moi. « M. Rousseau a raison ; & d'un autre côté, la preuve qu'en matiere de foi on doit se soumettre à une autorité, n'étoit pas difficile à trouver.

» L'Eglise de Geneve, dit-il encore, n'a & » ne peut avoir, comme réformée, aucune » profession de foi, précise, articulée, & » commune à tous ses membres. « Et il le montre par les principes mêmes de la réforme.

* C'est la question que Luther lui-même

fixer depuis eux l'époque où vous avez commencé; & dès-lors, comme toutes les autres ſectes, on vous verra finir. Où eſt votre unité, & quel rapport avez-vous à un Chef viſible, au ſucceſſeur de ſaint Pierre, qui vous condamne avec toute ſon Egliſe, & dont vous vous ſéparez? M'offrirez-vous pour derniere reſſource l'autorité des chefs du corps politique?

---

faiſoit aux Anabaptiſtes : *Qui êtes-vous ? qui vous a envoyés ? où étoit l'Égliſe avant vous ?* Il a fallu faire bien de la Théologie pour bien mal répondre à cela. *Hiſt. de François I, par M. Gaillard, tom. 6.*

Cette même queſtion, l'Egliſe Catholique la faiſoit vers la fin du ſecond ſiecle aux différentes ſectes qui s'élevoient contre elle. » Qui êtes-vous? leur diſoit-elle par la plume » de Tertullien; quand êtes-vous venu? d'où » êtes-vous ſortis? que faites-vous dans mon » bien, vous qui n'êtes point mes enfans? De » quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt? » Qui vous a permis, Valentin, de détourner » mes ſources? De quelle autorité, Appelles, » arrachez-vous mes bornes? La poſſeſſion eſt

Mais il n'eſt donc plus queſtion d'une Religion donnée aux hommes par Dieu même. Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines, qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même légiſlation qui les aura établies. Car enfin, où l'autorité divine manque, il faut bien que le Légiſlateur humain ſupplée, & ſoit le Chef de la Religion. Mais quelle Religion! quelle croyance! & qui peut en être la dupe (*d*)?

Quoi! je me ſuis attaché à la révélation, parce que la lumiere naturelle ne me ſuffiſoit pas; eh, comment la révélation me ſuffira-t-elle, ſi par rapport à ſes dogmes je ne ſais plus ni quel guide ſui-

---

» pour moi.... & vous autres, pourquoi » ſemez-vous dans mes domaines ſelon vos » caprices, & y faites-vous paître vos trou- » peaux? J'ai la poſſeſſion; je poſſede avant » vous; j'en ai des titres authentiques que je » tiens de ceux mêmes à qui le domaine ap- » partenoit. Je ſuis l'héritiere des Apôtres. « *Tertull. de Præſcript.*

vre pour en fixer le ſens, ni quel parti prendre entre les ſectes qui diviſent le Chriſtianiſme * ?

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni » les ſimples, ni les ignorans à la foi, n'y » peut conduire perſonne. Le caractere diſ- » tinctif du chemin de la vérité, eſt d'y con- » duire tout le monde, puiſque tous ſont » appellés à la connoître : or la voie d'examen » ou de diſcuſſion ne ſauroit conduire les ſim- » ples & les ignorans à la foi. Il n'y a que » l'autorité qui puiſſe la leur faire connoître. « *Penſées Théologiques.*

Autoritati credere, magnum compendium eſt, & nullus labor; diſoit S. Auguſtin. *Lib. de quant. animæ, cap. 7.*

» Ce n'eſt pas, dit-il dans le même livre, la vivacité de la conception, mais la ſimplicité de la foi, qui fait la ſureté de la multitude dans l'Égliſe Catholique. «

» L'autorité eſt le motif déterminant du » plus grand nombre en matiere de religion, » quelque parti que l'on prenne.... Dans » l'Egliſe Romaine on croit les vérités de la » Religion; & on s'appuie ſur l'autorité viſible » qu'elle a dans ſon ſein. Dans les ſectes pro-

Ah ! que Jesus-Crist a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa Religion, & à nos vrais besoins ! Je trouve dans l'Eglise Catholique & Romaine, tout ce qui m'est nécessaire, &

» testantes, il y a plusieurs vérités qu'on ne » croit point; & on se fonde sur l'autorité des » chefs, qu'on suit comme ses docteurs.... » Parmi les incrédules, la plupart ne se dé- » cident à ne rien croire que sur l'autorité de » certains hommes, qui se sont acquis de la » célébrité par leurs talens.... L'autorité a » toujours fait l'argument de la multitude, » même chez ses plus grands ennemis. Heu- » reux ceux qui marchent à la lumiere de l'au- » torité légitime ! Telle est celle des Catholi- » ques Romains : elle a produit ses preuves. » Mais il n'en est pas ainsi de celle que suivent » les sectaires & les incrédules : ... leur foi » est une foi humaine accordée à la parole de » quelques séducteurs. Au lieu que celle des » Catholiques est une foi divine accordée à la » parole d'un Dieu, & expliquée par une au- » torité qu'il a établie lui-même. « *Pensées Théol.*

tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples pour attirer toute leur attention ; une autorité, qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages & sa discipline, par la publicité & l'universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élevent contre elle *(e)*. Je la vois garder au milieu de ces sectes, & malgré elles, le beau nom de Catholique ; ce nom que, pour la distinguer de toute autre Eglise, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Je la vois conserver dans ses principaux sieges les titres de la succession légitime de ses Pasteurs depuis les Apôtres, & rentrer ainsi dans le caractere de perpétuité, essentiel à la véritable Religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un Chef, qui, uni à la pluralité visible *(f)* des autres Pontifes, soit assemblés dans des Conciles auxquels il préside, soit dispersés parmi les nations *(g)*, forme un Tribunal toujours subsistant, & auquel

tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours, pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inalliable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejetter sans ménagement tout ce qui altere sa doctrine (*h*); conserver sans variation tous les dogmes si bien liés de la Religion Chrétienne, tout son ensemble merveilleux, tous les moyens & les secours de salut qu'elle renferme; & par une tradition soutenue dans ses différens sieges, attestée par ses Conciles & les ouvrages de ses saints Docteurs, me faire remonter de siecle en siecle jusqu'aux premiers Disciples des Disciples du Seigneur, & jusqu'à la doctrine des Apôtres (*i*). Que dirai-je enfin? Je la vois, soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir constamment son glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle; envoyer seule des Ministres de l'Evangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumieres de la Foi; rega-

gner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit de schisme & d'erreur lui fait perdre ; & confirmer de plus en plus cette parole de son divin Maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle, & quelle source de reconnoissance pour l'ame vraiment fidelle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance, elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible, & qui, par la promesse, devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, & tout à la fois la plus sure, lui est toujours ouverte, pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi ; si son imagination effrayée dispute en secret, & veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin pour s'éclairer, pour se calmer & se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise Catholique & Romaine, à ce que nous apprennent ses solemnités,

:s rites, ses prieres, ses catéchismes, es prédications, ses instructions journalieres, & à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élevent des contestations, font naître des incertitudes & des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes, que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur; elle regarde où est l'autorité visible, le corps des Pasteurs & son Chef; & ne craignant plus de flotter au gré des opinions *(k)*, elle demeure ferme & inébranlable. Si à l'égard des vérités les plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de secte & de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires *; elle est assurée de

---

* » Il est impossible d'établir quelque chose » de certain, de l'immortelle nature par la » mortelle; elle ne fait que se fourvoyer par» tout, mais spécialement quand elle se mêle » des choses divines; car encore que nous lui

rencontrer dans l'autorité qui la guide ce juste milieu, qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s'arrête la vérité. C'est ainsi que dans les disputes interminables sur la grace & la liberté, l'Eglise Catholique toute seule n'a jamais rien donné à l'un de ces dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre *(l)*.

Non-seulement le Chrétien soumis à

» ayons donné des principes certains & in-» faillibles, encore que nous éclairions ses » pas par la sainte lampe de la vérité, qu'il » a plu à Dieu de nous communiquer : nous » voyons pourtant journellement pour peu » qu'elle se démente du sentier ordinaire, & » qu'elle se détourne ou écarte de la voie tra-» cée & battue par l'Eglise, comme tout » aussi-tôt elle se perd, s'embarrasse & s'en-» trave, tournoyant & flottant dans cette mer » vaste, trouble & ondoyante des opinions » humaines sans bride & sans but. Aussi-tôt » qu'elle perd ce grand & commun chemin, » elle se va divisant & dissipant en mille rou-» tes diverses. « *Essais de Montagne, liv. 2, chap. 12.*

dans l'Eglise Catholique un guide sûr & fidele ; mais il y trouve encore une mere tendre, qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, répare toutes ses foiblesses, & pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien dans son sein des Sacremens institués par le Rédempteur des hommes, & de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété, & à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis : son attachement pour elle, & son zele pour sa gloire, égalent son obéissance. Ses intérêts sont les siens ; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse & qui l'offense : dans ses douleurs elle ne sent rien qu'il ne ressente avec elle. Il adresse au Ciel en sa faveur les gémissemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il est dans un rang élevé, il maintient son autorité par son crédit & son pouvoir. Dans toute condition il édifie par la pureté de ses mœurs ceux qui ne craindroient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses

enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand respect pour son culte, ses loix *, ses Ministres, & d'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes (*m*). Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matiere de foi tout ce que son Chef

* » Il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre Police Ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix & triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Eglise, qui semblent avoir un visage, ou plus vain, ou plus étrange ; venant à en communiquer aux hommes savans, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif & très-solide, & que ce n'est que bêtise & ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste. « *Montagne.* Ibid.

eurs ne regardent pas comme
croit pas que l'esprit de neu-
'indécision puisse être permis,
voix s'est fait entendre.
nnemis, aveuglés par la haine,
, tant qu'il leur plaira, à la
la superstition, au fanatisme;
ent des scandales qui sont au
e, & dont elle gémit; qu'ils
le la corruption des mœurs,
ues-uns de ses membres, à
presque entiere dans la foi de
qu'ils distillent avec art le poi-
calomnie; qu'ils prétextent le
ent de la discipline, l'abus de
qu'ils en appellent aux anciens
; qu'ils se montent sur un ton
e (o), afin de parer au-dehors,
ieur de la piété, ce que l'esprit
e se permet de souiller au-de-
u'ils fassent parler les divines
au gré de leurs systêmes, ou
de l'autorité de quelque ancien
, pour mieux cacher leurs hérésies
nom; qu'ils relevent par leurs

discours & par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur hérétique, & fassent même valoir en son honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité & du mensonge; le fidele n'en sera point ébranlé. Les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, foible & chancelant; elles ne le verront point indifférent & insensible: mais aussi elles ne le rendront pas dur & impitoyable.

Le véritable enfant de l'Eglise, & qui l'est moins encore de nom que de sentiment, rempli de son esprit, pénétré de la charité qui l'anime, envisage d'un œil de compassion & de tendresse ceux qui se trompent & qui s'égarent; il les plaint; il gémit sur eux; il emploie, pour les ramener, les armes de la persuasion & de la douceur. Il ne voile point les passions & la haine, du vain prétexte des intérêts de la Religion & de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher & à convaincre, il ne se croit pas dispensé d'aimer & de chérir. En arrêtant, autant qu'il est en lui, les

ès de l'erreur, il voit toujours avec
ort, dans ceux mêmes qui s'y li-
, des hommes & des freres.
n, mon fils, non, ce n'est point
de l'Eglise qui enfante des dissen-
, des troubles, & tout ce que le
sme a de cruautés & d'horreurs.
nt, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambi-
, l'esprit de révolte & d'indépen-
:, qui, pour favoriser leurs projets
eges & leurs honteuses manœuvres,
uent de la crédulité des peuples &
vie des hommes. Ce n'est point cette
ure de l'Eglise de Jesus-Christ qui
le & qui sappe les trônes, en même
s qu'elle renverse & brise les autels.
te nos annales & celles des peuples
ns, & examine quels systêmes &
les causes, sous le nom & le masque
sant de la Religion, ont produit les
lutions, dévasté les Etats, & flétri la
nne & la dignité du Monarque. Ce
point la foi de l'Eglise qui arme
re l'autorité des sujets rébelles. Si,
des circonstances rares, des Minis-

tres peu inſtruits ou trop prévenus ont cru pouvoir ſe faire, d'après la Religion même, des droits * que la Religion & l'Egliſe n'avouent pas; ſi, abuſant de la foibleſſe des uns & de la ſimplicité des autres, ils ont prétendu diſpoſer des Royaumes & des empires; cette même foi, dont l'Egliſe nous conſervoit le dépôt, réclamoit contre eux. Elle leur diſoit aſſez hautement, pour qu'ils duſſent l'entendre, que le Royaume de Jeſus-Chriſt & de ſes Miniſtres n'eſt pas de ce monde; qu'en rendant à Dieu ce qui eſt à Dieu, rien ne les diſpenſe de rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar; que chaque autorité a ſes bornes; que l'une, toute ſpirituelle, eſt uniquement établie pour les

* Il paroît aſſez que M. de Valmont n'entend pas parler ici des prétentions que des Souverains, ſoit Eccléſiaſtiques, ſoit Laïcs, ont eues ſur des fiefs dont ils ſe diſoient ſuzerains: car c'eſt ici une queſtion à part, & d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

choſes du Ciel, comme l'autre, purement temporelle, ne l'a été que pour les choſes de la terre; que toutes deux, indépendantes & ſoumiſes tour-à-tour, ont leurs droits ſéparés; qu'elles ſont faites pour ſe ſoutenir mutuellement (*p*), & pour tendre d'un commun accord, quoique par des routes différentes, au même but, le bonheur des peuples; & que c'eſt de cette heureuſe harmonie que dépendent & la ſureté des Princes & la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Egliſe nous apprend; & c'eſt d'après elle, cher Valmont, que je me propoſe depuis longtemps de ranimer, ou d'affermir en toi tous les ſentimens de ſoumiſſion, de reſpect & d'amour que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainſi deviendras-tu en même temps, & dans la même proportion, un Chrétien docile, un Catholique zélé, un Citoyen humain & compatiſſant, & un Sujet fidele.

NOTES.

PAGE 194.

(a) *Avec ces seules armes je puis confondre, &c.* » On est conduit à la soumission » à l'Eglise présente, actuelle, indéfectible, » par la foi la plus simple, & par l'érudition » la plus étendue; ce qui est une des plus » grandes preuves de sa vérité, & un effet ad» mirable de la Providence. « *L'Abbé Terrasson de l'Académie Françoise. La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit & de la Raison, premiere partie, ch. 3, sect. 3,* précédée des Réflexions de M. d'Alembert & d'une Lettre de M. de Moncrif sur la personne & les Ouvrages de l'Auteur : chez Prault, avec approbation, & privilege du Roi.

» L'Eglise Catholique, dit le même Auteur, » est la seule qui ait un corps de preuves. » Les sectes qui se sont séparées d'elle, ne » sont fondées que sur des difficultés particu» lieres qu'elles lui ont faites, & dont elles » n'ont pas voulu accepter les solutions. « *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, & des vaines accusations de superstition, d'idolatrie, d'inno-

vation, qu'on n'a cessé d'intenter contre nous, la réfutation la plus simple est *l'exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, par M. Bossuet*. On n'y a répondu qu'en accusant l'Auteur d'*adoucir* & d'*exténuer* les dogmes de son Eglise. Mais si c'est à cela que se réduisoit en dernier ressort la controverse, elle doit être bien authentiquement décidée, depuis que ce Livre est si universellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie Doctrine que nous professons.

Il est triste que les Sectaires s'obstinent à calomnier l'Eglise ; que des hommes, même respectables par leur érudition & leurs talens, mettent sur le compte de l'Eglise Catholique des institutions locales, des choses purement arbitraires, quelquefois bisarres, qui n'ont eu qu'un temps, parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires, quoiqu'adoptées peut-être par les Ecclésiastiques eux-mêmes dans des lieux particuliers ; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infaillibilité à des cérémonies & à des objets de pure discipline, qui obligent dès qu'ils sont loi, mais qui varient selon les circonstances, & qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Eglise sur le dogme & sur la

morale ; qu'ils ne veuillent appercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des Ecoles, & des vérités de foi reçues par l'Eglise universelle ; qu'ils exaltent les avantages de la réforme, sans en reconnoître les sources honteuses ainsi que les funestes suites, & sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité, sans nous faire soupçonner la droiture de leur cœur, doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits par-tout ailleurs si raisonnables.

PAGE 195.

(b) *Il falloit à l'Ecriture sainte un interprête, &c.* » L'Eglise est l'interprête unique de » l'Ecriture sainte, des Peres, & d'elle-même, » *L'Abbé Terrasson.*

IBID.

(c) *En faveur de ce Tribunal que vous osez méconnoître.* Les Protestans, fatigués de leurs variations perpétuelles & de leurs longues disputes, ont si bien senti la nécessité de ce Tribunal, qu'ils ont donné au Synode de Delpht, & sur-tout à celui de Dordrecht, à peu de chose près, la même force & la même

autorité

autorité qu'ils refusoient à l'Eglise Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui n'avoient jusques-là voulu reconnoître d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Histoire des Variations*, *t.* 3, *l.* 14, *n.* 75 & suivans ; & *t.* 5, *sixieme Avertissement*, *n.* 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuité & de l'in» faillibilité de l'Eglise, dit l'Abbé Terrasson, » est quelque chose de plus important qu'au» cun de ses dogmes particuliers. «

» De toutes les theses de la Théologie entiere, (dit-il, encore avec beaucoup de sens & de raison) celle de l'unité, de la visibilité, de la perpétuité & de l'infaillibilité de l'Eglise, est la plus digne d'un Théologien, qui est en même-temps homme d'esprit & homme d'Etat. «

PAGE 199.

(d) *Mais quelle Religion ! quelle croyance !* Pour bien juger de la nature & des effets d'une pareille croyance, on peut voir entre autres volumes de M. Hume sur l'Histoire d'Angleterre, le cinquieme de la maison de Tudor, sans parler de ceux qui le précedent, & le troisieme de la maison de Stuart.

PAGE 202.

(e) *Eminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élevent contre elle.* » Je dirois aux Réformateurs ce qu'un Pere de l'Eglise disoit aux Donatistes : *pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à un homme neutre ; par exemple, au Roi de Perse.* On diroit aujourd'hui pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie, ou s'il ira la chercher à Utrecht. « *L'Abbé Terrasson.*

IBID.

(f) *Je la vois tenir à un chef, qui, uni à la pluralité visible des autres Pontifes, &c.* » La vraie regle de la raison & de la foi, dit » M. Nicole, est d'établir sa créance sur la » plus grande autorité visible. Cette regle est » la seule qui soit proportionnée au peuple, » & qui puisse unir les fideles en un corps de » société d'une maniere raisonnable. « *Essais de Morale sur l'Evangile du Mardi de la seconde Semaine de Carême.*

» L'autorité de l'Eglise résidant en la plu- » ralité visible du corps des Pasteurs unis à » leur Chef, joint toute la certitude de la » croyance à toute la tranquillité d'un gou-

» vernement ſage & durable. « *L'Abbé Terraſſon.*

» La Religion Chrétienne, dit le même Au-
» teur, étant commune à des peuples qui vivent
» ſous des dominations différentes, ne pourra
» jamais demeurer la même, à moins qu'elle
» n'ait un Chef unique, qui ſoit autre que le
» Prince ou le Chef quelconque d'un Etat
» particulier. Sans cela il arriveroit que dès la
» premiere querelle de l'un de ces Etats avec
» l'autre, les Rois ou les autres Chefs vou-
» droient ſe diſtinguer les uns des autres par
» quelques articles de croyance particuliere.

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que Leibnitz, quoique Luthérien, & par une ſuite naturelle de ſon amour pour l'ordre & l'unité, après avoir voulu réunir le monde ſous une même langue, par le projet d'une langue univerſelle à l'uſage des Savans; après avoir deſiré de réduire l'Europe ſous une ſeule puiſſance quant au temporel, deſira auſſi vivement de la réduire ſous un même Chef quant au ſpirituel; & pour ce dernier objet, c'eſt le Pape même qu'il choiſiſſoit: » tant l'eſprit de ſyſtême
» qu'il poſſédoit au ſouverain degré, dit l'Hiſ-
» torien de ſa vie, avoit prévalu, à l'égard de
» la Religion, ſur l'eſprit de parti; mais tous

» ces beaux projets sont restés sans effet;
» parce que les peuples ne s'accordent qu'à
» n'entendre point leurs intérêts communs. «
Voyez M. de Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences*, *année* 1716.

IBID.

(g) *Des Pontifes, soit assemblés dans des Conciles, soit dispersés parmi les Nations.* » L'Eglise peut être considérée en deux états: ou elle est assemblée en Concile, ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élevent dans son sein; & ses jugemens sont toujours d'une égale autorité, parce que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle....* Penser qu'elle ne jouit du privilege de l'infaillibilité que dans les Conciles généraux, c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les temps: c'est une erreur dans la foi. Jesus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres: *je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés*; mais *je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siecles.* « Pensées Théologiques, par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la
» décision finale, que les Conciles ne sont
» pas tant censés généraux quand ils se tien-

» nent, que lorſqu'ils ſont acceptés par l'E-
» gliſe non aſſemblée. S'ils ſont légitimes, ils
» ont dit la vérité dès le temps de leur tenue :
» cette vérité exiſtoit dès-lors comme intrin-
» ſeque ; mais elle ne devient extrinſeque
» que par l'acceptation poſtérieure. On a eu
» un exemple de cette acceptation de fait
» dans le Concile d'Epheſe ou de Dioſcore,
» rejetté après ſa tenue, quelque nombreux
» qu'il eut été. « *L'Abbé Terraſſon.*

¶ » L'acceptation que fait l'Egliſe diſperſée, d'un Concile général, ne donne pas la certitude & l'infaillibilité à ſes déciſions ; mais ſert ſeulement de témoignage de la régularité avec laquelle les choſes ſe ſont paſſées dans l'aſſemblée. L'Egliſe diſperſée ne juge pas l'Egliſe aſſemblée, l'une & l'autre n'étant qu'une ſeule & même Egliſe, conſidérée en des états différens. «

¶ » Les Conciles généraux ſont d'une très-grande utilité, & peut-être pourroit-on les dire néceſſaires dans certaines circonſtances ; mais prétendre qu'on ne puiſſe finir aucune controverſe que par leur moyen, c'eſt une erreur combattue par une infinité de faits. On voit dans l'Hiſtoire de l'Egliſe peu d'héréſies pour leſquelles on ait été obligé d'aſſembler

des Conciles généraux; le plus grand nombre a été condamné & éteint ſur les lieux mêmes, comme le remarque S. Auguſtin. *Lib.* 4, *ad Bonifac. cap. ult.* «

¶ » Le Pape condamne pluſieurs propoſitions extraites d'un livre, ſous des qualifications indéterminées * : les Evêques diſperſés dans le Monde Catholique connoiſſent la déciſion, y applaudiſſent: je dis, comme S. Auguſtin, *la cauſe eſt finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité.* Je reconnois la voix de Pierre dans ſon ſucceſſeur; je me rends, j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils dépoſé l'eſprit de parti ? n'ont ils pas donné leur ſuffrage par ignorance ? La crainte ou l'eſpérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? Se ſont ils enfin comportés en juges de la foi ? Queſtions litigieuſes! Je les abandonne toutes à la diſcuſſion de ceux qui ne croient pas que Jeſus-Chriſt ait promis d'être tous les jours avec ſon Egliſe; je m'attache à l'unité que je reconnois par l'unanimité morale des Paſteurs unis à leur

* De la même maniere que le Concile général de Conſtance a condamné dans la ſeſſion 8 quarante-cinq articles de Wicleff, & dans la ſeſſion 15 trente articles de Jean Hus.

Chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *vobiscum sum*, & il est fidele à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance. «

¶ » La maniere d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique, ne peut former d'obstacle à la canonicité de son acceptation, quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal : c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des Théologiens Catholiques aux décisions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits. « *Dom Jamin.*

PAGE 203.

(h) *Je la vois .... rejetter sans ménagement tout ce qui altere sa doctrine.* » Un » homme qui a lu l'Histoire de l'Eglise sans » y remarquer la fermeté, & si j'ose le dire, » la fierté & la hauteur avec laquelle l'Eglise » a porté ses décisions sur le dogme, peut » avoir retenu les réflexions de quelques » Peres, les miracles de quelques Saints : mais » il n'a point conçu le véritable caractere de » l'Eglise Catholique depuis son établisse» ment. « *L'Abbé Terrasson.*

IBID.

(i) *Je la vois.... par une tradition soutenue.... me faire remonter jusqu'à la doctrine des Apôtres.* Voyez *l'exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique*; consultez tous les Peres des cinq premiers siecles, en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes; & vous vous assurerez sans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

PAGE 205.

(k) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions, &c.* Quand on a passé les bornes, & qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne sait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans se sont formés, quoique par opposition, les Presbytériens, des Presbytériens les Indépendans, &c. *Voyez M. Hume, Maison de Stuart, t. 3, p. 204,* &c.

¶ » L'esprit de l'homme est de nature à ne » devoir se soumettre entierement & sans ré» serve, qu'à un jugement que les ténebres de » l'erreur ne puissent obscurcir: il faut donc » reconnoître dans l'Eglise une autorité in» faillible, qui termine les disputes qui s'é» levent sur la foi. «

¶ » S'il n'eſt point dans l'Egliſe d'oracle vivant & infaillible, croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien, Neſtorien ou Eutichien, Luthérien ou Calviniſte ; ſoyez Déiſte même, ſi le Déiſme vous flatte davantage : tout vous eſt permis, perſonne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi, vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Egliſe un oracle vivant, une autorité infaillible, il n'eſt plus de liberté dans le choix : il faut s'en tenir ſans diſputer à l'enſeignement de l'Egliſe ; parce que la raiſon elle-même dicte qu'on ne peut ſe diſpenſer d'adhérer à un jugement infaillible. . . . . En matiere de religion, il faut néceſſairement ſe déterminer pour l'un de ces deux partis : ou reconnoître avec les Catholiques une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les queſtions ſans appel ; ou ne reconnoître, avec les Déiſtes, que la raiſon pour regle ſouveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philoſophie, il n'y a pas de milieu : on ne peut être ſur cet article que Catholique ou Déiſte. Un eſprit conſéquent n'apperçoit pas un tiers-parti. «

¶ » Qu'elle eſt néceſſaire cette autorité qui tire ſa preuve de la maniere d'agir de ſes plus grands ennemis ! Nos Freres errans l'ont re-

jettée comme une tyrannie, & ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme : mais ils ont été obligés d'y revenir pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du temps. *Examinez*, disoient-ils aux Peuples Catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbécilles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en servir.— Obéissez à vos supérieurs*, disoient-ils au contraire à leurs Freres indociles : *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumieres à celles de vos conducteurs : ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté ; c'est avoir double poids, double mesure : ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit, il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs, qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité pour retenir les peuples, qu'ils avoient séduits, dans l'unité de doctrine. Mais ont-ils eu raison de substituer leur propre

autorité à celle de l'Eglise? « *Dom Jamin.*

» L'esprit humain, dit un Auteur célebre, reconnnoît deux arbitres, la raison & l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même ses bornes, & d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matiere de Religion, la raison seule n'iroit point au-delà de la Religion naturelle; les mysteres sont au-dessus d'elle; & la raison ne les admet que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison nous conduit à cette autorité, en nous prouvant, premierement, qu'elle est nécessaire: secondement, qu'elle doit avoir des caracteres visibles, auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible, nous pénétrons dans les dogmes & dans les mysteres, nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes & ces mysteres uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui ayant besoin de deux guides, s'obstine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare, parce qu'il donne trop à la raison, en ne reconnoissant rien au-delà du domaine de cette raison bor-

née ; mais il n'eſt ni abſurde ni inconſéquent. Il ne l'eſt pas du moins au même degré que le Théologien raiſonneur, qui, avouant l'inſuffiſance de la raiſon & le beſoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des myſteres, combat cette autorité, altere ces dogmes, modifie ces myſteres, de maniere qu'ils reſtent toujours myſteres, mais qu'ils ceſſent d'être appuyés ſur une autorité ſuffiſante. Il faut opter : Si l'on ne doit rien admettre au-delà de la raiſon, s'il n'eſt pas vrai qu'elle nous avertiſſe elle-même de nous ſoumettre à l'autorité, il faut rejetter entierement les dogmes, les myſteres, & donner gain de cauſe à l'incrédule ; s'il faut admettre l'autorité, il n'eſt pas permis de toucher à ſes oracles, il faut adorer les myſteres ſans reſtriction, ſans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propoſe de ſubſtituer la conſubſtantiation à la tranſubſtantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il ? Eſt-ce à celui de l'autorité, elle lui eſt contraire. Eſt-ce à celui de la raiſon ? En quoi ma raiſon comprend-elle mieux la conſubſtantiation ? Quand un autre raiſonneur me dit que Jeſus-Chriſt n'eſt préſent dans l'Euchariſtie que par la foi ; qu'eſt-ce que c'eſt qu'une *préſence par la foi* ? Il eſt pré-

fent ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, ma foi ne peut pas le rendre préſent, & j'ai tort de le croire préſent. S'il eſt réellement préſent, ma foi ne fait rien à cela, & il eſt également préſent, ſoit que j'aie la foi, ſoit que je ne l'aie pas. Que prétendez-vous donc? Si vous n'affranchiſſez point ma raiſon, ſi vous la laiſſez ſous le joug, que ce ſoit donc ſous un joug ſacré, non ſous votre joug profane. Myſtere pour myſtere, je ne puis croire que celui qui m'eſt propoſé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop & trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raiſon ne comprend pas, ſi la raiſon elle-même peut y conſentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du ſalut, mais ils ſont plus près d'y rentrer; ils raiſonnent déjà mieux, & dès qu'ils ſentiront le beſoin de l'autorité, ils s'y ſoumettront entierement, ſans toutes vos ridicules réſerves.

» Voilà ſous quel point de vue nous enviſageons les idées vagues des hérétiques, & ces changemens ſi peu philoſophiques qu'il a plu à Luther, à Calvin & à leurs diſciples d'apporter à la doctrine de l'Egliſe. « *Hiſtoire de François premier, par M. Gaillard*, de l'Académie Françoiſe & de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *t. 6, livre 7, ch. 2.*

PAGE 206.

(1) *Dans les disputes interminables sur la grace & la liberté, &c.* » L'Eglise, aux yeux » mêmes de la raison est bien plus sage que » ses adversaires, dans la maniere dont elle » veut qu'on parle de la grace, pour conser- » ver l'idée de la liberté de l'homme dans » l'esprit de la multitude, & par conséquent » le fruit de toute prédication & de toute » morale.

¶ » La puissance de Dieu & la liberté de » l'homme sont deux vérités de la Religion : » mais la premiere a souffert moins d'atteinte » que la seconde, attaquée en une infinité » de manieres différentes par les libertins & » par plusieurs sortes d'hérétiques. Là-dessus » on ne peut trop louer la sagesse de l'Eglise, » de veiller encore plus attentivement à la » conservation de la seconde que de la pre- » miere : car je ne connois point de morale » publique, ni civile, ni chrétienne, sans » une conservation soigneuse du dogme de la » liberté. »

¶ » Les gens d'un certain parti semblent » porter toute leur attention à défendre la » foi contre les attaques des Pélagiens, qui

» ne sont plus ; & l'Eglise porte la sienne à » la défendre contre les Luthériens & les » Calvinistes, qui existent actuellement & » qui l'environnent. Laquelle des deux atten- » tions vous paroît la plus sage? « *L'Abbé Terrasson.*

Il est bien malheureux qu'on ait voulu faire des systêmes sur la grace & la liberté. L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots, LA GRACE DE DIEU AVEC MOI ; *gratia Dei mecum* * ; & non pas seulement, *la grace de Dieu en moi*, ou *qui est avec moi*, comme on l'a si infidellement traduit. Tous ces systêmes, que la plupart du temps l'Eglise réprouve, n'ont pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi, d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens, au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

PAGE 208.

(m) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes.* Ne pas se soumettre, d'une maniere pure & simple, aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef, dans tout ce qui a rapport à

* 1. Cor. 15, 10.

la doctrine, & y opposer l'esprit particulier, c'est tout-à-la-fois une désobéissance & une présomption inexcusables. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées, si elle n'a lieu par rapport aux Livres qui les renferment & que l'Eglise condamne.

¶ » On ne peut sans témérité, dit *Dom Jamin*, refuser à l'Eglise le pouvoir de juger » du sens des Livres qui concernent la Religion. Toute société a droit de juger du sens » de ses loix & des Livres qui en traitent. D'ailleurs, l'Eglise connoît ses droits, & n'use » que de ceux qui lui sont acquis. Or, elle a » jugé dans tous les temps des Ouvrages Ecclésiastiques, soit pour les approuver, soit » pour les condamner. C'est ainsi qu'elle a » proscrit les Ouvrages d'Arius, les trois fameux Ecrits d'Ibas, de Théodoret & de » Théodore de Mopsueste; & approuvé, au » contraire, ceux de Saint-Augustin sur la » grace. «

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens » des Livres Ecclésiastiques, emporte nécessairement, de la part des fideles, l'obligation de se soumettre à ses décisions, parce » qu'une autorité à laquelle personne n'est tenu

» d'obéir, n'est qu'un fantôme d'autorité : c'est
» donc un devoir pour les fideles de déférer
» aux jugemens de l'Eglise sur les Livres qui
» regardent la Religion.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à
» l'intention du supérieur qui commande, est
» une vraie désobéissance ; tel est le comman-
» dement, telle doit être la soumission : or,
» l'Eglise exige de tous ses enfans une sou-
» mission intérieure aux jugemens qu'elle porte
» sur les Livres Ecclésiastiques & leurs Auteurs.

¶ » Non, un silence qui consiste à ne rien
» dire & à ne rien faire contre les décisions de
» l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne
» remplit point l'idée de la soumission qu'elle
» exige de ses enfans en pareil cas. Théodoret
» offroit de garder le silence sur le fait de
» Nestorius, qui consistoit à savoir si les
» Ecrits de ce Patriarche contenoient la doc-
» trine qui reconnoît deux personnes en Jesus-
» Christ. L'Eglise ne se contenta pas de cette
» démarche : elle exigea, pour l'admettre à
» sa communion, qu'il eût dit anathême à
» Nestorius & à ses Ecrits.

¶ » Croyons, avec le commun des Théo-
» logiens, que Jesus-Christ n'abandonne point
» son Eglise dans le jugement qu'elle porte

» sur le sens des Livres qui traitent de la Re-
» ligion. Cette vérité est la suite d'une autre
» qui appartient au dépôt de la foi. C'est en
» effet un dogme universellement reconnu,
» que l'Eglise est infaillible dans l'exposition
» de la tradition. Or, cette infaillibité ne peut
» subsister qu'en la supposant également dans
» la discussion & l'examen des Livres Eccle-
» siastiques qui ont paru en différens siecles,
» puisque c'est par cet examen qu'elle fait le
» discernement de la véritable tradition, &
» qu'un moyen sujet à l'erreur ne peut con-
» duire surement à la connoissance de la
» vérité. Il faut donc choisir un de ces deux
» partis, ou croire que l'Eglise ne se trompe
» jamais dans le jugement qu'elle porte sur
» les Livres qui ont trait à la Religion, ou
» penser qu'elle peut se tromper dans l'expo-
» sition de la tradition. Ce second parti est
» une erreur contre la foi. « *Pensées Théo-logiques*, *par Dom Jamin*, *chap.* 9.

L'Histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir un plus bel exemple de soumission que celui que renferme le beau trait de M. de Fénélon que bien du monde sait, mais qu'on ne peut trop apprendre à ceux qui ne le savent pas, ni trop rappeller à ceux, qui, dans des circons-

tances moins favorables que les siennes, sont bien éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape du 13 Mars 1699, ayant condamné le Livre des *Maximes des Saints* de l'Archevêque de Cambrai, ce Prélat se soumit sans restriction & sans réserve. *Il coûte, sans doute, de s'humilier*, disoit-il, dans une lettre à l'Evêque d'Arras; *mais la moindre résistance au Saint Siege coûteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un Mandement contre son propre Livre, & annonça lui-même en Chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocese un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un soleil porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds divers Livres Hérétiques, sur l'un desquels étoit le titre du sien.

» Le Pape Innocent III, qui estimoit infiniment M. de Fénélon, fut moins scandalisé du Livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit: *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon a péché par excès d'amour divin, & vous autres par défaut d'amour pour le prochain. « *Diction. des Homm. Illust.*

Dans cette diſpute entre deux des plus grands Evêques qui aient illuſtré la France, M. de Fénélon, que l'eſprit tout ſeul loueroit mal, & qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, ſe montra toujours ſemblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de réſignation, de piété, & de toutes les vertus qui rendent la Religion aimable. Il triompha juſques dans ſa défaite, & comme on l'a ſi bien obſervé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

PAGE 209.

(n) *Qu'ils prétextent le renverſement de la diſcipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens temps, &c.* Comme rien ne m'a paru plus utile & mieux penſé que ce que dit M. l'Abbé Terraſſon ſur les Sectes en général & ſur l'eſprit de parti, je vais réunir ici ſes diverſes réflexions ſur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cauſe » dans ce qu'ils diſent contre le gouverne- » ment de l'Egliſe, ils parviendroient à faire » une ſociété qui n'auroit ni Supérieurs, ni » Juges, & qui par conſéquent iroit à grands » pas à ſa propre deſtruction.

¶ » Ceux qui alleguent toujours les anciens

» temps, ou qui en appellent à des Assem-
» blées futures, font le plan d'une société
» qui ne se gouverneroit que par des hom-
» mes qui ne sont plus, ou par des hommes
» qui ne sont pas encore : l'esprit d'indépen-
» dance trouve là son compte.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu,
» qui ont tout lu, mais avec un seul œil ;
» ils n'ont jamais ouvert les deux. Les gens
» de parti, quelque savans qu'ils puissent être,
» sont de cet ordre.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce
» qu'on entend par la liberté des Ecoles ca-
» tholiques * & un parti. L'une se montre, &
» l'autre se cache.

¶ » Le malheur de tous les gens de parti ou
» de secte, est d'élever leurs enfans dans le
» mécontentement de tout ce qu'ils voient ou
» qu'ils verront faire. Ils leur préparent par-là
» une vie de chagrin perpétuel : de plus, ils
» les exposent à être de mauvais sujets du Prince

* » Distinguons dans la Théologie les dogmes décidés
» d'avec les opinions de l'Ecole : unité dans les premiers,
» liberté dans les autres, mais la charité par-tout : sans
» elle la science des Ecoles, la foi même, ne servent de
» rien. Cette vérité devroit être gravée, non sur le bronze,
» mais dans le cœur de tous les Théologiens. » *Dom Jamin*

» ou de la République, & par conséquent de
» mauvais citoyens.

¶ » Qu'est-ce que c'est que de donner à des » enfans, dans la Religion Catholique, l'esprit » Protestant, & dans une Monarchie l'esprit » Républicain ?

¶ » Un parti, qui, par un certain degré de » savoir, par une grande abondance de stile, » par une apparence avantageuse de réforme, » s'étoit fait une réputation brillante dans un » monde qui tendoit à une piété éclairée, est » venu aboutir, en passant dans le petit peuple, » à ce qu'il y a jamais eu en fanatisme de plus » extravagant & de plus bas.

¶ » La douceur générale des derniers temps » a épargné à plus d'un Réfractaire les qualifi- » cations qu'ils auroient encourues en d'autres « siecles.

En finissant cette note, qui renferme les pensées les plus propres, je ne dis pas à guérir de l'esprit de parti ceux qui en sont malheureusement entichés, (car, vu l'empire de la prévention, cette sorte de cure est moralement impossible) mais du moins à prémunir contre lui, ceux qui, dans un âge encore tendre & ouvert à la séduction, pourroient s'en laisser infecter ; j'avouerai que

s'il falloit adorer le Dieu de certaines sectes, un Dieu qui m'ordonne des choses impossibles, & qui me punira pour ne les avoir pas faites; un Dieu, qui, tyran suprême des ames qu'il a formées, en prédestine le plus grand nombre par un décret absolu à la damnation éternelle; un Dieu, qui, sous prétexte qu'il ne nous doit rien, sera censé ne se rien devoir à lui-même; un Dieu fait homme, qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur, & qui cependant, en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre *, n'est pas mort pour tout le genre humain, n'est pas venu pour sauver tous les hommes; un Dieu à la grace duquel nul ne peut résister, quoique S. Etienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grace **; quoique Jesus-Christ lui-même ait reproché, d'une maniere si touchante, cette résistance opiniâtre à l'infidelle Jérusalem †; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter, quand il lui plaît, l'action des Etres qu'il a faits pour agir librement, comme si, pour être tout-puissant, Dieu de-

* 1. Tim. II. 4, 5, 6. & IV. 10. Rom. V., 17, 18.

** Act. VII. 51.

† Mat. XXIII. 37.

voit changer la nature des choſes, contredire les loix qu'il s'eſt impoſées par ſa ſageſſe, & conduire des Etres moraux par des loix phyſiques, ou des Etres phyſiques par des loix morales ; faire agir par exemple, l'homme comme une machine, & faire agir une machine, en l'exhortant, en l'invitant, en la reprenant, comme ſi elle étoit un être libre & intelligent ; un Dieu, pour tout dire en un mot, dont l'infaillible vouloir fait tout en nous, & qui anéantiſſant tout vrai principe de mérite & de liberté, me feroit dire avec raiſon, s'il veut que je ſois ſauvé, je le ſerai, à quelques excès que je m'abandonne ; ſi dans ſes décrets il a réſolu de me perdre, je ſuis perdu, quelques efforts que je faſſe : oui, je l'avoue, un tel Dieu, bien loin, d'obtenir mes adorations & mes hommages, me feroit deſirer qu'il n'exiſtât pas, ou plutôt encore, me feroit dire, il n'y a point de Dieu.

Mais avouons-le auſſi, de ſemblables opinions que l'incrédule impute à la Religion, pour la rendre odieuſe, n'ont jamais été les ſiennes ; je dis plus, ſi un peuple imbécille croit ces choſes, ceux qui l'inſtruiſent ainſi, ne les croient pas. Hèlas! ceux qui ſont ſéduits méritent de la pitié ; ils ſont dans l'erreur :

mais

mais ceux qui séduisent sont faux ; & si ce n'étoit la qualité d'hommes & de freres, qu'on doit encore chérir & respecter en eux, ils ne mériteroient que de la haine, de l'indignation & du mépris.

IBID.

(o) *Qu'ils se montent sur un ton de réforme*, *&c.* Quelques pures que puissent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Eglise, elles sont malheureusement sans fruit pour eux-mêmes ; & elles ne sont d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. « Que la régularité extérieure de mœurs ne vous en impose jamais, dit l'Auteur des Pensées Théologiques : on ne conclut point des mœurs à la doctrine, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, & penser très-mal, comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des Hérétiques réglés dans leurs mœurs, & des Catholiques débauchés. Une vie réguliere ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre. L'enseignement public de l'Eglise est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi, comme la foi sans les œuvres. » Quoi donc ! s'écrie Tertullien, si un

» Evêque, si un Diacre, si une Veuve, si une
» Vierge, si un Docteur, si un Martyr même
» s'éloigne de la regle, les Héréfies devien-
» dront-elles des vérités? Est-ce par les per-
» sonnes que nous devons juger de la foi, ou
» par la foi que nous devons apprécier les per-
» sonnes? Personne n'est sage s'il n'a la foi;
» personne n'est grand s'il n'est chrétien; per-
» sonne n'est chrétien s'il ne persévere jusqu'à
» la fin. « *Lib. de Præscript.* 3.

De même aussi » l'esprit, la science & les talens ne déposent point en faveur de la vérité d'un sentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le soleil a ses éclipses. » Ne pensez pas,
» mes Freres, disoit S. Augustin à son peu-
» ple, que de petits esprits aient pu faire des
» hérésies; il n'y a eu que de grands per-
» sonnages qui aient eu le malheur d'en for-
» mer. L'Eglise gémit encore de la chûte de
» l'austere & savant Tertullien, & des écarts
» du grand Origene. *Enarr. in ps.* 124. «
Pensées Théol. chap. 14.

PAGE 213.

(p) *Que chaque autorité a ses bornes...; qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement.* » Chaque Puissance a sa fin particuliere

à laquelle elle tend. La Puiſſance Séculiere ſe propoſe pour objet le bonheur des hommes dans le ſiecle préſent ; la Puiſſance Eccléſiaſtique le prépare pour la vie future : deux objets précieux à l'humanité. « *Penſées Théologiques*, *ch.* 8.

» La Religion en elle-même eſt le lien d'une ſociété ſpirituelle, & en même-temps une partie importante de la ſociété civile. Dans le premier ſens, c'eſt à ceux qui en ſont les Miniſtres à en régler les devoirs, & à interpréter la loi ſur laquelle elle eſt fondée. Dans le ſecond ſens, c'eſt au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité de ſon Etat, de laquelle ſeule il eſt chargé. « *L'Abbé Terraſſon*, *chap.* 3, *ſect.* 2.

» On demande tous les jours une barriere qui ſépare les deux Puiſſances ; la barriere eſt toute poſée par la nature même des choſes. Tout ce qui concerne uniquement la Religion & la vie future, tout ce dont on a beſoin, comme Chrétien & comme Orthodoxe, forme la juriſdiction ſpirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains & temporels, tout ce dont on a beſoin comme homme & comme citoyen, appartient ſans partage à

l'autorité séculiere. « *M. Gaillard, Histoire de François I, t. 5.*

» Dieu n'a pas établi les deux Puissances pour qu'elles fussent opposées : il est le Dieu de la paix, & non de la dissension. La sagesse divine ne sauroit être opposée à elle-même. Il a voulu, au contraire, que ces deux autorités pussent se soutenir & s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puissances est un don du Ciel, qui leur donne une nouvelle force, & les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes. Le monde est bien gouverné, si elles sont d'accord. Si elles viennent à se désunir, les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine. *Dom Jamin.*





LETTRE LIII.

Du Comte.

DEPUIS ma derniere Lettre *, & les nouvelles plus favorables que je vous ai données ſur l'état d'Emilie, nos eſpérances ſe ſoutiennent, ſans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foibleſſes ne ſont plus ſi fréquentes ; mais il reſte une fievre lente & obſtinée, qui annonce au moins que l'entiere guériſon n'eſt pas auſſi prochaine que nous l'avions penſé. Si je connoiſſois moins le courage & la piété de ma chere Emilie, je craindrois pour elle la plus funeſte rechûte, lorſqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas ſu les choiſir, & que d'ailleurs,

* Cette Lettre ne ſe trouve point ici ; elle paroît avoir croiſé celle du Marquis.

comme vous ne l'avez que trop éprouvé vous-même, il ne reste point à la Cour d'amis fideles à celui qui est tombé dans la disgrace. La mienne me laisse tout à craindre; & pourrai-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable? c'est l'effort le plus héroïque de la Religion. Elle me le commande cet effort : ô mon pere ! aidez-moi à lui obéir. Si Emilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit ; si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans & sa propre infortune, que me reste-t-il à desirer . . que la mort?

Mais non, je dois vivre pour la consoler, puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre, pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoissant, pour mettre à profit vos soins & vos lumieres, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément & bon que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphemé. . . . Cependant si Emilie m'étoit enlevée ; si le Ciel dans sa colere. . . . Ah! je ne puis soutenir cette idée; & comment en sou-

tiendrois-je la réalité ? Que seroit pour moi le fardeau de la vie ? Aurois-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée, à qui moi-même je l'aurai ravie ? O mon pere ! pour tant de force quelle ressource trouverois-je en moi ! hélas ! je ne le sens que trop ; ma force est nulle & ma foiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu, cette impétuosité de caractere & de sentiment, qui auroit pu me servir pour la vertu, comme elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe, & ne me reconnois plus. Je languis, je m'abbats & me décourage ; je succombe à la seule appréhension de maux qui ne seront peut-être point. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'Emilie a supporté les siens. Que ces ames si fieres, avant que l'adversité les éprouve, sont lâches quand la Religion ne les soutient pas ! C'est en elle, mon pere, que vous me ferez retrouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déja elle éclaire ma raison ; mais elle ne parle encore que foiblement à mon cœur. Dans de premiers

momens, je me croyois capable des plus grands ſacrifices; & retombant avec plus de réflexion ſur moi-même, je n'en vois point dont je ne frémiſſe, & dont en ſecret je ne murmure. Grand Dieu ! qu'une fauſſe démarche entraîne d'amertume, & qu'elle prépare de ſujets de repentir !

On m'interrompt..... C'eſt une foibleſſe qui vient de prendre à Emilie.... On craint, dit-on,.... J'y vole, au riſque de tout ce qui peut m'arriver..... O Dieu ! Dieu ! que vais je devenir !...

Toujours des terreurs nouvelles ! Cette foibleſſe a duré long-temps, très-long-temps. Depuis pluſieurs jours elle n'en éprouvoit plus de ſemblable ; & il n'en faudroit qu'une de cette nature pour la faire périr. J'ai tout riſqué dans l'état où elle étoit. Malgré les précautions que j'ai priſes, on m'a apperçu ſortant de chez elle, & ce n'eſt que par un nombre infini de détours que j'ai pu échapper à ceux qui me ſuivoient. Les horreurs de la plus obſcure priſon m'effrayent moins que l'idée de ne la plus revoir, d'en être ſé-

paré pour toujours. Maintenant que l'on ſaura que je ſuis encore en France, à Paris, qu'il ſera aiſé de découvrir ma retraite ! & toutefois il ne me ſeroit plus poſſible de fuir, quand je pourrois m'y réſoudre. Qu'ils faſſent donc de moi ce qu'ils voudront ; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme des malheurs ; que cette même autorité que vous voulez que je chériſſe, que je reſpecte, me forge pour toujours des fers..... O ma patrie ! ingrate patrie ! j'aurois pu te ſervir encore.. comme mon pere qui t'a ſi bien ſervi.... Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumiere du jour, & de la liberté... Mais mon Emilie, mais mon pere qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils ?

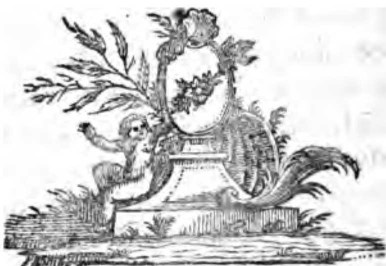
Ah ! que l'autorité des hommes eſt dure ! & que ſon joug eſt peſant ! quelle eſt ſujette à l'erreur ! car enfin c'eſt Lauſane qui a fait tout le mal ; & c'eſt moi qui en ſerai puni.

Hélas ! qu'il eſt, par rapport à la Religion, une autorité bien plus ſure que

vous m'avez fait connoître ! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'arbitre de ma croyance, le juge de ma foi ; & elle le sera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit, si mon ame, agitée par tant d'endroits, ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper, cette Eglise à laquelle vous me rappellez, je marcherai d'un pas ferme à sa lumiere ; & si par impossible elle me trompoit, qu'aurois-je à redouter au tribunal du souverain Juge ? & ne serois-je pas en droit de lui dire : » Il me » falloit un guide, ô mon Dieu ! Trop » incertain, trop irrésolu par moi-même, » trop environné de mille sectes diverses, » qui prétendent toutes à la vérité, & qui » n'ont pour regle que l'opinion sous le » beau nom de l'Evangile, il me falloit » une regle plus sure, un tribunal plus » digne de ma soumission & de ma con- » fiance. Vous me l'aviez promis ; vous » me l'avez donné. Et pouvois-je craindre » qu'il m'égarât ? Et ne seroit-ce pas vous,

» ô mon Dieu ! qui m'auriez égaré ? »

Non, non, Dieu ne se contredit pas lui-même; ses promesses sont inviolables; c'est sur elles que je me repose : & pour l'entiere conversion de mon cœur, ô mon pere ! je me repose sur vos prieres & sur votre tendresse pour moi.





LETTRE LIV.

Du Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves, tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; & il semble que pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inutile, à faire ton propre tourment. Si Emilie te reste, comme je ne cesse de le demander au Ciel, que peux-tu perdre ? Une telle épouse, ton pere, ton fils, dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté & si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés, Valmont ! Plus de rang à la Cour & de superbe esclavage ; plus de considération & de crédit ; plus d'opulence, quoique dans un Royaume où les fautes sont personnelles, ce qui reste à Emilie puisse si bien vous suffire à tous deux ; plus de

nom & de titres dans les lieux où il te ſera permis d'exiſter ; & tu en conclus ſans doute plus de paix & de felicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriſer des ombres, des phantômes qui t'abuſent, & à évaluer les douceurs de la Religion & du ſentiment ? Va, ton Emilie, toute infortunée qu'elle a été juſqu'ici, ſe connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs, dont elle fait ſi peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête néceſſaire pour ſa famille, voilà les ſeuls biens qu'elle ambitionne : & ſi elle doit vivre, voilà ſeulement ce qui peut la faire vivre heureuſe, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, ſon dernier état de langueur & de foibleſſe m'effraye. Son ame ſenſible & tendre a éprouvé des impreſſions trop ſubites & trop vives, pour que ſa ſanté & ſes forces ne s'en reſſentent pas encore long-temps. Daigne le Ciel réparer un tel épuiſement ! Mais,

mon fils, s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Emilie te soit enlevée, ce n'est point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle: c'est par une vie meilleure; c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple; c'est en donnant à ce gage précieux, qui te restera de son amour, l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh, où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore, après l'avoir perdue? où trouver des forces?.... Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse: il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation & son courage; il te fait un devoir de la vie, puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout, ne te reste-t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier & à bénir?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foiblesse. Ah! tu ne connois pas encore les ressorts puissans de l'amour & de la Religion: c'est sur-tout dans celle-ci que tu trouveras des ressources; & l'élévation qu'elle te donnera, si tu t'abandonnes à ses impressions, ne te permettra plus de

ramper dans l'abattement & la douleur. Dieu lui-même te ſoutiendra; la croix de l'Homme-Dieu ſera ta force; & ton ame, aujourd'hui lâche & puſillanime, devenue vraiment chrétienne, ceſſera bientôt d'être foible. O mon ami! tu te défies de tes forces, tu as raiſon; elles t'ont toujours manqué juſqu'ici, parce que tu n'avois en effet que les tiennes: mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire ſa force du Seigneur?

Une ſeule choſe me feroit frémir: ce ſeroit la perte de ta liberté dans la ſituation où je te vois. Eclairé ſur la vérité du Chriſtianiſme, mais pas encore aſſez pénétré de ſes ſaintes maximes, tu ſerois bien mal préparé pour une telle adverſité. Ton caractere toujours bouillant, & qui ne te paroît éteint en quelque ſorte que par l'excès même du ſentiment qui t'abſorbe tout entier, ne reprendroit dans un état ſi critique toute ſon activité, que pour la tourner contre toi; & ſon feu, attiſé avec plus de violence que jamais, t'auroit conſumé, avant que tu euſſes pu

penſer à l'éteindre. Mon fils! mon cher fils! c'eſt moins encore pour ta liberté, que pour ton ame que je crains; mais puiſque la perte de l'une pourroit être ſi funeſte à l'autre, redouble tes ſoins & tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, & ne t'expoſe plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité; toi qui en as violé tous les droits, & qui n'as pu t'armer contre Lauſane, ſans commencer par t'armer contre elle. O mon fils! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois? Mais que dis-je, cher Valmont, quelque innocent que je vouluſſe bien te ſuppoſer, lorſqu'en effet tu t'es montré ſi coupable; eſt-ce au Sujet à demander compte à ſon Prince de l'uſage qu'il fait de ſon pouvoir? Je ſais trop ce qu'une vaine & dangereuſe philoſophie invente de ſyſtêmes pour favoriſer tes plaintes & tes murmures. Je ſais ce

que ſignifient dans l'eſprit de nos Sages, & dans les conſéquences qu'ils en tirent, ces conventions expreſſes ou tacites entre le Peuple & le Monarque; & ils ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement *. Mais je ſais auſſi ce que leur oppoſe une Religion ſainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue ſageſſe; je ſais ce que nous dicte contre eux la raiſon même, lorſqu'on la conſulte ſans paſſion. Puiſſes-tu déſormais, également ſoumis à l'une & à l'autre, ne plus en contredire les maximes, & ne plus en parler que le langage!

Aux yeux du Chrétien fidele, comme ce n'eſt point le haſard qui diſtribue les rangs, qui diſtingue les conditions, qui gouverne les ſociétés & les hommes, qui établit l'ordre & qui le maintient dans l'Univers; ce n'eſt pas lui non plus, ce n'eſt point un aveugle choix, qui fait nos chefs & nos maîtres. C'eſt une diſpoſi-

* L'Editeur a uſé dans cette Lettre, comme dans preſque toutes les autres, de la liberté qu'il s'eſt réſervée dans l'Avertiſſement.

tion ſecrette de la providence d'un Etre ſuprême, qui, arbitre de nos deſtinées, veille ſur les nations, & nomme, dans ſa clémence ou dans ſa colere, ceux qui doivent régner ſur elles. Souverain diſpenſateur de toute autorité, toute puiſſance, dit l'Apôtre, vient de lui ſeul. C'eſt donc à Dieu que réſiſte en effet celui qui réſiſte au légitime pouvoir; & le Prince, dût-il, hélas! en abuſer, ce n'eſt point au citoyen à s'en plaindre, ni au ſujet à l'en punir. Alors, que le Monarque tremble ſur ſon trône, tandis que le peuple ſouffre, & lui reſte ſoumis: il a un juge, qui l'a lui-même ſoumis à la loi, & qui s'en eſt déclaré le vengeur: il a un juge au Ciel; mais il ſeroit trop dangereux qu'il en eût ſur la terre (*a*).

Auſſi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais Diſciples de Jeſus-Chriſt à l'égard des Chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner? Dans les beaux jours du Chriſtianiſme, dans ces ſiecles, où des Chrétiens ſans nombre rempliſſoient déja les Provinces de l'Empire Ro-

main, la Capitale, le Sénat, le Palais des Empereurs *, & par-tout étoient persécutés; que savoient-ils? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient, sans manquer à Dieu même; que savoient-ils encore? Bénir, souffrir, & mourir.

Tel est l'esprit de l'Evangile; & la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que seroit-ce en effet qu'un Etat où chaque particulier se croiroit en droit de juger l'autorité; où le peuple même, au gré de ses passions & de ses caprices, au gré de l'intérêt & de l'ambition de quelques-uns de ses membres, au gré de la séduction & de l'imposture, se croiroit autorisé à changer ses chefs & ses loix, à briser le sceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter, à réclamer en sa faveur un pacte primordial, qui, pour de tels excès du moins, n'a jamais existé.

Quels pactes, au reste, quelles con-

* Voyez l'*Hist. Rom. de Laurent Echard*, *t. 5, p. 316.*

ventions ont prétendu faire, dans l'origine des sociétés & des Empires, les peres avec leurs enfans; les conquérans avec des ennemis vaincus & asservis par les loix de la guerre; des soldats heureux, des héros de l'ancien temps avec ces mêmes hommes qui imploroient leur appui & qui couronnoient leur valeur; des hommes vertueux, reconnus pour Rois dans de premiers transports d'admiration, de reconnoissance, & avec une confiance qui ne permettoit pas même de pressentir les abus du pouvoir? Eh, quand on les auroit prévus; ne devoit on pas prévoir en même-temps les dangers du soulevement, & tous les maux qu'entraîne la rébellion?

O mon fils! parmi les tyrans mêmes, qui ont usurpé des droits que la constitution de l'Etat ne leur donnoit pas, quels Princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligulas, les Nérons, les Domitiens? & cependant qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits, ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes, toutes

les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont ensanglanté l'Empire par des guerres civiles, & qu'ils se sont élevés contre leurs chefs, sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires, considere près de nous ce peuple, Roi & sujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, & qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voient par combien de calamités & de hasards il a passé, avant que de parvenir à son nouveau systême de gouvernement. Je dis plus encore; qu'ils examinent de sang-froid & sans partialité combien sa situation, maintenant si libre, si tranquille en apparence, est en effet incertaine & précaire. Eh, ne cache-t-elle pas, sous de flatteuses apparences, plus de servitude réelle que de vraie liberté, plus d'illusions que de bonheur? Chez ce

peuple, tout fermente; tout y décele un levain ſecret de jalouſie & d'aigreur; chaque eſpece d'autorité contraire y fait effort pour étendre ſa domination, & diminuer ſa dépendance; & de ce choc continuel d'intérêts oppoſés, que peut-il réſulter par la ſuite que de nouveaux malheurs? Hélas! auſſi inconſtant, auſſi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier Républicain, l'indocile ſujet y murmure toujours; & ce bruit ſourd, ſemblable au long mugiſſement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs & ce juſte milieu que les choſes humaines comportent ſi peu, ou qu'elles conſervent avec tant de peine & perdent ſi promptement; qu'ils ſoient heureux enfin, autant que je les y convie, & que mon cœur le deſire! Après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité qui leur a tant coûté, & que nos ayeux auroient payé ſi cher? Quel tableau pour des cœurs ſenſibles,

que celui de tout un Royaume en proie à ſes propres fureurs (b) ! Toutes les lumieres de la raiſon éteintes, tous les ſentimens de la nature étouffés par l'eſprit de parti, des fleuves de ſang qui coulent de toute part, le fils armé contre ſon pere, le citoyen devenu ſoldat pour égorger ſes concitoyens & ſes freres, l'affreux pillage, l'incendie, le maſſacre dans les campagnes, & toute la licence des camps au milieu des villes, le fanatiſme & l'hypocriſie immolant des victimes à la politique & à l'indépendance; tels ſont, dans preſque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics: & ſous les plus mauvais regnes, tous les maux qu'on peut éprouver, quand les ſujets ſont ſoumis, ne ſont gueres en comparaiſon que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de ſemblables images, pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de ſon Prince & de ſa Patrie? Quand on aime, n'eſt-on pas toujours ſoumis & fidele? & cet amour n'eſt-il pas héréditaire parmi

nous, comme l'eſt le trône parmi les enfans de nos Rois? Ah! ce ſentiment, il eſt vrai, ſe tranſmettoit autrefois de race en race; & c'eſt lui qui forma nos héros, les Montignys (c), les Euſtaches de S. Pierre (d), les du Gueſclins, les Cliſſons, les Bayards, les Roſnys, les Crillons, les Montmorencys *, les Faberts (e), les Luxembourgs, les Turennes; ces hommes que j'atteſte; l'honneur du nom François, & qui confondirent toujours au fond de leur cœur le Prince avec la Nation. C'étoit encore le ſentiment de nos ayeux : & pourquoi faut-il qu'une malheureuſe philoſophie vienne l'éteindre dans leurs enfans? Lorſque mon pere ſe plaiſoit à former mes premieres années, avec quelle effuſion & quel tendre ſaiſiſſement il me faiſoit bégayer les noms ſacrés de mon Dieu, de mon pere, & de mon Roi! Avec quel

* Les deux Connétables, Anne & Henri I de Montmorency.

attendriſſement

attendrissement j'apprenois à les répéter après lui! & à mesure que je croissois en âge, que tout ce qui intéressoit nos Princes & leur auguste famille me paroissoit intéresser la France, & m'intéressoit moi-même! Etre né sous l'empire de nos Rois, étoit une des choses dont chaque jour de ma vie je rendois grace au Ciel; & tous mes concitoyens pensoient alors comme moi. C'est ce noble enthousiasme, répandu dans tous les esprits & dans tous les cœurs, qui y faisoit circuler, en même temps que le sang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotisme, & qui soutenoit la dignité du nom François (*f*). On nous montroit nos Rois comme nos chefs, comme nos peres; toujours à notre tête pour nous conduire dans les sentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hasards, pour les partager avec nous; honorant la nation jusques dans leur défaite, & par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée

en combattant pour ſa défenſe *; au ſei
de la paix, veillant ſur nos intérêts, e
ſentiellement inſéparables des leurs †
adouciſſant nos maux; gémiſſant ſur ceı
qu'ils n'avoient pu empêcher, & s'appl
quant à les réparer; généreux, magnif
ques, les plus aimables des Princes, l
plus aimans, les plus dignes d'être a
més; &, dans l'auguſte Maiſon qui noı
gouverne, faiſant toujours chérir en eu
le cœur des Bourbons. Remplis de tell

* Il n'y a point, ſi je ne me trompe, c
Nation qui ait eu un auſſi grand nombre c
ſes Rois faits priſonniers de guerre que
nôtre; parce qu'il n'y en a point eu doı
les Chefs aient eu autant de valeur.

† Eh, qui ne ſait en effet que le bonheı
des Sujets fait eſſentiellement celui du M
narque; qu'il n'eſt vraiment riche qu'auta
qu'ils le ſont eux-mêmet; que l'abus du poı
voir en eſt la ruine; & que, comme l'a
bien dit l'Orateur le plus éloquent du de
nier ſiecle, » tout ce qui outre l'autorit
» l'affoiblit & la dégrade? «

images, les François étoient invincibles; ou s'ils étoient malheureux, .. l'honneur leur restoit.

Aujourd'hui tous ces grands sentimens sont absorbés par un esprit particulier, par un intérêt bas & sordide, par des principes républicains, par un Anglicisme plus destructeur pour nous que le fer & la mort. Hélas! ne valions-nous pas assez par nous-mêmes? & falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation (*g*)?

Eh, mon fils, dans quel temps le Prince, la patrie eussent-ils dû nous être plus chers que dans le siecle où nous vivons? Si quelquefois nous y sommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout Empire; au moins a-t-on fait disparoître toutes les causes de nos anciennes révolutions, & de nos plus grands malheurs. Nous ne connoissons plus ces démembremens si funestes, & ces partages entre les enfans de nos Rois; les grands fiefs, & la tyrannie des Seigneurs (*h*); ces Hauts-Justiciers, qui redoutoient les frais de la justice qu'ils devoient à leurs

vaſſaux ; l'énorme & dangereuſe puiſſance des grands ; cette valeur mal entendue des chefs, qui nous a fait éprouver tant de défaites, & cette rivalité entre pluſieurs commandans, qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées, qui nous faiſoient perdre de vue notre propre pays ; le conflict des autorités ; les diviſions de ſecte & de parti, & les entrepriſes des ſectaires, fotmant comme une République à part au ſein de la Monarchie ; nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du Royaume & ſur nos frontieres ; tout enfin parmi nous eſt rappellé à l'unité.

Unité précieuſe, qui rend aux yeux des vrais ſages notre genre de gouvernement ſi reſpectable *(i)*, & qui fait de nos Rois l'image de Dieu ſur la terre ! Les François ſont tous les membres d'une même famille ; ils ſont un peuple de freres, ſous l'autorité d'un pere commun. C'eſt cette autorité ſainte qui les unit entre eux, en les uniſſant à leur chef ; & dans cette union ſi belle, leur amour

pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le Monarque.

Elevés eux-mêmes dans ces maximes, nos Princes, après avoir obéi comme nous avec respect, avec tendresse, apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur pere. Leur pouvoir transmis par droit de succession, sans altération, sans partage, les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l'héritage qu'ils lui laissent, & par leurs droits & par notre amour, ils ne sont point tentés comme les despotes & les tyrans d'en cimenter la durée par la violence ; & leur empire se perpétue sans effort, comme il s'est établi sans contrainte. Aussi, mon fils, à bien peu de regnes près, ne comptons-nous dans nos fastes que de bons Rois (*k*).

Eh, quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous, dans ce cri du François, si vif, si répété, quand il voit son Prince & qu'il sait qu'il en

est chéri ! Dans ce cri public, quel motif d'encouragement pour eux à nous aimer toujours davantage, & à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire, quand ce cri s'affoiblit ! Parmi des peuples esclaves, on a vu des Empereurs se déguiser pour savoir ce qu'on pensoit d'eux : ici le Prince n'a qu'à se montrer.

Jours brillans & fortunés, jours d'enchantement & de gloire, que ceux où nos Rois, échappés à des périls qui avoient fait la consternation & la douleur de leurs enfans, ont vu tous les cœurs voler au-devant d'eux ; des fleurs semées sur leur passage ; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir ; le pere soulever son fils pour lui faire voir son Prince, & le fils sourire au Monarque & lui tendre les bras, ou le regarder en versant des larmes d'attendrissement ; les citoyens, pétillans de joie & d'amour, s'asseoir à la même table sans se connoître, se provoquer les uns les autres, se porter tour-à-tour une santé qui leur est devenue si

X. 3e Vol. Pag. 270



Le Patriotisme François.

C'est ainsi que nous avons toujours fait à nos Rois, une loi de nous aimer et de nous rendre heureux.

chere, & joindre à de ſi doux tranſports toute l'ivreſſe du ſentiment ; tout un peuple, au milieu des cris d'allégreſſe, nommer ſon Roi, le bien aimé & les délices de la Nation ! Ah ! de ſi beaux jours pour les Princes ne promettent-ils pas à leurs ſujets des ſiecles de bonheur ; & qui a éprouvé le plaiſir d'être aimé ainſi, pourroit-il être ſenſible à d'autres plaiſirs ?

C'eſt ainſi, cher Valmont, que nous avons toujours fait à nos Rois une loi de nous rendre heureux : loi touchante que leur cœur ſe plaît à remplir (*l*), & qui leur ouvre à eux-mêmes une ſource de jouiſſance & de félicité pour tous les inſtans (*m*). Eh, pourquoi une nouvelle philoſophie & de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de ſi grands avantages & de ſi précieuſes reſſources ? Pourquoi, en attaquant tout à la fois la Religion & l'Autorité, le Sacerdoce & l'Empire, Dieu & nos Rois, les Philoſophes de nos jours oſent-ils bien ſe glorifier de briſer dans nos mains un taliſman d'im-

bécillité, & se félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (*n*)!

O mon fils! soyons toujours ce qu'ont été nos ayeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos Rois (*o*). Tel est le patriotisme François. Que tel soit toujours le tien! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont, ton pere te désavoueroit. Eh, que ne peux-tu mettre la main sur le mien! que ne peux-tu sentir, au moment où je t'écris, cette flamme dont il brûle,... tout exilé que je suis!

Si des disgraces semblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins, ne te laisse point aller en esclave aux plaintes & aux murmures. Fils bien né, sujet fidele, ame noble & généreuse, chéris toujours ta mere, ta patrie, qui t'a porté dans son sein; chéris ton Prince, comme ton maître & ton pere, de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Respecte, honore l'autorité qui t'a si long-temps, si hau-

tement favorisé, protégé; honore-la, lors même qu'elle t'est contraire, & par ton exemple apprends aux autres à l'honorer. Des temps plus heureux pour toi renaîtront peut-être, où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux loix de la Religion, & tu le seras toujours à celles de l'Etat & du Prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un sujet fidele.

NOTES.

PAGE 258.

(a) *Il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la Religion nous dicte à cet égard, M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un Payen, éclairé par la seule lumiere naturelle.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur? & quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets, vous faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere,

Il détourne les yeux, le plaint & le révere.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans, leurs Juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colere,
N'allez pas mériter un présent plus févere,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Arons dans *Brutus*.

PAGE 263.

(b) *Quel tableau pour des cœurs sensibles que celui de tout un Royaume, &c.* Je demande en effet à toute ame honnête, à tout cœur bien fait, si, pour établir en France ce gouvernement si vanté, il voudroit permettre, avant toutes choses, qu'on renouvellât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, après la mort si injuste du Comte de Strafford, Ministre & Favori de Charles I. *Voyez M. Hume, t. 2, vers la fin, & t. 3, de l'Histoire de la Maison de Stuart.*

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres aient faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une ame, tant soit peu sensible aux maux de l'humanité, puisse avoir le courage de lire de suite, & sans se reposer, les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'Histoire

d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le ſentiment, la nature & la Religion, qu'on eſt forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une eſpece de ſoulagement dans d'autres lectures. Ce ne ſera pas ſans doute la maniere de voir & de penſer de nos indépendans ; mais à eux permis de penſer comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir & de ne pas ſentir comme eux.

PAGE 264.

(c) *Les Montignys.* » Quelle douceur on
» goûte, dit M. d'Arnaud, à rendre un hom-
» mage public à la vertu ! Et que je ſerois
» heureux de venger de l'oubli de l'Hiſtoire,
» qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave
» Galon de Montigny, guerrier d'autant plus
» reſpectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'eſt
» ce digne Chevalier qui portoit à la journée
» de Bouvines l'étendard de France.... Mon-
» tigny, dans cette bataille, où Philippe-
» Auguſte fut renverſé de cheval & alloit être
» foulé aux pieds des chevaux, hauſſoit &
» baiſſoit la Banniere Royale, pour donner à
» toute l'armée le ſignal du péril où ſe trou-
» voit le Monarque ; ce vaillant homme,
» quoiqu'embarraſſé de ſon étendard, fit au

égard ; & plus on parcourt d'anecdotes dans ce genre, que nos Ecrivains n'ont pas assez fait connoître, plus on se confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide, un Xenophon, un Tite-Live, qui rassemblera ces différens traits épars, & qui, les mettant à leur place, parmi tous les événemens de politique, de sieges & de batailles, ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté, & il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664, un nommé Sillery, qui n'étoit encore qu'Enseigne, fut blessé dangereusement. Se voyant prêt à expirer, il appella quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs. Nul ne s'étant présenté, il s'enveloppa & se roula dedans en mourant. *Pelisson. Hist. de Louis XIV.*

Les François assiégeoient Mastricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractérise. Un Soldat du Régiment du Roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune. Comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien*, dit-il, *le Régiment a fait son devoir.*

Un Grenadier du même Corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité qui le suit en grimpant, est tombé sur le ventre ; il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre, ni s'étonner, il lui tend la main gauche & le releve. » Les Historiens Grecs & Romains, dit Pelisson, qui rapporte ces anecdotes dans ses *Lettres historiques*, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides. «

Le Prince d'Orange est battu en 1693 à Nerwinde par le Maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général voyant revenir du combat un Soldat aux Gardes qui a quitté son Corps, lui dit d'un ton menaçant : où vas-tu ? » Je vais, Monseigneur, répondit » le Soldat, en ouvrant son habit pour faire » voir sa blessure, mourir à quatre pas d'ici, » ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon » Prince, & d'avoir combattu sous un aussi » grand Général que vous : je puis vous assu- » rer, à l'article de la mort où je suis, qu'il » n'y a aucun de mes camarades qui ne soit » pénétré du même sentiment. «

En 1694, le même Général vient couvrir, par une marche forcée, les Places maritimes

de la Flandre Françoise, menacée par le Prince d'Orange. Un Soldat du Régiment de Navarre murmure de cette fatigue. » Eh, courage, » camarade, lui dit un vieux Caporal; le » Roi nous paye toute l'année pour un jour » seulement : le voici. Acquittons-nous de » notre devoir pour la gloire de notre Maî» tre! «

Un Officier du Régiment de Champagne demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le Corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'Officier : l'on ne m'entend point! » L'on vous entend, s'écrie une » voix; mais qu'appellez-vous douze hommes » de bonne volonté? nous le sommes tous; » vous n'avez qu'à choisir. « *Encyclop.* au mot *Gloire.*

Un Lieutenant-Colonel qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les Grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse, s'écrierent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands?* Il n'y a personne qui, par cette réponse, ne juge que le chemin

couvert fût emporté. *Dissertation sur la subordination, avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire.*

Au combat de Closter-Camp, M. d'Assas, Capitaine dans le Régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrein, fut saisi par des Grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre Armée ; ces Grenadiers l'entourent & le menacent de le poignarder sur le champ, s'il fait le moindre cri qui puisse les découvrir. M. d'Assas, sous la pointe de vingt bayonnettes, se dévoue, crie d'une voix généreuse, *à moi, Auvergne, ce sont les ennemis*, & tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le Régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, les repoussa, & qu'il s'ensuivit une victoire complette.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Pesay, dans l'*Histoire des Campagnes de M. de Maillebois en Italie*; & qui sont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le siege de Lille, il est question d'aller reconnoître les progrès d'une sappe. L'action est périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au Soldat qui la tentera heureusement.

Cinq y marchent tour-à-tour. Les cinq ſont tués, aucun n'a rempli l'objet. Un ſixieme ſe préſente. C'eſt un jeune homme d'une figure charmante. On le voit partir à regret. Il s'éloigne. On compte les minutes, elles ſe paſſent; le jeune homme ne revient pas; on le pleure. il reparoît, le compte eſt rendu; on marche; la ſortie la plus vigoureuſe s'exécute; les ouvrages ſont comblés; on rentre dans la place. Alors en préſence de la garniſon victorieuſe, le Général appelle le brave qui a préparé ſon triomphe. Le Grenadier ſort du rang. On lui offre la récompenſe indiquée: grand merci, mon Général, on ne va pas là pour de l'argent, répond le Grenadier, & il retourne à ſon poſte.

» A un autre ſiege, on montre à des Grenadiers une breche à peine commencée. Les circonſtances invitent à tenter l'eſcalade. Enfans, paſſerez-vous bien là, leur dit le Commandant de tranchée; oui, mon Général, à la faveur des coups de fuſils, répondent les Grenadiers François, & cette expreſſion ſublime eſt devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoi, on entend, le ſoir, paſſer à toutes jambes une foule de Courriers au milieu

du quartier général ; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels ſont ces Courriers ? Ce ſont des Grenadiers de Normandie qui reviennent de ſemeſtre. Ils ont appris à quinze lieues de-là qu'on ſe bat le lendemain, & ils ont pris la poſte pour être de la fête.

» Il n'eſt pas, ajoute M. le Marquis de Peſay, un Régiment François, dont les annales mieux conſervées n'offriſſent vingt traits ſemblables, auſſi dignes d'admiration, auſſi peu vantés, auſſi peu connus, par la raiſon même qu'ils ſont en grand nombre, & qui, malgré cet oubli preſque décourageant, ſe reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura des Grenadiers & de *l'honneur*. «

Le François furieux lorſqu'on lui réſiſte, eſt plein de douceur & de générosité pour un ennemi déſarmé. C'eſt ce que le Comte de Solms, Général de l'Infanterie ennemie, & qui avoit été fait priſonnier par les François à la bataille de Nerwinde, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle Nation eſt la vôtre*, s'écria-t-il, en parlant au Chevalier du Rozel, un des officiers Généraux de l'armée Françoiſe ! *Vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme*

» Roi un rempart de ſon corps, renverſant à
» grands coups de ſabre tout ce qui ſe pré-
» ſentoit pour l'aſſaillir. (Ce ſont les ex-
» preſſions de Velly.) J'ajouterai que Mon-
» tigny demeura toujours pauvre, mais cou-
» vert d'une gloire immortelle, dont je de-
» ſirerois bien étendre l'éclat. « *A la ſuite de Fayel.* Malheur à qui lira ce trait ſans en être attendri ! Quoique né parmi nous, il n'a pas le cœur d'un François.

IBID.

(d) *Les Euſtaches de S. Pierre.* M. du Belloi, par ſa Tragédie vraiment patriotique du Siege de Calais, a fait aſſez connoître ce beau nom, qui fait tant d'honneur à la France.

IBID.

(e) *Les Faberts.* » Le Roi lui ayant donné le Gouvernement de Sedan, il y fit faire des fortifications ſi ſolides & avec tant d'économie, que le Roi n'a jamais eu de Places mieux fortifiées & à ſi peu de frais. Il fit creuſer à ſes dépens le Fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorſque ſa famille lui repréſentoit qu'il dépenſoit un bien qu'il étoit obligé de leur conſerver : » Si,

» pour empêcher, leur répondit-il, qu'une
» Place que le Roi m'a confiée, ne tombât
» au pouvoir des ennemis, il falloit mettre à
» une brêche ma personne, ma famille &
» tout mon bien, je ne balancerois pas à le
» faire. « *Dictionnaire des Hommes Illustres.*

PAGE 265.

(f) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est là ce qui faisoit dire à un de nos Soldats, sous le Maréchal de Saxe : » J'ai » l'honneur d'être François. « Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent, & que notre amour pour la constitution de l'Etat & pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit gueres aujourd'hui de ces traits d'héroïsme, si communs autrefois parmi nous. Puisse le soin qu'on prend depuis quelque temps de les retracer dans les livres faits pour notre jeune Noblesse, ranimer dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étoient le germe! Je suis convaincu que, si nous avions parmi nous des Historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme & de valeur de nos François, que l'étoient les anciens Historiens à relever les traits de grandeur d'ame & de courage des Grecs & des Romains, nous ne leur céderions point à cet

caſſée, la fait couper ſans ſe plaindre, & meurt de même. Exemple, ajoute M. de Voltaire, d'une fermeté rare parmi les Guerriers, & unique à cet âge !

PAGE 267.

(g) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation?* A cette Anglomanie, ſi contagieuſe, ſi univerſelle de nos jours, qu'avons-nous gagné ? Des modes ſouvent bizarres que les Anglois quittoient lorſque nous les prenions ; un ton froid & raiſonneur à la place du ſentiment, & du génie peut-être ; le *ſpleen*, la *conſomption*, le dégoût de la vie, au-lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le ſuicide, cette fureur barbare paſſée en ſyſtême & en principes ; l'eſprit d'irreligion, ſous le beau nom de liberté de penſer ; celui de l'indépendance, & une oppoſition ſecrette à toute autorité ; voilà en vérité de beaux préſens qu'on nous a faits là !

IBID.

(h) *Les grands fiefs, & la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monſtrueux ſe laiſſoient emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France ! Il y en

a eu, qui, pour des haînes particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, & les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid ; d'autres s'emparoient, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage ; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces Tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le Comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter ! Qu'on juge par ces horreurs, si un corps de Monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur, & n'allons pas demander au Ciel une autre législation. » *M. d'Arnaud, à la suite de Fayel.*

» La même époque qni vit nos Rois dépouillés de leur autorité, vit l'anéantissement, ou, si vous l'aimez mieux, la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le Gouvernement général entre le Monarque & les Vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre ; ils font des traités entre eux ; ils donnent des ordres à leurs Sujets. Tout ce qu'avoit possédé la Puissance publique, semble être alors une dépendance & un attribut de la propriété, & les reve-

nus de l'Etat deviennent les produits de la Seigneurie. Plus de loix générales, plus de capitulaires. On voit des chartes données par les Rois & par les Seigneurs, exécutées dans leurs domaines ; on voit les peuples devenus esclaves, & assujettis à des coutumes barbares plus ou moins injustes, plus ou moins déraisonnables, selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparoît en France, que lorsque nos Rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues ; & les peuples ne recouvrent leur liberté, qu'à mesure que le Souverain rentre dans ses droits. « *M. Moreau. Leçons de Morale & de Politique, &c.*

PAGE 268.

(i) *Qui rend notre genre de gouvernement si respectable.* » Le premier principe de tout gouvernement & de toute doctrine sur le gouvernement, doit être le bien public. Or, quand la premiere spéculation porteroit à préférer le Gouvernement Républicain ; l'expérience que l'on a sur les hommes, faits comme ils sont & comme ils seront toujours, apprend que le Gouvernement Monarchique est préférable, & la vraie Philosophie se rend à cela. Ainsi,

es Auteurs ennemis de la
. Ces gens-là se ressentent
-sprit humain, & suivent
:l ; mais ils ne connoissent
: , & ne sont pas Philo-
' *Terrasson, la Philosophie*

›lus avantageux, ou de la
tranquillité publique ? La
aite, établira l'Aristocratie
.e

: a fait voir que la Monar-
uvernement le plus avanta-
reté & la tranquillité publi-
ı même de l'abrégement. «
.nciens temps, un Tyran étoit
ıt & mourant, mais le génie
ım monstre permanent ; c'est
: croire que dans les anciens
& avant l'adoucissement des
-s, le Gouvernement Monar-
ja, comme aujourd'hui, le
.e tous. «
ıbliques sont exposées à passer
s maîtres, par la contrariété
ıtérêts, des avis, & des passions
composent. « *Ibid.*

Rien ne peint mieux, ce me ſemble, les inconvéniens particuliers & paſſagers du pouvoir d'un ſeul homme dans un Etat Monarchique, comparés aux inconvéniens bien plus étendûs, plus ſenſibles & plus durables, de l'autorité partagée comme elle l'eſt dans les autres ſortes de Gouvernemens, que cette fable *des moucherons, du lion & du troupeau.*

Des moucherons voltigeoient ſur des feuilles de vignes, & y trouvoient leur logement & leur ſubſiſtance. Un lion entre dans la vigne; il y excite une commotion violente; les moucherons frémiſſent ſur les branches, ils s'ébranlent, ils tombent. Le lion paſſe: ils ſe relevent, ſe raſſurent, retrouvent leur premiere demeure, & de nouveau ſe repoſent. Un troupeau de moutons, animaux ſi doux & ſi paiſibles, entre dans la vigne: ils broutent l'herbe, ils arrachent les branches, ils avalent & les feuilles & les moucherons.

PAGE 269.

(k) *A bien peu de regnes près, nous ne comptons dans nos faſtes que de bons Rois.* On ne peut guere en attendre d'autres de l'éducation, que parmi nous on prend ſoin de leur donner. Auſſi ne puis-je me refuſer à la ſatisfaction ſi vive & ſi touchante d'ajouter ce beau

trait d'un Prince, toujours plus digne de notre amour, à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse & dans son carrosse, lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit prêt d'être forcé. » Qu'on se hâte, dit-il, qu'on prenne » le chemin le plus court, pour que je puisse » arriver. « Le cocher enfile à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu » donc, s'écrie-t-il, en le faisant reculer ? Ce » champ n'est ni à toi ni à moi, & je ne veux » arriver par le plus court chemin, qu'autant » qu'il n'en coûtera rien à personne «.

Une autre fois, après avoir bien considéré, dans une Dame de la Cour, une étoffe précieuse, & lui en avoir demandé le prix ; » elle » est fort belle, lui dit-il, mais il y auroit » plus de mérite à s'en passer & à payer ses » dettes. «

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même, dans lesquels ont éclaté tout-à-la-fois, aux yeux des Citoyens attendris, & l'économie du sage qui veut être le pere de son peuple, & la libéralité du Prince qui est né pour en être le Monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés : on y remarque beaucoup d'équité & d'amour pour

l'ordre. Or, cet amour eſt la vertu eſſentielle des Princes. De la ſenſibilité toute ſeule peuvent naître, à quelques égards, la juſtice de l'homme privé, & la vertu du particulier ; mais l'amour de l'ordre eſt par excellence la vraie ſenſibilité & la vertu du Souverain.

PAGE 271.

(1) *Loi touchante que leur cœur ſe plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin eſt attaqué en 1744 par les François. On lui dit qu'en bruſquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on ſera quatre jours plutôt dans la Ville. » Eh bien, dit le » Roi, prenons-là quatre jours plus tard ; » j'aime mieux perdre quatre jours devant une » place, qu'un ſeul de mes ſujets. «

Mon fils, diſoit ce même Prince à M. le Dauphin, pere de notre auguſte Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui ſurvivre, *je vous laiſſe un Royaume en déſordre ; ma trop grande bonté en eſt peut-être la cauſe : ne m'imitez point ; mais ſoyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans ſon Diſcours ſur *les devoirs des Princes*, nous a conſervé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité : » Il avoit tracé de ſa main des plans de palais &

de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montroit louoient la beauté des deſſins, les avantages & la commodité des proportions, l'élégance & la nobleſſe de l'enſemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans, c'eſt qu'ils ne coûteront rien au peuple ; car ils ne ſeront jamais exécutés.* «

» Que j'aime, s'écrie M. Moreau au même endroit, à voir ce Prince calculer juſqu'au prix d'un habit, & chercher par la ſimplicité de ſa parure à conſoler des peuples que le Roi ſouffroit de ne pouvoir ſoulager! «

IBID.

(m) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une ſource de jouiſſance & de félicité pour tous les inſtans.* Un Monarque chéri diſoit à ſa famille, » mes » enfans, vous avez dû être bien fatigués » de la journée que vous avez paſſée à Paris. » *Non, Sire*, répondirent-ils, *nous n'en avons* » *jamais paſſé de ſi douce de notre vie.* «

Dignes Princes qui ſentez vivement, & qui ſavez vous attendrir ſur ces François qui vous aiment, vous connoiſſez maintenant quelle eſt auſſi la vivacité du ſentiment dans des cœurs tels que les nôtres! Venez donc, venez ſouvent viſiter dans ſa Capitale le plus aimable de tous les Peuples ; venez-y offrir votre en-

cens à celui qui fait les destins des Rois & des Nations; jouissez-y du doux spectaole d'une des premieres Villes du monde ; redoublant, de concert avec vous, ses vœux & ses prieres, pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble; & soyez toujours sans inquiétude sur la pompe & les frais du voyage : le plus beau cortege pour les Princes, comme leur plus riche trésor, c'est le cœur de leurs Sujets.

PAGE 272.

(n) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie* ? » Travailler au maintien de » l'autorité légitime, soit Ecclésiastique, soit » Séculiere, c'est travailler à la tranquillité » publique. « *L'Abbé Terrasson.*

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités, & l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs principes : c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une & l'autre. Un Roi d'Angleterre la sentoit vivement cette liaison, lorsqu'il disoit *no Bishop, no King*, point d'Evêque, point de Roi.

IBID.

(o) *Soyons toujours ce qu'ont été nos ayeux.*

Que notre patriotiſme renferme toujours l'amour de nos Rois. Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il eſt par ſa nature ; pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec ſoin les troubles, les cabales, l'eſprit de parti, les vues ſecrettes de l'élévation & de l'intérêt perſonnel, le goût de l'indépendance, cachés ſous le voile trompeur du bien public, & ſous les dehors impoſans des droits du peuple & de la liberté, liſez avec attention tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire *de la Ligue*, à celle *de la Fronde* ; & vous y verrez combien nous ſommes redevables à l'eſprit monarchique, lorſqu'il devient dans nous autres François l'amour de la Patrie, & combien au contraire nous perdons pour l'Etat & pour les Particuliers, en nous livrant à ce qui le combat, l'éteint ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation & de révolte, plus ou moins déguiſée ſous de beaux noms, le corps entier ſouffre, & reçoit les plaies les plus profondes ; les loix ſe taiſent, & l'ordre diſparoît à proportion que l'autorité décroît ; ceux qui en ſont les dépoſitaires ne dépendent plus que de la fantaiſie & du caprice ; les Grands ſont dans une ſituation flottante, incertaine & précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beau-

coup plus qu'elle ne gagne ; le Sacerdoce est dégradé ; la Magistrature, si respectable en elle-même, tombe dans une sorte d'avilissement, & devient le jouet des chefs ou de la populace qui sembloient vouloir l'élever & la faire régner ; le peuple endure plus long-temps la misere & la faim qu'il a cru appaiser ; un petit nombre de forcenés, qui n'ont rien à perdre, profitent quelques momens par le pillage & la violence, du malheur public ; & après un court intervalle d'anarchie, il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* » Si nous apprenions, dit M. de Voltaire, quelle est » l'origine & la bonté de notre gouvernement, le patriotisme » nous ranimeroit. Les temps de calme & d'obéissance, com- » parés aux temps de vertige, seroient une leçon admirable » de douceur & de soumission. «





LETTRE LV.

Du Comte à son Pere.

QUELLE alternative de biens & de maux, de joie & de douleur ! Emilie est rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ses jours. Son entier rétablissement pourra être long encore ; mais du moins il est assuré, & son état présent ne nous laisse plus de rechûte à craindre. Emilie revit. . . . Est-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu. . . . Emilie est tout, & je ne suis plus rien. Le Roi a prononcé mon entiere disgrace. Le Comte de **** me remplace à la Cour ; ma Compagnie des Gardes est donnée ; mes pensions me sont ôtées ; & nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enleve. Ma femme, il est vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; & le dirai-je ! c'est ce qui met le comble à mon malheur.

La Reine, trop inſtruite de ce qu'elle a ſouffert, remplie d'eſtime pour ſa vertu, veut la retenir auprès d'elle, & lui réſerve le place de Dame d'Honneur, vacante par la mort de la Ducheſſe de * * * *; tandis que, ſans paroître maintenant en vouloir à ma liberté, (ce qui n'a rien de bien sûr encore) on parle de m'exiler à ſoixante lieues de la Capitale. C'eſt donc auſſi Emilie qu'on m'enleve, & pourra-t-elle bien y conſentir? On lui laiſſe ignorer tous ces arrangemens par ménagement pour ſa convaleſcence. O mon pere! elle y ſouſcrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de ſon enfant, le mien, dira-t-elle, une eſpece de charme qui attache aux grandeurs, le ſouvenir peut-être des peines que je lui ai cauſées, la crainte de celles que je pourrois lui cauſer par la ſuite, ah! tout m'aſſure qu'elle va ſe ſéparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'aſſocier à mon infortune, végéter dans un coin du Royaume, s'enſevelir dans une Province,

n'être plus rien ainſi que moi, ne tenir plus à rien.. qu'à moi ſeul. Quel amour, (& j'en mérite ſi peu de ſa part) ô Dieu! quel amour ſeroit capable de tels ſacrifices! D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit? N'aura-t-elle pas à ſe couvrir du prétexte de l'autorité, de la néceſſité? O Emilie! Emilie! que deviendrai-je loin de toi? Dans un âge ſi tendre, avec tant de charmes, ſans appui, ſans guide; toi-même que deviendras-tu, dans un ſéjour ſi fatal à l'innocence? Hélas! où m'emporte encore ma jalouſe paſſion! Vertu pure & ſainte! oſerai-je bien ſans ceſſe t'outrager par mes craintes, & n'apprendrai-je jamais à honorer ta force & ton pouvoir?

Cependant plus Emilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, & plus j'aurai à ſouffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant ſi néceſſaires pour ſoutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour achever mon changement, ſeront perdus

pour moi. Je ne l'aurai point avec moi pour adoucir mes peines, pour me consoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes autres passions. Car enfin je sens trop bien, ô mon pere, que malgré la sagesse de vos réflexions, malgré les lumieres que vous m'avez données, je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur, que je suis forcé de quitter. J'en sens le vuide, & toutefois il m'attache; il me captive; tout indigne qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur. L'ambition me dévore, & toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le ce cœur, ô mon Dieu! donnez-m'en un autre qui vous aime! Dissipez tous les vains phantômes que je me suis formés, & apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement & le repos!

Aidez, mon tendre pere, à cette touche puissante de la grace par de nouvelles lumieres; faites-moi trouver cette paix après laquelle je soupire; désabusez-moi

des chimeres qui m'ont séduit; déchirez le bandeau qui voile encore à mes yeux les vrais biens; que je vous doive, après Dieu, mon entiere conversion, & je vous devrai tout mon bonheur.





LETTRE LVI.

Du Marquis à son Fils.

EMILIE nous est rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnoissance pourra nous acquitter envers vous ? mon fils, mon cher fils ! tu ne sens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi : tu le sentiras plus vivement un jour ; & puisse ce jour ne pas être loin ! Rappellé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le ciel te laisse tout, en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici ; tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais .. en avois-tu besoin pour connoître Emilie ? Je ne m'inquiete point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même savoir ce que je ferois, si j'étois à sa place ; elle consultera son cœur, & d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux,

c'est que tu ne voudras pas l'être ; c'est que tu mettras toujours des chimeres à la place de la vérité ; c'est que tu conserveras des passions, qui ne peuvent faire que le tourment des autres & ton propre supplice.

Tu desires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie ? Me répandrai-je, comme les anciens sages, en longs discours moraux, qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs, mais aussi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célebre, qui, dans sa disgrace, déclamoit si éloquemment contre les vanités du monde, & tenoit si fort au monde & à ses vanités ? Non, mon fils, il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importans, & de motifs plus solides : c'est en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. O mon ami ! par combien de gémissemens & de larmes je n'ai cessé

de la demander au Seigneur! C'eſt de lui que je l'attends : car hélas! que peuvent les hommes pour un ſi grand ouvrage? Unis tes gémiſſemens aux miens, tes inſtances à mes prieres ; demande, preſſe, conjure, n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas... que dis-je! ton ſalut en dépend.

Ton ſalut... Oui, mon fils : éclairé maintenant par la Religion, ouvre à tes idées & à tes penchans une plus vaſte carriere ; élance-toi dans l'éternité, ſondes-en les abîmes, & médite profondément tout ce que renferme ce mot, ce ſeul mot, ſi peu ſenti par la plupart des Chrétiens... le ſalut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immenſe, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à poſſéder un jour ; une éternité de malheur à craindre ; telle eſt l'alternative que la foi te préſente. D'après elle, peſe bien la force de ces paroles de ton divin maître ; elles valent tous les livres, & diſent tout à qui ſait les comprendre ;

» Que ſert à l'homme de gagner le monde
» entier, s'il vient à perdre ſon ame : &
» que donnera-t-il en échange pour elle? «
O mon fils! tu tiens de toutes les forces de ton ame à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous ſes biens te ſeroient donnés, quand il accumuleroit en ta faveur toutes les richeſſes & tous les honneurs; que te ſerviroit d'en avoir joui, ſi par un attachement indigne de toi, ils te conduiſoient à ta perte; & qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu? Au contraire, nud, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout, pour ne tenir qu'à Dieu ſeul; après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurois-tu à regretter, lorſque dans la poſſeſſion de Dieu même, tous les vrais biens te ſeroient offerts & aſſurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'eſt bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur: » Il n'y
» a, après-tout, qu'une ſeule choſe de né-
» ceſſaire. « Non, il n'eſt pas néceſſaire

que tu conſerves quelque temps encore, quelques jours, quelques momens peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes deſirs; mais il eſt néceſſaire... que dans l'éternité tu ſois heureux.

Eh, conſidere pour cette vie même, ce que ſont ces biens après leſquels tu ſoupires. Prends, pour les mieux voir, un œil plus religieux & plus ſage. Emprunte le ſecours de l'expérience, & puiſe-la dans toi & dans tes ſemblables. Valmont! ces biens ſont-ils le bonheur? Toujours tu te trompes, en le cherchant où il n'eſt pas. Le bonheur du vrai ſage ſur la terre eſt dans la paix, & ce ne ſont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas! de quelles inquiétudes ils ſont la ſource! Quel vuide ils laiſſent dans l'ame quand on les poſſede (*a*)! Quels regrets, quelle amertume quand on vient à les perdre! Veux tu en bien connoître la vanité? Interroge un Monarque ſur ſon trône; & qu'il te diſe, ſi, parmi ſes ſujets, il eſt un homme, qui connoiſſ

mieux que lui la ſatiété *, & l'ennui qu'elle entraîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les Rois, & le plus heureux en apparence, celui qui ſavoit le mieux jouir, ce ſemble, & qui avoit le plus réuni, épuiſé toutes les eſpeces de jouiſſances, celles de la gloire, des richeſſes, des ſciences, des arts & des plaiſirs; & entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : » Vanité » des vanités, tout n'eſt que vanité. « Hé, pourquoi, tout ici-bas n'eſt-il que vanité? Ah! c'eſt que notre cœur eſt trop vaſte pour de ſi petits objets, & qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir; c'eſt que Dieu, qui l'a formé ce cœur, ne l'a formé que pour lui, & qu'en imprimant dans nous le deſir néceſſaire du bonheur, il a voulu que nous ne puſſions trouver le bonheur qu'en lui ſeul.

* C'eſt cette ſatieté, qui dicta à un Roi de Perſe l'Edit par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit quelque plaiſir inconnu. L'Hiſtoire attribue cet Edit à Xerxès.

Mais, pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Descends en esprit

* M. le Marquis de Caraccioli, l'illustre Traducteur des Nuits d'Young, & M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre à la peinture des grandes & terribles vérités de la Religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les images que le Marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la Religion, dans la bouche d'un homme du monde, fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui, par état, sont appellés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne, au reste, dans tout le cours de cette Lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la Religion Chrétienne, que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui auquel il écrit, & dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement, dont il a

ſous les voûtes ſacrées qui couvrent les tombeaux de nos Rois. Parcours en frémiſſant ces ſombres demeures ; cherches-y le pompeux cortege qui accompagnoit autefois ces maîtres de la terre. A la triſte lueur d'une lampe ſépulchrale, admire les triſtes monumens de leur grandeur paſſée ; ou plutôt, ſaiſi d'une religieuſe frayeur, & parmi ce ſilence profond, vois toute leur grandeur anéantie & leur majeſté réduite en pouſſiere (*b*).

Fais mieux encore, que ton ame ſe porte toute entiere aux lieux que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes ayeux, aſſieds-toi vivant, parmi ces ombres, au milieu deſquelles

---

ſi peu connu juſqu'ici les motifs & la néceſſité. Qu'on daigne enfin ſe rappeller que ce même homme, qui s'efforce de détacher ſon fils des faux biens qui l'enchantent au moment où il les perd, eſt un homme du monde, il eſt vrai, mais livré tout entier dans ſa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéreſſer vivement une ame telle que la ſienne.

tu reposeras après la mort : évoque-les ; & qu'elles te répondent. « Mon fils, te
» diront-elles, ne crains pas que tes re-
» gards curieux profanent cet asile, l'é-
» cole de la sagesse. Instruis-toi par notre
» exemple ; fouille dans ces cercueils ;
» ramasse une poignée de ces cendres :
» voilà tout ce qui reste ici-bas de tes
» ancêtres, de ces hommes qui t'ont pré-
» cédé dans la brillante carriere des hon-
» neurs & des pompes mondaines, &
» qui pour la plupart en ont joui plus
» surement & plus long-temps que toi.
» Au moment où ils y pensoient le
» moins, lorsqu'ils s'endormoient avec
» une douce & folle sécurité au sein de
» la gloire & des plaisirs, tout-à-coup la
» mort a terminé pour eux le songe de
» la vie. Nous nous sommes éveillés, ...
» & quel triste réveil ! Lis ces inscriptions
» fastueuses, ces épitaphes chargées de
» noms & de titres ; en t'apprenant que
» nous avons été, elles te diront plus
» fortement encore que nous ne sommes
» plus ; & que tout ce qui passe, *n'est*

» *que vanité.* Parmi ces inſcriptions, un
» jour.. bientôt, on lira la tienne; & ſi
» l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
» celui d'une vertu conſtante & d'une
» piété ſolide, qu'annoncera-t-elle au
» monde? Qu'il y a ſur la terre un foible
» mortel de moins; & qu'il y a de plus,
» dans les enfers... un réprouvé. »

O mon fils! quelles ſont donc utiles & frappantes les leçons que nous offre la mort! Elle inſtruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le ſpectacle d'un cadavre en proie à la pourriture & aux vers: elle inſtruit le riche, par le ſpectacle de la nudité qu'elle entraîne: elle inſtruit le ſuperbe, l'homme élevé en dignité & fier de ſa prétendue grandeur, par les humiliations & le néant auquel elle nous réduit *: tôt ou tard elle nous inſtruit

* Reconnoiſſant au moment de la mort la vanité des grandeurs humaines, l'Empereur Sévere s'écria: » J'ai été tout ce qu'un homme » peut être; mais de quel uſage me ſont au-

tous malgré nous, lorſqu'elle nous dépouille, lorſqu'elle nous frappe; & l'unique moyen de lui arracher alors ſon aiguillon, de lui dérober ſon triomphe, c'eſt de la forcer par nos œuvres à nous rendre dans le Ciel, bien plus qu'elle ne peut nous ôter ſur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal, où touchant aux portes du trépas, tu peſeras dans une juſte balance toutes les choſes humaines; où voyant la figure trompeuſe de ce monde s'évanouir, tous les biens ſenſibles fondre ſous toi, & ne te laiſſer d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel que le bien qu'on a fait, & dont on peut

» jourd'hui ces honneurs paſſés? « Occupé de la même penſée, il ordonna que l'on apportât l'urne où ſes cendres devoient être enfermées; & lorſqu'il la vit, il la prit en ſes mains, & dit: » Petite urne, tu vas donc renfermer celui que le monde entier n'a pu contenir. « *Hiſtoire Romaine de Laurent Echard*, t. 6.

attendre

attendre en paix la récompense dans le siecle à venir *.

Mais quel autre moment, quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y est pas préparé, quand, par une bonne vie, on n'a pas appris à bien mourir; quel moment, que celui qui nous aura

---

* C'est ainsi que le Maréchal de Luxembourg, étendu sur le lit de mort, & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir mieux servi son Roi que son Dieu, s'écria: » Qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de » victoires, qui lui devenoient inutiles au » Tribunal du souverain Juge des Rois & des » Héros, le mérite d'un verre d'eau donné » aux Pauvres pour l'amour de Dieu. «

» Le Maréchal de Villeroi, toujours dégoûté de la Cour & des grandeurs, par le vuide qu'il y ressentoit, toujours rappellé & retenu par l'ambition, fut enfin surpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures, ne cessant de répéter ces paroles, qui marquoient plus son erreur que sa sagesse, *ô monde, que tu es trompeur!* « Histoire de Marie de Médicis & de Louis XIII.

fait passer du temps à l'éternité, des prestiges & de l'enchantement du monde à la lumiere de Dieu même ! O lumiere vive & pure ! qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple & de la coutume, & qui ne laissera appercevoir à l'homme coupable que la loi & la vérité ! Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel & la terre, entre le ciel & l'enfer ; parmi tous ces globes immenses qui révelent la puissance & la gloire d'un Dieu créateur ; ne voyant la terre que comme un point ; seul avec son juge, sans appui, sans défense, n'ayant pour se justifier que ses œuvres ; jugé déja par sa propre conscience, jugé par la regle immuable de l'ordre, du vrai, du juste & de l'honnête ; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté, au modele de toute perfection, dont il devoit être l'image ; jusques-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des pensées basses & terrestres, par des actions indignes de l'homme ; ré-

duit à ſa propre valeur; conçois, ſi tu le peux, ſa ſurpriſe, ſon ſaiſiſſement, ſon trouble & ſon déſeſpoir.

Cependant une ſcene bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux, & porte dans mon ame l'épouvante & l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos reſpects, à meſure qu'on s'en pénetre davantage, me découvre, dans l'avenir, le plus grand, le plus majeſtueux, & le plus effrayant de tous les ſpectacles. Elle me tranſporte à la fin des temps, au dernier des jours; jour ſolemnel, pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel finiront de ſe développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de ſa ſageſſe, toute l'économie de ſa Religion, tous les ouvrages de la nature & de la grace; jour de manifeſtation & de gloire pour Dieu & pour ſes élus; de confuſion & de douleur pour les hommes injuſtes & pervers (c).

Quels tableaux il offre à ma penſée! quelles images bien propres à m'élever au-deſſus de moi-même! La mort d'une

aile rapide parcourant l'univers, détruiſant, dévorant tous les êtres, pour en faire hommage à l'unique Auteur de la vie; le déſordre, la confuſion dans tous les élémens; le ſoleil égaré de ſa route; les mondes errans dans l'eſpace, ſe heurtant, ſe briſant dans leur courſe; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre, à la place des couronnes, des trônes & des empires; au ſon aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; & les hommes tous confondus, tous peuple & ſujets, tous égaux... diſons mieux, diſtingués ſeulement par leurs vertus ou leurs vices, par la forme brillante ou hideuſe de leur réſurrection, les hommes, dans l'attente du juſte Juge, témoins de ces grands changemens; quelle révolution! quel ſpectacle! . . . .

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut, ſon verbe, la ſplendeur de ſa gloire, annoncé par ſes Anges, environné d'un tourbillon de feux, au milieu des

éclairs & des foudres, porté sur les nuées & les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif & de l'impie, la consolation du vrai fidele, le discernement des élus & des réprouvés, l'étendart de sa croix brillera dans les airs, & fera le plus bel ornement de son triomphe.

» Approchez, s'écriera-t-il, esprits au-
» dacieux & superbes, vous les ennemis
» de mon pouvoir, de ma bonté, de ma
» sagesse, & de tous mes attributs, vous
» les ennemis de mon pere & les miens,
» approchez, & soyez juges entre vous
» & moi. « Ici, mon fils, que l'orgueil de l'esprit humain sera abaissé! Que les voies de Dieu paroîtront grandes, & ses œuvres admirables! Que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, & confondront nos plaintes & nos murmures! Que les argumens entassés de nos prétendus Esprits-forts, opposés à tout l'ensemble de la création, paroîtront petits & misérables!

Dieu ainsi jugé & justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu! Que les sources honteuses de l'incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre! Que les héros du monde, paroissant à leur rang, laisseront appercevoir en eux d'indignité & de bassesse, quand le masque tombera! Que les grands événemens rapprochés de leur cause inspireront d'horreur & de pitié! Que les ressorts si vantés de la politique & ses profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse, causeront d'indignation & de mépris! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats & leurs victoires, comme les plus criantes injustices & les plus énormes forfaits! Que de Chefs de secte & de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, & du sang que leurs longues disputes ont fait répan-

dre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! Que de vertus fastueuses & empruntées, que de vertus fausses dans leur principe & leurs motifs seront remises au rang des vices ! Que de cœurs doubles & hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévere, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité ! Que d'injustes projets, que de desirs effrénés, que d'actions odieuses, ensevelies dans l'ombre & le silence, se reproduiront à la face de l'univers, pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés !

Mais aussi, que la vertu simple & modeste, que le vrai mérite obscur & ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair & au monde sous les yeux de Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparoîtront avec honneur & recevront de gloire & d'éloges de ceux qui sur la terre les ont déshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels seront les objets de ton ambition & de tes desirs ! Quelle place voudrois-tu tenir alors ?

Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout : « venez les » bien-aimés de mon pere, entrez en » possession du Royaume qui vous est » préparé ; & vous maudits, allez au feu » éternel qui vous est réservé. «

Un feu éternel ! Ici la passion, le libertinage, l'impiété se récrient. Pour des fautes d'un moment, une éternité de supplices ! Oui, impies ! voilà le frein le plus puissant, & le seul suffisant sans doute, que la Religion ait pu mettre au vice, & que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu, qui nous menace pour nous rendre vertueux & nous sauver, ou de vous, qui cherchez à nous rassurer, il est vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore & pour nous perdre ? Que croirai-je le plus, des textes formels d'un Evangile si divinement annoncé, si clairement interprété par la tradition & par l'Eglise, cette autorité la plus respectable de toutes & la plus sainte, ou de vos raisonnemens cap-

tieux, dont l'incertitude toute ſeule ſuffiroit pour nous déſeſpérer? Des récompenſes éternelles & ſans bornes ne vous étonneroient pas; & des tourmens ſans fin vous paroiſſent une abſurdité: cependant ç'eſt la même équité qui doit diſtribuer les uns & les autres; & ſi la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment? Ah! vous ne connoiſſez pas ce que c'eſt qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle & qui l'eſt avec lumiere & avec choix; ce que c'eſt qu'une majeſté ſuprême offenſée, bravée dans ſes loix les plus préciſes & ſes plus ſaints commandemens; ce que c'eſt qu'une bonté infinie méconnue, mépriſée par l'être le plus redevable envers ſon Créateur: vous ne ſavez pas quel eſt le prix du ſang d'un Dieu fait homme, de ce ſang adorable profané par l'infidélité conſtante de ces mêmes hommes qu'il eſt venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer; & les hommes, ſi ardens à la pourſuite des objets qui les flattent, ſont faits de maniere que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils duſſent être, miſe en balance avec l'appât d'un plaiſir préſent, les toucheroit peu, dès que ces maux ne devroient pas durer toujours. Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, & qui continue chaque jour de ſa vie à le mériter encore. Ses feux matériels & ſenſibles, allumés par la juſte colere d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur & ſouillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans reproches l'ame infidelle *. Il y a un enfer,

* On ſait aſſez que, ſi c'eſt pour l'ordinaire à l'occaſion du corps & par ſes organes que l'ame ſouffre ici bas, elle n'a pas d'ailleurs eſſentiellement beſoin de ce corps pour ſouffrir : on ſait que tous les jours en ſonge, ou même en veillant, elle éprouve une douleur

des feux & des démons; c'est-à-dire des Esprits rebelles, qui, les premiers, se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil & rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre sort, & ont voulu nous associer à leur malheur; qui, triomphant de notre infidélité, sont devenus les ministres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, & lui feront porter sans cesse, par des inventions dignes d'eux, la peine de sa désobéissance. Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténebres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités & d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de conster-

imaginaire dont le corps n'est pas l'instrument; & que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle ressent à un membre, que cependant on vient de retrancher. Il n'est donc pas nécessaire que nos corps soient ressuscités pour que l'ame pécheresse endure tous les tourmens de l'enfer.

nation & d'horreur, n'entendront que des imprécations & des blaſphêmes, ne verront couler que des pleurs, ne pouſſeront que des gémiſſemens & des cris; ſe reprocheront tour-à tour les occaſions, les exemples, les moyens de ſéduction, les lâches condeſcendances, les folles amours, toutes les paſſions qui les ont mutuellement égarés; ſe reprocheront à eux-mêmes, l'abus des lumieres & des graces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement & de gloire ſacrifiée à une ſatisfaction d'un moment; ſe demanderont en vain quand l'éternité finira; ſouleveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur ſoif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le ſein de la félicité ſuprême, tandis qu'une main vengereſſe les repouſſera à chaque inſtant pour les tenir plongés dans l'abîme du déſeſpoir *.

* C'eſt d'après ces triſtes, mais importantes vérités, qu'un Pere de l'Egliſe s'écrioit : *Un moment. . . . & une éternité !* S. Chryſ.

» Le plaiſir attaché au péché paſſe, dit un

Ah! mon fils, il y a un enfer; & tu as joué tant de fois l'auguste vérité; tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu; tu as blasphêmé ce que tu ne connoissois pas; tu as brûlé d'une flamme adultere; tu t'es rendu homicide; tu as dévoué ton semblable à l'anathême, tu t'y es dévoué toi-même; & tu vis! . . . Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (*d*)! Et tu peux encore, par le repentir & la pénitence, t'épargner le triste sort qui t'étoit réservé! Et sensible à ton état, frémissant sur tes dangers, l'ame tendre & compatissante d'un pere a volé toute entiere au-devant de tes malheurs! Et ton Dieu, cher ami, te rappellant par ma voix, te sollicitant, te pressant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant par-tout des leçons & des motifs de conversion, veut bien t'ouvrir le sein de sa

» autre Pere, mais les suites du péché ne » passent pas. « *Peccare transit, peccasse manet.* S. Aug.

miséricorde, te tend les bras, te montre encore la perspective du bonheur, te fait envisager le ciel comme le terme de tes travaux, & te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui! quelle récompense? la jouissance de toutes ses perfections, la connoissance de toutes les vérités dont il est la source, le développement de toutes ses merveilles, la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat & brûlent de ses feux, l'enivrement de son amour, des torrens d'une sainte volupté, une touchante & céleste harmonie, une paix ineffable, un Royaume stable, une couronne immortelle, une béatitude enfin (*e*) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant, que » l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a » rien entendu, que l'esprit ne peut con- » cevoir, & que le cœur ne peut sentir » ici-bas, rien qui approche de ce que » Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. «

O bonté! ô clémence d'un Dieu si long-temps, si indignement outragé! & qui, pour te pardonner, pour te rendre

heureux, ne te demande que le ſentiment d'un cœur contrit & humilié. Ah! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être ſenſible à ſa tendreſſe? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laiſſer, lorſqu'en te les ôtant, il te perdoit pour toujours: rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de ſiecles, & toutes les graces qui en ont été l'heureux fruit: conſidere Jeſus-Chriſt devenu victime pour tes péchés: & ſi tu as le cœur tant ſoit peu ſuſceptible de ſentiment, oſe encore être ingrat & demeurer infidele.

Mais peut-être, c'eſt la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet inſtant l'effuſion de ta reconnoiſſance, & qui, par le découragement & l'abattement où elle te jette, empêche ton retour. Ah! tes crimes, fuſſent ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miſéricorde de ton

Dieu & les mérites de ſon Fils. Que l'impie ſe faſſe du Dieu des Chrétiens un phantôme odieux, pour ſe diſpenſer de l'adorer; qu'il le peigne aux autres & à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorſqu'il n'eſt que juſte, & que ſa jalouſie, ſa colere & ſes vengeances ne ſont en lui que l'amour de l'ordre & la ſouveraine équité ; qu'il le voie ſeulement comme un Dieu terrible, & qu'il oublie ſa miſéricorde & ſa bonté ; tu ne dois pas en être ſurpris : c'eſt ainſi que la paſſion peint tout de ſes propres couleurs. Mais, formé maintenant à l'école de la vérité, conſulte la Religion, ouvre nos Livres ſacrés, & tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu, ennemi du péché, & ne puniſſant qu'à regret le pécheur; le menaçant en pere, pour ne pas le frapper en juge; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive. Tu l'entendras nous dire, qu'autant ſa majeſté eſt grande, autant eſt grande ſa clémence ; & que dans l'exercice qu'il en fait, elle eſt encore bien au-

dessus de toutes ses œuvres. Tu l'entendras rappeller son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans, & lui faire sentir qu'en abandonnant son Créateur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures & inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs & d'infâmes voluptés. Plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il n'est pas venu pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie; pour juger le monde, mais pour le sauver. Tu le verras, sous la forme du bon Pasteur, courir après la brebis égarée, & à travers les ronces & les épines la ramener au sein du troupeau. Tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes & les plus vives images, te tracer en traits de feu & la honte de tes égaremens & la facilité du retour. Il t'offrira à toi-même sous la forme de l'Enfant prodigue; & te montrera les sentimens d'un pere, qui,

du plus loin qu'il apperçoit ſon fils, court au-devant de lui, ſe penche ſur ſon cou, le ſerre entre ſes bras, le couvre de baiſers, & le comble de ſes faveurs.

Aimable peinture! tableau fidele, où ſont exprimés avec tant de graces & d'énergie les douceurs & les charmes de la converſion! Oui, mon fils, crois-en ma propre expérience, rien n'eſt ſi doux que le moment du retour. La pénitence n'eſt dure & pénible que pour un cœur foiblement touché, & qui ne la fait qu'à demi; mais lorſque le cœur eſt bien pénétré, lorſqu'il s'ouvre tout entier au repentir & à l'amour, ah! que les larmes que ce repentir fait répandre ſont douces! & que l'onction qui les accompagne, que la touche ſecrette de la grace qui éleve l'ame & la ravit, lui laiſſent peu regretter les faux biens qu'elle ſacrifie *! Fais-

» On s'imagine ordinairement que la vie
» ſpirituelle n'a de douceurs qu'à la fin, &
» qu'encore faut-il les acheter par de grandes
» peines: cela n'eſt pas vrai, quand l'amour

en toi-même l'épreuve, mon fils, & tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu ; & au ſein du détachement qu'il inſpire, tu reconnoîtras qu'on eſt plus heureux à ſon ſervice, par les privations mêmes que le devoir exige, que ne le ſont les mondains par leurs jouiſſances & leurs plaiſirs (*f*).

» s'en mêle. Il donne, il eſt vrai, à l'ame
» qui en a beſoin, des remedes amers ; mais
» il la fortifie ſecrettement dans ſa ſouffrance,
» & la couronne dans ſes travaux. *M. l'Abbé de Choiſy.*

NOTES.

PAGE 306.

(a) *QUEL vuide ils laiſſent dans l'ame quand on les poſſede ! Quels regrets, &c.* Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens ſenſibles, que ces deux caracteres qui leur ſont propres ; leur impuiſſance à nous rendre heureux, & leur inſtabilité. Dans

quelque degré qu'on les possede, ils ne nous satisfont pas; quand ils seroient de nature à nous satisfaire, il faudra les perdre: ces deux réflexions bien méditées, suffiroient, ce me semble, pour réprimer toutes les saillies de nos passions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde, que l'a fait Madame de Maintenon, lorsque dans la situation la plus brillante, & qui paroissoit ne devoir lui laisser rien à desirer, elle écrivoit à Madame de la Maisonfort: » Que ne puis-je vous donner » mon expérience! Que ne puis-je vous faire » voir l'ennui qui dévore les Grands, & la » peine qu'ils ont à remplir leurs journées! » Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, » dans une fortune qu'on auroit eu peine à » imaginer? J'ai été jeune & jolie; j'ai goûté » des plaisirs; j'ai été aimée par-tout. Dans » un âge plus avancé, j'ai passé des années » dans le commerce de l'esprit; je suis venue » à la faveur; & je vous proteste, ma chere » fille, que tous les états laissent un vuide » affreux. « Si quelque chose, ajoute M. de Voltaire, en citant ces paroles, pouvoit détromper de l'ambition, ce seroit assurément cette Lettre. *Siecle de Louis XIV.*

» Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi, disoit un jour au Comte d'Aubigné, son frere : » Je n'y puis » plus tenir ; je voudrois être morte. « On sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere.* « Ibid.

L'ambitieux, dit Young, dédaigne ses succès, & sa gloire lui fait pitié. » Est-ce là tout ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. « On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'Empire, pour chercher dans une vie privée un repos, que sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

La grace se sert souvent de cette insuffisance des créatures, pour nous attirer ; c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le Diocèse de Ch.... par son zele & par ses vertus.

Il étoit Officier dans le Régiment de.... & donnoit un bal à quelques Dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit, & parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal,

& fut se promener sur le bord de la mer dont le rivage bordoit les remparts de la Ville. Le spectacle d'un Ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venoient se briser à ses pieds, le silence & le calme de toute la nature, solliciterent vivement son cœur, & donnerent un libre cours à ses réflexions. » Que fais-je, disoit-il, & où cherchai-je un » bonheur qui me fuit! Pourquoi m'arrêter » aux objets créés, tandis que celui qui a fait » ce monde si magnifique, s'offre tout entier » lui-même pour remplir mes vœux? ô mon » Dieu! s'écria-t-il ensuite comme S. Augus» tin, que c'est bien en vain que notre cœur » se tourne & se retourne de tous côtés, » puisqu'il n'éprouve par-tout qu'inquiétude » & que tourment, lorsqu'il ne se repose pas » en vous! C'en est donc fait, c'est à vous » seul que je veux m'attacher pour toujours. « Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit ordre à ses affaires; & se consacrant au service des Autels, il devint ce qu'il est aujourd'hui, un homme puissant en œuvres & en paroles, qui, touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce, opere les plus grandes conversions par ses discours & par ses exemples.

PAGE 309.

(b) *Vois toute leur grandeur anéantie, & leur majesté réduite en poussiere.* C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia, Duc de Gandie, & en fit un saint. Nommé par Charles-Quint, pour conduire de Tolede à Grenade, & y faire inhumer le corps de l'Impératrice Isabelle, » lorsqu'il fallut, dit l'Auteur de sa vie, le délivrer au Clergé de Grenade, & ouvrir le cercueil de plomb, pour attester que c'étoit le corps de cette Princesse, ce fut un spectacle effroyable pour tous ceux qui étoient présens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître, & de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture & de corruption. Les personnes qui devoient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restoit plus aucuns vestiges, refuserent de le faire, & se retirerent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causoient la vue & l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands Etats, qui peu de jours auparavant passoit pour la plus belle, aussi-bien que pour la plus puissante & la plus heureuse Princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princesse avec celui où il l'avoit vue peu de temps auparavant, le soin qu'on prenoit de la fuir avec

l'empreſſement que chacun avoit de l'approcher & de lui faire ſa cour, ces reſtes affreux d'elle-même qu'on n'oſoit regarder avec la pompe & la magnificence dont elle étoit environnée, & comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines & des ſoins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort.

PAGE 315.

(c) *Jour de manifeſtation & de gloire*, &c. Rien de plus digne de Dieu & de la Religion, rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier, telle que la foi nous la donne. Dieu ſe manifeſtant à l'Univers dans tout l'éclat de ſa grandeur; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés; nous dévoilant tout le ſyſtême de la création, les voies ineffables de ſa providence, les tréſors de ſa bonté, les décrets de ſa juſtice, la chaîne immenſe de tous les êtres, l'ordre & la fin de tous les événemens; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier; éclairant tous les eſprits des plus purs rayons de ſa lumiere, diſſipant toutes les illuſions, confondant tous les prétextes, mettant à découvert tous les cœurs; rendant à chacun de nous la gloire ou l'op-

probre

probre que nous aurons mérité ; prononçant un jugement définitif, une sentence sans appel ; discernant de la maniere la plus solemnelle, le juste & l'injuste, le vice & la vertu ; quelles sublimes idées pour qui sait les méditer ! Je ne suis pas étonné qu'un Roi Bulgare se soit fait Chrétien, pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voy. M. le Beau, Hist. du Bas-Empire, t. XV, pag. 42.*

PAGE 325.

(d) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde & de sa justice, nous ne pouvons dire, quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard, si nous continuons à lui résister. Il est le maître de ses graces, & nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe, lorsque nous y sommes le moins préparés ; & rien n'est plus absurde que de hasarder son salut sur un peut-être, & de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme, dont la personne de qui je tiens ce fait, connoissoit particulierement toute la famille. Depuis long-temps, une mere tendre &

éclairée le pressoit de changer de conduite, & de suivre plus régulierement les principes de la Religion qu'il n'avoit pas cessé de croire. » Je suis disposé, dit-il à sa mere, à suivre » vos avis; je commence à me lasser de la vie » que je mene. Je ne vous demande pour tout » délai, que ces trois jours qui vont finir le » Carnaval, & je vous promets que le lende» main vous me trouverez tout différent. « L'insensé, selon l'usage de tant de Chrétiens aveugles, se prépare par la jouissance de tous les plaisirs à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour de Carême. Les trois jours se passent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à son ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin, on entend du bruit dans sa chambre. Un domestique entre : il le trouve étendu sur le plancher, & suffoqué par un coup de sang avant qu'on eût eu le temps de le secourir.

PAGE 526.

(e) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant, &c.* Sans faire de comparaison, puisqu'en effet, le bonheur du Ciel est autant au-dessus des plaisirs de la terre, que le fini est au-dessous de l'infini, il n'y a point d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit

& du cœur qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux ; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'enivroit de contentement & de joie ; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur ! Que cet homme se considere comme fixé, par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable & si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant ; qu'il envisage cette situation, trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée, comme un état permanent ; & il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 331.

(f) *Plus heureux .... que ne le sont les Mondains par leurs jouissances & leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valiere prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-temps, & pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je porte

un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment soutiendrez-vous, lui dit Madame Scaron, la vie d'une Carmélite, vous, accoutumée dès l'enfance à la mollesse & aux plaisirs? » Ah! Madame, lui répondit Madame de la Valiere, en montrant le Roi & Madame de Montespan, quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu'à me rappeller toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir. «

Quelque temps après qu'elle eût accompli sa résolution, Madame de Montespan, étant allée aux Carmélites avec la Reine & Madame de Maintenon, proposa une loterie, & fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuses. Ces saintes filles entrerent en scrupule. Les Agnus, les Crucifix, les Guimpes, les Chapelets, leur parurent tenir quelque chose de la main impure qui les leur offroit. Pour se rassurer, elles permirent à Madame de Montespan de payer les lots, & prierent Madame de Maintenon de les distribuer. Sœur Louise de la Miséricorde gagna une Magdeleine. Madame de Montespan jetta les yeux sur l'image, & en fut touchée. Ces cheveux épars, ces mains jointes, ces yeux épuisés de larmes, ce front plein de confusion, d'a-

mour, de crainte, d'espérance, la présence de Madame de la Valiere qui étoit tout cela, la honte d'être ce que la Valiere avoit été, un premier desir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée dans ses égaremens, jetterent Madame de Montespan dans un trouble mal dissimulé par une gaieté forcée, & augmenté par les questions qu'elle fit à Madame de la Valiere. Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit? Non, répondit la Carmélite; je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. Et vous, Madame? Pour moi je ne suis ni l'un ni l'autre.

C'est cette même Madame de la Valiere, qui lorsqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV, répondit: » Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort. «





LETTRE LVII.

D'Emilie au Marquis.

Un nouveau jour luit donc pour moi! non-seulement le Ciel me ramene des ombres de la mort, des portes du trépas; non-seulement, ô mon pere! je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres sentimens, apprendre de vous à faire un saint usage de la vie, de la santé que Dieu a daigné me rendre, & que je crois devoir à vos vœux & à vos prieres; mais votre fils, votre cher fils est tout entier à la Religion, à la vérité, à la vertu. Votre derniere Lettre vient d'achever pour sa convetsion & son bonheur ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire! & que vous allez partager vivement toute le joie que je ressens!

Je sortois à peine de l'état de foiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence, lorsque des circonstances

imprévues m'ont appris toutes les pertes que faisoit mon mari, & le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté, & ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez Madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jetta à mes genoux, & ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit causés, mais en même temps les plus grandes inquiétudes sur son sort & sur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens & de ses allarmes. Nous allons être séparés, me disoit-il; la faveur vous retient à la Cour, & elle m'abandonne. Au moment où mon cœur vous rend toute la justice qui vous est due, où j'allois réparer tous mes torts par la plus constante fidélité,

vous m'êtes ravie; & lorſqu'une fois on aura prononcé mon exil, peut-être hélas! vous m'oublierez pour toujours. Cher époux, répondis-je à Valmont, eſt-ce donc ainſi que vous me rendez juſtice? Eſt-ce en outrageant ma tendreſſe que vous prétendez me prouver la vôtre? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, & qu'elle ne peut m'être agréable ſans vous? Eh, que puis-je, s'écria-t-il avec l'accent de la douleur la plus amere, que puis-je maintenant pour votre bonheur, moi, qui n'en connoiſſois plus d'autre que celui de vous rendre heureuſe? Que me reſte-t-il à vous offrir? quel bien eſt encore en ma puiſſance? —Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens, il eſt le ſeul que je deſire que vous me conſerviez; & ſi j'en crois le mien, non, nous ne ſerons pas ſéparés. —Ah! il le faut, Madame, reprit-il vivement, il le faut, & on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même; & pourquoi vous aſſocieriez-vous à mes

malheurs? Vous les avez si peu mérités!
—O mon ami! qu'appelles-tu des malheurs? tu me connoîtras donc toujours bien peu! Quoi! ne plus te voir décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des Courtisans, encenser la fortune & ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu; quoi! te posséder en assurance au sein du calme & de la sagesse; voilà ce que tu nommes des malheurs. Eh, Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même? T'ai-je paru dans aucun temps si fort éblouie de la brillante chimere des richesses & des honneurs? Est-ce donc, lorsqu'ayant vu au printemps de mes années la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumieres; lorsque ses menaces & tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant & l'instabilité des choses humaines; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces pour repousser leurs dangereux attraits; que je serai portée davantage à les regretter? Va, mon doux ami, ce que je demande au Ciel pour le contentement de

tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chere Emilie, me répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu de me faire rougir de moi-même?.... Mais enfin l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre, & repose-toi sur ma tendresse des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Emilie! dispose de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu pardessus tout, cher Valmont, pour Dieu qui t'a fait & qui peut seul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui; & pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends si aimable?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allois faire; & dès le lendemain je courus me jetter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de graces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma situation, & de la

haute faveur qu'elle vouloit bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix qu'ils eussent à mes yeux par mon respect & mon attachement pour elle. Quoi! vous refusez le Roi, me dit-elle; & lorsqu'à ma demande, il vous laisse à la Cour & près de moi, vous me refusez moi-même! O Madame! lui répondis-je pénétrée de ses bontés, je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur; de toutes les faveurs de la Cour & de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux & par vos exemples, & à vous prouver par mes soins tout mon zele & toute ma reconnoissance. Mais M. de Valmont..... Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont.. il est on ne peut pas plus coupable; c'est lui qui a fait tous vos maux: il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore: & c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins que je vous retiens auprès de moi.

— Ah! Madame, il m'eſt cher; il eſt toujours mon mari; & ſon ſort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs ſous de trop noires couleurs: ſon eſprit eſt naturellement droit, ſon cœur eſt bon; il m'aime, & on l'avoit égaré. — On l'avoit égaré.... & qui? Le meilleur de ſes amis, Lauſane, qui vous rendoit tant de juſtice, qui penſoit ſi bien de vous, & que l'indigne jalouſie du Comte nous a ſi malheureuſement ravi? Ah! quelle que ſoit la funeſte rencontre qui l'a rendu ſi criminel, le Roi ne lui pardonnera jamais. — Il eſt cependant, repris-je en verſant quelques larmes, bien digne de pardon — Vous prétendriez le juſtifier! — Non, Madame; en ſe livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer, & en ſe rendant ſon propre vengeur, il a manqué aux loix, au Prince, à la Religion; & peut-on dès-lors ne pas être coupable? Mais il eſt jeune, vif & ſenſible; & ſa ſenſibilité a été miſe à de trop rudes épreuves...... J'en dis trop peut-être; & je riſquerois de devenir

coupable comme lui. — Parlez, me dit la Reine, je l'exige, & vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'étoit possible de faire, je me vis contrainte d'obéir & d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers-moi, envers mon mari. Je la repris depuis votre exil, & je finis par les aveux que Lausane avoit faits au Comte avant de mourir, & que la jeune Madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, & ne put se refuser aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai je entendu ! me dit-elle; & qui n'eût été la dupe de tant de ruses & de duplicité ! ma plus grande peine, continua-t-elle, du ton le plus affectueux & le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment sur-tout, le Roi ne voudroit rien entendre; il ne cesse de regretter le Baron qu'il aimoit, & qui avoit surpris avec tant d'art sa confiance & sa religion. Il est outré

contre votre mari; & ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on le croyoit passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédoit à la Cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, & par une suite de cette bonté que vous lui connoissez, il est déterminé, non plus comme auparavant à faire enfermer le Comte, s'il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin & pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, & de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont, que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour, où je pourrai plaider votre cause avec avantage; & si le Roi vous rappelle à la Cour, avec la façon de penser que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m'embrassant, & les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miennes, malgré la joie que

je ressentois de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre derniere Lettre qu'il venoit de recevoir. C'en est fait, me dit-il, du plus loin qu'il m'apperçut ; ton mari ne vit plus pour le monde : le monde n'est plus rien pour lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur ; ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chere Emilie, & mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser : puisse-t-il du moins agréer mon repentir & le reste de mes jours ! Emilie, que Dieu est bon ! & que je suis coupable ! Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnois, Dieu te pardonne : il ne rejette jamais un cœur contrit & humilié. Ah ! qu'il acheve, s'écria-t-il, de briser le mien ! Pourrai-je jamais expier par trop de gémissemens & de larmes les outrages que je lui ai faits ? pourrai-je expier.... O Dieu ! quel triste souvenir vient augmenter ma peine ! quelle affreuse image me suit par-tout !

cruel homicide! à quel excès je me suis porté! Lausane! cher Lausane! aux dépens de mes jours, que ne puis-je te rendre la vie!.... J'ai écarté de Valmont, autant qu'il étoit en moi, ce souvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même; & pour le rendre plus calme, en le ramenant à des idées moins tristes, qui le préparassent insensiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendresse. Emilie, me dit-il, en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je suis? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes? & quels que soient à l'avenir mes sentimens & mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon pere, le plus tendre, le meilleur de tous les peres, de ce qu'il a fait pour moi? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ses sages conseils, de n'avoir pas toujours pensé comme lui! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égaremens, pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans

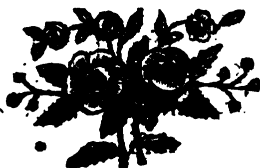
les bras de ton pere & dans les miens: nous allons tous être réunis. Et à l'inſtant je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine, de la liberté qu'elle me laiſſoit, & de ſes bontés pour nous. O Dieu! s'écria-t-il, à la fin de mon récit, & en levant les yeux & les mains vers le Ciel, Dieu bon! Dieu infiniment bon! eſt-ce donc ainſi que vous me puniſſez? Ah! Emilie, mon cœur ne peut ſuffire à ma reconnoiſſance envers le Seigneur, & à ce que je dois à ton amour. Quoi! Valmont te tiendra lieu de tout: ma tendre amie! Ah! je ſuis trop heureux! Allons, me dit-il, en ſe levant avec tranſport, allons faire part à la jeune Veymur, à ſa belle-ſœur, à ſon mari, du ſort qui nous attend; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maiſon, qu'une même famille; allons mettre en commun avec des amis ſi chers & ſi fideles, nos ſentimens, nos joies & notre félicité.

Vous jugez, mon pere, de l'impreſſion que fit ſur eux une ſi douce nouvelle.

Ma chere Veymur, ma chere Senneville; car c'est le nom que j'aime encore à lui donner, tomba presque pâmée entre mes bras; nos larmes se confondirent; & ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah! mon pere, est-il ici-bas des plaisirs plus vrais que ceux qui naissent de la religion & du sentiment?

Nous attendons avec impatience l'effet des promesses de la Reine, & le moment de notre départ; mais jusques-là nous pouvons encore recevoir une de vos Lettres. Nous profitons du temps qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycour, dont il est sûr comme de lui-même, & s'est remis avec la plus juste confiance, entre les mains de son Curé, qui lui fait faire une confession générale en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, & vous prie

en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins, en nous traçant par écrit les caracteres d'une piété solide, & ce qu'il faut faire pour l'acquérir & pour y persévérer. Nous joindrons cette Lettre à toutes les autres; elles seront notre code de Religion & de Morale; nous les relirons sans cesse; & elles auront toujours pour vos enfans un mérite que tout autre qu'un pere ne pourroit leur donner.





LETTRE LVIII.

Du Marquis.

MES enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis, je respire ; la consolation, le charme de mes dernieres années ; ô mes enfans ! peut-on éprouver les transports que vous me causez, & ne pas mourir de saisissement & de plaisir ? Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton pere les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ, pour jouir de mes embrassemens & me faire jouir des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse ? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté, & viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour, pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers ; disons mieux . . pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse,

du contentement & du bonheur. Que tu vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'a données ! Tu es donc à Dieu sans partage ; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir & de l'amour ; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler & à nourrir en toi la piété. Eh, que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant, qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une si haute science. N'importe, mon propre guide, mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage, & par la suite il achevera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (a), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs foiblesses, leur ressource après leurs égaremens, leur guide & leur ami fidele dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministere ! Et quand ils les remplissent dignement, ah !

qu'ils méritent bien notre confiance & nos hommages! Celui que, dans sa clémence, le Ciel nous a donné, à moi & à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur pere & le mien. Il sera le tien, mon fils, & je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur & si doux. Son ame tendre & sensible s'ouvre à tous les genres de miseres, & sa charité ingénieuse trouve pour toutes, les remedes nécessaires. Le meilleur des Princes se plaignoit d'avoir perdu un jour; mon Pasteur se reprocheroit d'avoir passé une heure, & moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savois, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumieres pour te ramener & t'éclairer; non, tu ne croirois jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse & de reconnoissance. O que j'ai béni le Seigneur du choix qu'il m'a fait faire, en le nommant pour mon Curé! & que l'on connoît mal les avantages dont on se prive, & les comptes dont on reste

chargé, lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard !

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes desirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété, que l'homme est fait ; & c'est faute d'en analyser le sentiment & d'en connoître l'excellence, qu'on ose dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même (*b*). Eh, qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance & de l'amour envers le plus aimable de tous les Etres & le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre, que pour servir de Ministre & d'Interprête à toute la nature, & en célébrer le Créateur ? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme ? Qui en saisit mieux tous les rapports ? Qui en goûte mieux tous les charmes ? & quel être ici-bas rendra ce tribut

de gloire à l'Etre ſuprême, ſi, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas? Quoi! notre cœur eſt capable d'aimer, & il lui ſera permis d'être indifférent pour l'Auteur de ſon exiſtence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous ſommes, & qui nous a tout donné? Quoi! la reconnoiſſance ſera la premiere vertu des belles ames, le lien qui attache le plus ſurement au devoir par le ſentiment, le caractere eſſentiel des cœurs bien nés; & ce n'eſt qu'envers Dieu, le premier & le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous ſera permis d'être ingrats? Quoi! nous ſommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la ſageſſe, & tout ce qui porte un caractere d'ordre, de beauté, de perfection dans nos ſemblables; & nous ne le bénirons pas dans l'Etre ſouverainement parfait qui en eſt la ſource? Ah! notre cœur nous en puniroit. Eh, comment arrive-t-il en effet, qu'à parler en général, tout retour ſur ſoi, toute vue, tout ſentiment d'intérêt, d'ambition,

d'orgueil,

d'orgueil, d'envie, de paſſion déréglée, ait quelque choſe de turbulent, d'inquiétant, de fatiguant pour notre ame ; & que les retours vers Dieu, de confiance, de réſignation, d'offrande, de louange & d'amour, aient quelque choſe de tranquilliſant, de doux & de conſolant, qui la mettent comme dans ſon centre ? Non, ce n'eſt qu'en aimant bien Dieu, que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent, c'eſt l'amour (*c*).

Mais dans quelle meſure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre, diſoit une ame pieuſe & tendre, que de l'aimer ſans meſure. N'eſt-ce donc pas ainſi que lui-même nous a aimés ? & le Chrétien, qui ne voit plus ſeulement dans ſon Dieu le Dieu de la nature, mais l'Auteur de la grace, mais un Dieu qui s'eſt montré aſſez grand, aſſez rempli d'amour, aſſez bon, pour conſentir que ſon verbe s'unît à la nature humaine ; pour s'immoler dans la perſonne de ſon Fils au ſalut des hommes ; pour ſe choiſir en lui une vic-

time digne de sa justice, & propre à servir d'instrument à sa miséricorde ; le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces, ne seroit-il pas le plus dénaturé de tous les êtres ? ne seroit-il pas un monstre ? Mais, si c'est ainsi qu'on l'aime, on est pieux, on est dévot, on lui est consacré, dévoué tout entier * (*d*). C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche & nous émeut ; qu'on le

---

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR, DE TOUT SON ESPRIT, DE TOUTE SON AME, DE TOUTES SES FORCES, ET SON PROCHAIN COMME SOI-MEME, pour l'amour de Dieu ; (*Marc*, XII, 31.) Ce n'est pas un conseil, c'est un précepte ; c'est le premier commandement de la Loi, c'est l'abrégé de toute la Morale évangélique, de toutes les Leçons de notre divin Maître. O vous donc qui croyez à Jesus-Christ, & qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour, osez bien dire que la dévotion, que la piété n'est pas un devoir !

retrouve par-tout & dans tous ſes ouvrages ; qu'on jouit avec tranſport de ſes dons, par cela même qu'ils nous viennent de lui ; qu'on lui eſt ſoumis dans les épreuves qu'il nous envoie ; qu'on obſerve avec ſoin ſes préceptes ; qu'on eſt zélé pour ſon culte ; qu'on cherche à étendre ſon nom ; qu'on va au-devant de ce qui peut lui plaire ; qu'on écoute & qu'on ſuit avec joie ſes inſpirations & ſes conſeils ; qu'on n'a en toutes choſes d'autre volonté que la ſienne.

Eh, quels ſentimens ſont plus propres à honorer Dieu, & plus dignes de l'homme ? Qu'eſt-ce qui peut mieux élever l'ame & la rendre vraiment ſublime ? Ah! mon fils, ſi Dieu exiſte, ſi avec toutes nos facultés nous ſommes ſon ouvrage, la piété droite & ſincere, bien-loin d'être une ſuperſtition, un ridicule ou une foibleſſe, eſt le premier de tous les devoirs, & ſa divine flamme eſt, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au Ciel & ſur la Terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces ames

foibles & pusillanimes, que le nom seul de la piété effraye, que le moindre obstacle arrête, que le plus léger sacrifice épouvante ! Malheur à ces demi-Chrétiens, dont la Religion est une routine; dont le culte est une cérémonie; qui honorent du bout des lévres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur! Malheur à ces hommes qui croient d'une maniere & qui agissent de l'autre (e); qui démentent leur croyance par leur conduite; qui font blasphêmer leur foi par leurs œuvres; qui tiennent au monde, au temps, à la terre, lorsqu'ils font profession d'avoir Jesus-Christ pour Chef & pour modele, l'éternité pour fin, le Ciel pour patrie; & qui font ainsi de l'Evangile du salut la matiere de leur jugement & de leur condamnation! Malheur, malheur enfin à ces Chrétiens de nom, retenus ou excités seulement par la crainte; presque toujours en-deçà de la loi, pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande; raisonnant, équivoquant sur le précepte, pour se dispenser de l'accomplir; mesu-

rant, compaſſant leur plus ou moins de fidélité ſur le ſeul danger de ſe perdre; eſclaves ſous l'empire d'un maître, & jamais enfans bien nés ſous la douce loi d'un pere. Hélas! ils traînent le joug du Seigneur, qu'ils n'ont pas la force de porter; leurs pratiques mortes & ſtériles, parce qu'elles ne ſont pas vivifiées par l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux & pénible, qu'ils ſe fatiguent vainement à parcourir; n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu, ni au monde, ils ſont un objet d'horreur pour l'un, & la fable de l'autre; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion, ni les plaiſirs de la vie, & ſont également malheureux par les choſes qu'ils ſe permettent, & par celles qu'ils ſe refuſent.

O que bien plus ſage eſt l'ame pieuſe & fidele! ſa ferveur la ſoutient & l'anime; rien ne la gêne, rien ne l'aſſervit, rien ne lui paroît difficile; elle fait les plus grandes choſes, & les trouve encore trop petites; elle avance toujours, & ne ſe laſſe jamais; elle court de vertus en vertus;

& les pratiques de piété, embraſſées avec joie, bien-loin de lui paroître un fardeau peſant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jeſus-Chriſt *.

O mon fils ! ſuis donc la noble carriere qui s'ouvre à tes deſirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer ; & ne reſſemble pas à ces adorateurs ſacrileges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour & de charité ; qui oſent dire : j'aime.. j'aime Dieu de tout mon cœur, & qui l'oublient à chaque inſtant, ou ne s'en ſouviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inſpirer envers lui une piété ſincere ? Je te l'ai dit, cher Valmont ; par-deſſus tout, elle doit te conduire à la recherche de ſes intérêts & de ſa gloire. Il faut que cette gloire de ton

* Portez mon joug ſur vous... dit le Sauveur à ſes Diſciples ; car mon joug eſt doux & mon fardeau léger. *Matt. XI.*

Dieu soit le mobile & la regle de toutes tes actions, comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ses œuvres *. Glorifier Dieu †, le glorifier au nom de Jesus-Christ ¶, c'est la source des mérites de l'homme & du Chrétien, le grand secret de la Religion, & ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Eh, qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier & de les ennoblir qu'une pareille fin! Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire, &

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov.* 16. Je suis le principe & la fin, nous dit le Seigneur dans les Livres saints. *Apoc.* 1, 8.

† Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu. 1 *Cor.* 10.

¶ Quoi que vous fassiez, en parlant, ou en agissant, faites-le au nom de N. S. J. C., rendant graces par lui à Dieu le Pere. *Coloss.* 5.

Rendant graces en tout temps, & pour toutes choses, à Dieu le Pere, au nom de N. S. J. C. *Ephes.* 5, 20.

le meilleur uſage de toutes tes facultés: elle rectifiera par elle-même tes jugemens & ta conduite, ſi tu te ſouviens que la gloire de ton Dieu ne peut ſe procurer dignement que par le ſoin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, & par le plus grand bonheur poſſible que tu t'efforceras d'apporter à tes ſemblables: elle te fera ſortir des vues fauſſes, étroites & bornées qu'inſpirent l'orgueil & les paſſions, des vues ſerviles & deſtructives de l'ambition, des vues ſombres & louches d'une politique purement humaine, des vues miſérables & ſordides d'un intérêt perſonnel & momentané, pour te faire enfanter les deſſeins les plus vaſtes & les plus généreux, pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité & de bienfaiſance, pour t'élever juſqu'aux ſacrifices les plus magnanimes, lorſque l'intérêt de la vérité & le bien commun l'exigeront: elle donnera à ton ame un reſſort vraiment durable, un courage qui ne s'épuiſera jamais; elle portera ſon élan ſublime juſqu'à la Divinité, & l'armera

toute entiere, cette ame, des forces du Tout-puissant : elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle & une véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu aimes la gloire *(f)*; si ce feu sacré, ce desir inquiet des belles ames te dévore; cherches-en du moins une qui soit vraie, & qui ne puisse périr : & c'est dans le zele pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif, guidé par une fin si pure, tu joindras à ce premier principe d'une vraie & solide piété la soumission pleine de confiance qu'il entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité! qui fait le caractere essentiel du vrai juste, & son bonheur dès cette vie même. C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de simple conseil & de surérogation; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose; qui tient tout dans l'ordre, ramene tout au vrai, saisit en toutes choses

le juste milieu, & retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité (*g*). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les événemens contraires, des craintes & des inquiétudes pour l'avenir, des plaintes & des murmures sur le présent, ces especes de blasphêmes contre la Providence, ces désaveux tacites de l'équité, de la sagesse & de la bonté du Tout-puissant *. C'est elle qui nous fait goûter les fruits de la patience †; qui, en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles paroles de son divin Maître : » Ne vous inquiétez point comme les Payens, car votre » Pere, *qui est aux Cieux*, sait vos besoins. » Cherchez, avant toutes choses, le Royaume » de Dieu & sa Justice, & tout le reste vous » sera donné par surcroît. « *Matt. 6.*

† La racine de la patience est amere, a dit un Auteur moderne; mais que les fruits en sont doux!

meilleur de tous les peres; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos desirs; & qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte, qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fideles dans les choses mêmes les plus légeres. Que dis-je! elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes & les grandes. Rien n'est petit pour une ame chrétienne, rien n'est léger de ce qui peut offenser son pere, son ami, son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'est la premiere loi d'un amour délicat & tendre; & pour qui, ô mon Dieu! sera toute la délicatesse du sentiment, si elle n'est pas pour vous? C'est d'ailleurs, cher Valmont, cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend, qui nous met le plus surement à l'abri des rechûtes, &

qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur, que » celui qui est infidele dans » peu le sera dans beaucoup; & que celui » au contraire qui est fidele dans les pe» tites choses, le sera également dans les » grandes. « *Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien* : à plus forte raison celui qui l'aime *.

---

* Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience, pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions, des crimes, de l'aveuglement, de l'endurcissement & de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soin à former & à entretenir en soi une conscience tendre, exacte & timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, ressentir pendant quelque temps de l'horreur pour certaines fautes; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine, avec remords, & bientôt on l'enfantera sans douleur.

» Ah ! si le premier désordre, dit M. Rous» seau, est pénible & lent, que tous les

O toi! mon fils, pourrois-tu maintenant ne pas sentir le prix d'une vie entiere passée dans cette fidélité constante? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instans de lumieres où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes; à ces momens de grace & de réconciliation où il te fait si heureusement rentrer sous son empire? O la belle vie! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » Depuis que j'ai » appris à connoître mon Dieu, & à » goûter combien il est doux, j'ai eu des » foiblesses, j'ai fait des fautes, mais elles

---

» autres sont prompts & faciles! prestige des » passions! tu fascines ainsi la raison, tu » trompes la sagesse & changes sa nature » avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un » seul moment de la vie; on se détourne d'un » seul pas de la droite route. Aussi-tôt une » pente inévitable nous entraîne & nous » perd. On tombe enfin dans le gouffre, & » l'on se réveille. épouvanté de se trouver » couvert de crimes, avec un cœur né pour » la vertu. «

» m'ont échappé; & avant de les faire,
» & en les faisant, je ne les voyois pas;
» & si je les avois entrevues, si je les
» avois seulement soupçonnées, ô mon
» Dieu! mon cœur me rend ce consolant
» témoignage que je ne les aurois pas
» faites. « L'heureuse mort ! où Dieu acheve de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence; & où l'on peut ainsi remettre tranquillement son ame entre les mains de son Créateur.

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté, pour satisfaire, selon ses forces, à sa gloire outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur; & c'est à la pénitence à les acquitter. Un Homme-Dieu, victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste Chef, il faut que

tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances *. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse & la prudence de la chair, sont consacrés au tribunal de la raison même : elles le sont par la voix de la conscience & le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les temps, par un instinct naturel ont respecté les droits de la justice divine violés par le péché, & le soin qu'on prend d'y satisfaire. Par-tout, ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie, en dépit de nous, la vénération la plus profonde ; & la pénitence a tellement paru une loi du zele & de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs, & les excès sont fréquens. Je sais distinguer la démoniaque

* Coloss. 1, 24.

& cruelle folie du Bonze & du Fakir, l'hypocrite vanité du Derviche, l'affectation & les dehors de la réforme (*h*), de l'humble & ſage auſtérité d'une pénitence vraiment religieuſe, chrétienne & raiſonnable. Je ſais quelles ſont les bornes qu'a poſées la Religion (*i*); mais en reſpectant ces bornes, en reſpectant une ſanté, des forces, une vie, qui ne ſont point à nous, je ſais auſſi combien les rigueurs de la pénitence ſont ſaintes, combien elles ſont juſtes & néceſſaires *. De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'ame une force & une vigueur, que ſans elle il eſt comme impoſſible d'acquérir. Qui-

* Malheur à toi, Corozaïn, s'écrie le Sauveur; malheur à toi, Bethſaïde; parce que ſi les miracles qui ſe ſont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auroient fait pénitence dans le ſac & dans la cendre. *Math.* *XI*.

Je châtie mon corps, & je le réduis en ſervitude, dit le grand Apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne ſois réprouvé moi-même. 1 *Cor.* 9.

conque ſe croiroit en droit de ſe ſatisfaire dans toutes les choſes innocentes & permiſes, riſqueroit aiſément d'être trop foible dans des occaſions importantes, pour pouvoir ſe refuſer aux choſes mêmes qui lui ſeroient défendues. Tel eſt l'oracle du ſage : » ſi vous accordez à votre ame tout » ce que les ſens lui demandent, elle » vous rendra bientôt la joie de votre » ennemi *. « Telle eſt auſſi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres... » portant ſans ceſſe dans notre corps la » mortification de Jeſus-Chriſt, pour que » ſa vie ſoit manifeſtée en nous †. «

Mais, mon fils, la vraie piété, en nous rendant ſéveres pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgens, charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité exceſſive, cette vertu ſauvage, cette dureté de caractere, qui déshonore, qui fait blaſphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil Phariſaïque, cette complaiſance

* Eccli. 18, 31.

† Col. 35, & 2 Cor. 4, 10.

ſecrette, qui fait dire au faux juſte réprouvé par Jeſus-Chriſt, » je ne ſuis pas » comme le reſte des hommes. « Loin d'elle ces vivacités d'humeur & de tempérament, ſi contraires à l'eſprit de l'Evangile, ces ſenſibilités d'un amour-propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offenſe, que tout irrite, & que rien ne calme & ne fléchit; cet eſprit pointilleux & jaloux, implacable dans ſes haines & dans ſes vengeances; cet eſprit cauſtique & mordant *, toujours prompt

* Le penchant à critiquer & à médire accompagne preſque toujours la fauſſe piété. La médiſance, ſi abominable aux yeux de la Divinité, & dans ceux qui la font, & dans ceux qui l'écoutent, eſt en horreur même aux gens du monde, en qui il reſte encore quelque vertu morale. En effet elle eſt la peſte de la ſociété; elle eſt le vice le plus funeſte dans ſes conſéquences, le plus difficile à réparer dans ſes ſuites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue! Qu'on ſe ſouvienne au reſte que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort que l'imputation même d'un dé-

à juger, à cenſurer & à reprendre; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît ſi ſouvent le mépris des plus légitimes & des plus ſaintes autorités. Loin d'elle une vie oiſeuſe & ſtérile, ſi hautement condamnée par notre divin Maître; l'unique occupation de nous-mêmes; une ſorte d'apathie, d'inſenſibilité pour tout autre intérêt que les nôtres; une ſtupide & barbare indifférence aux beſoins des malheureux . . qui ne penſent pas comme nous. Ce ſont-là, mon fils, les triſtes caractères de cette fauſſe dévotion qui décrédite la véritable (*k*). On oſe la confondre, ainſi que les vaines formules ſur leſquelles elle s'appuie, avec un ſentiment qui eſt le plus beau don du Ciel, l'objet des complaiſances du Très-Haut, l'eſprit de la Religion, & la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on

---

faut conſidérable. Bacon a dit quelque part, en parlant de la raillerie : » Le bon ſel eſt » ſans amertume. «

traiteroit dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, se trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de scélérats (*l*). Cependant la piété en pleurs réclame ses droits, & ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ses enfans; elle nous les montre, moins répandus, moins exposés aux regards des hommes, que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge & on la condamne, mais livrés en secret & sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante & la plus tendre est l'ame de leurs sentimens & de leurs actions: ils voient tous les hommes comme des freres; ils voient en eux Dieu même qui les a créés à son image, & le Fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs foiblesses & leurs erreurs; ils pardonnent leur injustice; ils volent à leur secours; ils les soulagent sans acception du rang ou de la personne; ils s'immolent à leurs besoins. Ils se considerent comme redevables à ceux qu'ils

obligent. Ils ne s'arrogent aucune ſorte d'empire; ils mettent la perſuaſion à la place de la violence & de l'autorité. Ils ſont affables, ſans chercher à le paroître. Par de continuels efforts ſur eux-mêmes, ils commandent à leurs paſſions & à leur cœur. Ils acquierent un caractere heureux, une humeur égale, une douceur conſtante. Ils ſont humbles, & petits à leurs propres yeux : mais ils ſont grands aux yeux du vrai ſage, & plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur! précieuſe humilité! charité ſainte! c'eſt vous en effet qui formez les caracteres diſtinctifs de la vraie piété. Et que ces caracteres ſont auguſtes! qu'ils méritent bien nos hommages! La douceur acquiſe par l'habitude eſt le charme le plus vrai; elle eſt à la vertu ce que le poli eſt au diamant; elle en releve la beauté & lui donne tout ſon éclat. L'humilité, qui la fait naître & qui l'accompagne, ſource des vrais mérites & la baſe eſſentielle ſur laquelle ils repoſent, eſt le ſel de la ſageſſe & l'héroïſme de la vertu.

Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même ; elle le rappelle à ſon origine, lui montre ſon néant, & lui fait ſentir ſon impuiſſance & ſa miſere : elle l'éleve enſuite juſqu'à ſon Créateur, & lui apprend à chercher en lui ſa force & ſa grandeur. L'ame humble, petite & foible de ſon fonds, devient grande & forte par celui ſur lequel elle s'appuie. Sans préſomption, comme ſans puſillanimité & ſans baſſeſſe, elle croit ne rien pouvoir par ſa propre énergie, & peut tout par ſon Dieu. Elle emprunte de lui une lumiere vive & ſure, une grace puiſſante & victorieuſe *, qui l'éleve au-deſſus de toutes les pompeuſes chimeres de l'orgueil & de la vanité ; on ne la voit point ramper devant la faveur ; elle ne ſuit point en eſclave le char brillant de la fortune ; elle ne ſe laiſſe point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines ; la vérité & la juſtice forment ſon plus

* Dieu réſiſte aux ſuperbes & donne ſa grace aux humbles. *Jac.* 4, 6.

riche appanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle remporte sur elle-même : de tous les triomphes, le plus vrai comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu si digne de nos vœux & de nos efforts contribue essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain & superbe *; elle

* » La vanité de l'homme est la source de » ses plus grandes peines ; & il n'y a per- » sonne de si parfait & de si fêté à qui elle » ne donne encore plus de chagrins que de » plaisirs. — Si jamais la vanité fit quelque » heureux sur la terre, à coup sûr cet heu- » reux là n'étoit qu'un sot. « *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes, qui, en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions & aux égards qu'on nous refuse, qu'à ceux qu'on nous accorde, en nous aigrissant, en nous révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense, nous remplit à chaque instant de dégoûts & d'amertumes, & est la

nous rend les abaissemens, les contradictions moins sensibles ; elle nous les épargne souvent : car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats & le prix de sa victoire. » Apprenez de moi *, dit le Fils de Dieu, fait homme pour nous servir de modele, que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames †. «

---

cause la plus ordinaire de nos emportemens & de nos fureurs.

» L'amour-propre, selon la pensée de M. » de Voltaire, est un ballon plein de vent. » Faites-y une piquure, il en sortira des tem- » pêtes. «

* Mat. 11, 29.

† Jesus-Christ nous dit encore, en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez comme » de petits enfans, vous n'entrerez pas dans » le Royaume des Cieux. « *Mat.* 18, 3. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractere de bassesse & d'abjection ; qu'elle renverse l'ordre de la société ; qu'elle nous rende dé-

Si

Si ces caracteres de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion Chré-

---

pendans de ceux à qui nous devons commander; que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse & imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit, *soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *soyez prudens comme des serpens, & simples comme des colombes.* Il y a plus, la même Religion qui nous dit, soyez humbles, nous dit en mille manieres différentes, soyez grands, soyez courageux, soyez généreux & magnanimes. Il y a dans toute ame vraiment chrétienne une noble fierté, aussi éloignée de l'avilissement & de la bassesse, qu'elle l'est de l'enflure & de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'éleve, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul qu'il s'abaisse devant les hommes; & il ne le fait qu'autant que Dieu veut, & comme il le veut. Opposez-le aux persécuteurs & aux tyrans, au monde & à ses amorces flatteuses, au respect humain & à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions & des vices, à la bassesse de l'adulation & du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manege des Cours & à toutes les indignes manœuvres des Courtisans,

tienne & l'exemple des vrais justes, ne se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots; ô mon fils! qu'on s'en prenne à eux seuls *, & non à cette piété qui les désavoue, qui les reprend & les condamne, qui les réforme, autant qu'il est en elle. Otez à ces ames, pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété & trop imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de religion qui les retient, & vous reconnoîtrez alors

---

à tout ce qui avilit & qui dégrade; son ame, grande & généreuse sans hauteur & sans faste, déploie toute sa force & tout son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'éleve au-dessus de tout, & sacrifie tout pour le véritable honneur & pour la vertu.

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur, qui se trouve si souvent dans la piété même; ce qui a fait dire, avec tant de vérité, que » par-tout où Dieu a une Eglise, » le Diable veut avoir une Chapelle. « *Were God has à Church, the Devil wil have a Chapel.*

ce qu'eſt l'homme abandonné au feu de ſes paſſions & à l'impétuoſité de ſon caractere : il étoit vif encore malgré ſa dévotion, & vous le verrez emporté & furieux ; il étoit ſenſible & pointilleux, & vous le verrez fier & arrogant ; il étoit rigide & ſévere, & vous le verrez cruel & dénaturé. Monde injuſte & biſarre ! vous lui euſſiez pardonné ſes vices, s'il eût été ſans loi, ſans frein, ſans religion comme vous ; & parce qu'il s'efforce de devenir pieux & fidele, vous ne daignerez pas même excuſer ſes foibleſſes * !

Laiſſons, mon ami, laiſſons le monde invectiver contre la piété, & en travaillant à la former en nous, mettons tous nos ſoins à la rendre ſolide & exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'ac-

* Reſpecter les perſonnes pieuſes avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. » J'ai vécu cent ans, diſoit M. de » Fontenelle, & je mourrai avec la conſo- » lation de n'avoir jamais donné le plus petit » ridicule à la plus petite vertu. «

quérir & pour y persévérer ? En deux mots Jesus-Christ nous l'a dit. » Veillez » & priez.

Ah ! sans doute Dieu connoît nos maux ; il voit nos miseres ; & pour les soulager, il n'a pas besoin de nos prieres. Mais pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus foible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé, parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance, que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons, & les droits qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges ; & c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remede puissant contre notre foiblesse par le sentiment qu'il veut que nous en conservions ; & il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir *. Prions donc

* Il n'est point de Langue où ne se trouve » cette exclamation, ô mon Dieu ! point de

ſans nous laſſer jamais. Tout eſt promis à la priere, lorſqu'elle eſt le gémiſſement d'un cœur qui ſent ſes beſoins, qu'elle eſt animée par la foi, & qu'elle eſt ſoutenue de la perſévérance *.

» Peuple chez qui un homme que la calomnie » opprime, ou un pere & une mere, qui sont » privés de leurs enfans, ne levent les yeux au » Ciel, & ne forment dans leur douleur une » aſpiration ſecrette vers l'Etre ſuprême. « *M. d'Arnaud. Lettre ſur Euphémie.*

Ce cri du cœur, ce cri de la priere, ſi naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du temps, pour les beſoins de l'ame que pour ceux du corps ? Et devons-nous prier avec moins de conſtance & de ferveur, lorſqu'il s'agit de trouver un remede à nos paſſions, nos vices & nos erreurs, que lorſqu'il ſera queſtion de guérir nos infirmités, & d'obtenir quelque ſoulagement à nos douleurs ?

* » Demandez, & l'on vous donnera; cherchez, & vous trouverez; frappez, & l'on » vous ouvrira. « *Mat.* 7, 7.

» Il faut toujours prier, & ne ſe laſſer » jamais. « *Luc.* 18, 1.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémiſſemens, ces entretiens affectueux, ces ſoupirs enflammés par leſquels l'ame s'élance vers ſon Dieu ; lui expoſe ſes deſirs ; lui peint ſon amour ; le loue de ſes perfections ; lui rend graces de ſes bienfaits ; lui parle des peines qu'elle reſſent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent ; implore ſon ſecours ; ſe conſole, ſe délaſſe en ſa préſence ; s'oublie, ſe perd délicieuſement en lui ; & reprend dans ſon ſein une vigueur nouvelle *(m)* !

Mais en priant, veillons conſtamment, & combattons avec courage *. Le grand ouvrage de notre ſanctification ſuppoſe l'heureux concours de deux cauſes qui y ſont également néceſſaires, Dieu &

---

* » Si la vie eſt courte pour le plaiſir, » qu'elle eſt longue pour la vertu ! Il faut être » inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de » jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal » faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie » un moment, & l'on eſt perdu. « *M. Rouſſeau.*

l'homme; de Dieu par sa grace, & de l'homme par sa vigilance & ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la priere, renferment tous les autres *(n)*; le recueillement & la retraite *(o)*, autant qu'elle est compatible avec notre état & les obligations que nous avons à remplir : douce retraite! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité; qui nous aide à revenir de sang-froid sur les fausses opinions du monde, sur ses entretiens contagieux & funestes, où chaque idée que l'on reçoit est un prejugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs; —la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal; car celui qui aime le péril, dit l'Ecriture, y périra; —le choix des livres, des conversations *, des sociétés, qui décide pres-

* » Les entretiens polissons préparent les » mœurs libertines. « *Id.*

Et les discours impies gâtent tout-à-la-fois & l'esprit & le cœur.

que infailliblement nos ſentimens & nos mœurs, & qui ſouvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête & ſenſée, eſt de voir des hommes, qui d'ailleurs penſent bien & ne menent point une vie libertine, haſarder, uniquement pour plaiſanter, les propos les plus irreligieux & les maximes les plus licentieuſes. Ils ſe croient pleinement juſtifiés, lorſqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une eſpece de rétractation. Mais outre qu'il eſt toujours bien criminel & bien indécent de plaiſanter ſur des matieres auſſi ſérieuſes, & de ſe rendre, même en jouant, l'écho du vice, ou l'apôtre du menſonge; le poiſon que renferment leurs diſcours a déja produit ſon effet ſur des imaginations tendres & ſuſceptibles; ſur des cœurs à moitié corrompus, & qui n'attendoient, pour l'être entierement & ſans retour, que cette facilité qu'on leur donne de ſe juſtifier à eux-mêmes le déréglement de leurs paſſions; ſur de jeunes perſonnes dont l'eſprit s'ouvre ſans peine aux impreſſions dangereuſes, & qui retiennent bien plus aiſément un ſophiſme ingénieux qui les flatte, qu'elles

années *; — le sentiment de la présence de Dieu (*p*), qui nous met en garde contre les saillies des passions, qui nous soutient dans les maux de la vie & nous les rend plus faciles à supporter, qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse & avec reconnoissance; — l'heureux choix d'un guide éclairé, qui veille avec nous sur nous-mêmes, qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober, qui joint à nos foibles lumieres celles que l'expérience lui donne & les graces attachées à son ministere; — la fréquentation des sacremens, qui, par l'épreuve qui les précede, les dispositions

---

ne sont frappées d'un désaveu qui répond foiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 129. tom. 2.

* *Una giornata di compagnie alletatrici hà forza di guastare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

qui les accompagnent, les ſecours abondans qu'ils nous procurent, ſes faveurs & les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, ſoutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le ſanctuaire de la ſageſſe & l'école de la vertu (q); — les actes contraires aux tentations qui nous aſſiegent, ces pratiques de renoncement & d'abnégation, (r), qui donnent de la vigueur à notre ame, affoibliſſent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, & ſont déjà comme des préſages de la victoire; — le réglement général de notre conduite qui met de la juſteſſe dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté & de la conſtance dans nos réſolutions; — les occupations journalieres, le travail aſſidu *,

* On ne ſauroit trop le répéter ; l'oiſiveté eſt la mere de tout vice. » Envoyez-le au » travail, dit l'Ecriture, de peur qu'il ne ſoit » oiſif ; car l'oiſiveté enſeigne beaucoup de

le bon emploi du temps, si opposé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un & de l'autre sexe, pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette, de visites, de promenades, de spectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de sommeil, de soins minutieux & frivoles, d'occupations stériles, d'importantes bagatelles; eh, quelle vie pour un être pensant! — L'accomplissement de tous les devoirs de Religion, & en particulier de ceux d'un paroissien zélé, devoirs si ignorés, & si nécessaires cependant, puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique, qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune & l'observance d'un même culte, qu'ils nous assurent des instructions aussi simples que solides *, qu'ils influent efficacement sur

» mal. « *Multam malitiam docuit otiositas.* Eccli. 33, 29.

* » L'antiquité ne nous offre rien de sem» blable en ce genre. C'est une belle institu-

les mœurs par le bon exemple, & que d'ailleurs ils nous ſont preſcrits par l'Egliſe (s); — l'offrande aſſidue de ce ſacrifice adorable par lequel ſe perpétue ſur nos autels celui de la croix, de ce ſacrifice dont l'Homme-Dieu eſt tout-à-la-fois le premier Prêtre & la victime, & qui dès-lors, par ſa nature même, eſt aux yeux du ſouverain Etre & du Chrétien fidele l'acte le plus excellent de la Religion; — enfin toutes les pratiques de piété, propres à la nourrir dans notre ame & à l'accroître; telles que ſont l'examen de prévoyance pour la journée, dans la priere du matin; l'examen de conſcience le ſoir; les ſaintes lectures; les

» tion que celle de raſſembler les citoyens » dans un temps & en un lieu marqué, pour » leur expoſer, d'une maniere claire, ſolide » & touchante, les regles de conduite les » plus propres à procurer le bonheur de la » ſociété, & celui de chacun de ſes membres. » C'eſt, pour ainſi dire, ſemer la vertu. « *Journ. Encyclop.* du 15. Octobre 1761.

aſpirations fréquentes vers le Ciel ; la viſite des malades ; le ſoulagement des malheureux ; les aumônes abondantes, par leſquelles nous prêtons à uſure au Seigneur ; l'empreſſement à établir le regne de Dieu dans les ames, en éclairant ceux qui ſont dans les ténebres, en ſoutenant ceux qui ſont foibles, en dérobant à la ſéduction ceux qui ſont en danger de ſe perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : tels que ſont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu, les marques de compaſſion, d'intérêt pour l'Egliſe ſouffrante ; ces effets vraiment reſpectables de l'union ſi belle, qui lie dans l'Egliſe Catholique l'ame vraiment Chrétienne à tous les êtres intelligens & ſenſibles, deſtinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre, au Ciel, à tout l'Univers par une chaîne d'amour, dont le terme eſt Dieu même : pratiques ſaintes & ſublimes ! que l'irréligion du ſiecle traite de petiteſſes & de minuties ; qui le ſont en effet, ſi on en prend mal l'eſprit & ſi on les ſépare du culte

eſſentiel de la vertu; mais qui feront toujours grandes, dès qu'elles conduiront aux grandes choſes *.

Mais, Valmont, pour faire uſage de ces moyens qui menent à la piété, ou qui la ſoutiennent & qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens †; il faut braver le reſpect humain... Le reſpect humain! le plus dangereux obſtacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans ſa naiſſance; lui, mon fils! le tyran des ames foibles & lâches, qui leur laiſſant oublier que » la vraie » gloire eſt de ſuivre le Seigneur, « leur fait apoſtaſier la Religion, trahir leur

---

* » J'admire plus la Religion dans les pe» tites pratiques qu'elle inſpire aux gens d'eſ» prit, que dans les grandes choſes qu'elle » fait entreprendre au commun des hommes. « *Le Roi de Pologne. Réflexions ſur divers ſujets de morale.*

† » Il n'y a point de vertu ſans force, & le » chemin du vice eſt la lâcheté. *M. Rouſſeau.* «

conſcience, rougir de Jeſus-Chriſt, & renier ſes plus ſaintes maximes; lui cependant, qui ne nous rend le monde ſi redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la cenſure du monde eſt ſi peu à craindre pour quiconque l'affronte & le mépriſe; lui enfin, qui n'eſt fort contre nous, qu'autant que nous le voulons bien *. Ah! Valmont, pour apprendre à le vaincre, ſouviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit, des vils préjugés ſur leſquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître & le fortifient, de cette baſſeſſe d'ame qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorſqu'aux yeux de l'Univers aſſemblé, Jeſus-Chriſt rougira de quiconque aura rougi de lui & de ſon Evangile. Eh, que t'importent les éloges ou les cenſures d'un monde inſenſé, qui, jugé lui-même, ſera forcé de rendre hommage à

* Le monde eſt un tyran dont j'ai fait mon eſclave.
Du poids de ſa cenſure accablant qui le craint,
Il ſe laiſſe enchaîner par celui qui le brave.

DESMAHIS.

la vérité, à la vertu, qu'il aura méconnues ou déshonorées ?

Les plus grands intérêts, les plus grands ſoins, mon fils, doivent t'occuper aujourd'hui. Tu éleves le plus important & le plus noble édifice, celui de ta perfection. Travailles-y ſans crainte, ſans foibleſſe, ſans relâche : c'eſt élever en même temps le monument le plus durable à ta gloire & à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grace de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te deſire ſi ardamment. Daigne le Ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir & ſeconder mes efforts !

O mon fils ! pour répondre dignement à ſes deſſeins ſur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons diſcutées ; médites-en ſouvent les preuves, & ſur-tout les preuves eſſentielles qui les démontrent ; celles de l'exiſtence de Dieu, d'après la nature & l'exiſtence de l'être néceſſaire ; — de la ſpiritualité de l'ame, d'après ſa faculté de raiſonner & de comparer ; — de la loi naturelle,

d'après les attributs de l'Etre ſuprême, & la différence intrinſeque du bien & du mal, ainſi que des effets qui en réſultent; — de notre immortalité, d'après le plan de la légiſlation divine; — de la Religion Chrétienne, d'après ſon enſemble & ſes principaux caracteres, la néceſſité, l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence ou la ſainteté; * — de l'Egliſe,

---

* Et n'oublions pas que cet enſemble renferme Jeſus-Chriſt, comme l'unique terme de toute la Religion, & le centre de réunion de l'un & l'autre Teſtament: qu'il renferme, comme garans de la divinité de ce Jeſus; Premierement, *les promeſſes* qui l'ont annoncé; *les Juſtes* qui en ont été la figure; *les Prophètes* qui l'ont prédit, qui ont vu le mêlange étonnant de ſa divinité & de ſon humanité, de ſa grandeur & de ſes ignominies; qui, à cauſe de lui, & pour rendre d'avance leurs Prophéties plus ſenſibles, ont prédit également les révolutions des plus grands Empires; ſecondement, *Jeſus-Chriſt même*, ſi diſtingué du reſte des hommes par ſon caractere tout divin, par l'étendue de ſon pouvoir, par

d'après le besoin d'une autorité ; — de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature & les vertus qu'elle

---

la sublimité de sa morale ; troisiemement, *les Apôtres*, d'abord timides, grossiers, charnels, sans éducation, sans lettres ; tranformés bientôt après en des hommes nouveaux ; se partageant l'univers, pour l'éclairer & le renouveller ; & sur des faits qui se sont passés publiquement & sous leurs yeux, scellant, avec tant d'autres Disciples, leur témoignage de leur sang ; quatriemement, *l'établissement du Christianisme*, par des moyens si foibles, si peu naturels, si peu humains, & qui n'avoient selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise ; cinquiemement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux, depuis plus de dix-sept siecles, cette imprécation de leurs peres, lorsqu'ils demanderent avec tant d'instances la mort de Jesus-Christ ; *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans ;* les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle & la plus stupide incrédulité ; sixiemement, *l'état de la*

renferme. Ramené ainsi à de meilleurs principes, tu retrouveras par-tout l'heureux accord de la Religion avec la saine & véritable philosophie *.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient susceptibles, & te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume & le génie de quelques-uns de nos incrédules ! mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient, pour faire valoir la Religion Chrétienne, toute cette magie de stile, toute cette force

---

société chrétienne, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, & sous celle des Evêques, qui d'âge en âge leur ont également succédé ; société dans laquelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur ; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, » la Religion, comme l'a très-bien dit M. d'Aguesseau, est la vraie Philosophie. « *Tome 1 de ses Œuvres. Instr. 2.*

d'expreſſions, toute cette richeſſe de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux emploient à embellir l'impiété & à orner le menſonge; qu'ils faſſent pour la vérité de ſuite & par principes, ce qu'ils font quelquefois pour elle par un ſentiment involontaire ou par caprice; quelle cauſe ils auront à défendre! quelle vive perſuaſion ils feront naître! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront! & qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges & de reconnoiſſonce!

Peut-être, mon fils, cette eſpece de révolution eſt-elle plus prochaine qu'on ne ſe l'imagine. Les extrêmités ſe touchent. Nos incrédules ont été trop loin; ils ont renverſé tous principes; ils ont ôté à l'irréligion ſon maſque, & montré trop à découvert ſes triſtes & affreuſes conſéquences. Maintenant on ſait à quoi s'en tenir, & ils portent en quelque ſorte leur contre-poiſon avec eux. Il ne leur reſte donc plus, pour ſe donner un nouveau relief & ſe fonder un nouvel empire, qu'à revenir ſur leurs pas, & à ſe porter

en sens contraire. D'ailleurs, tout est affaire de mode parmi nous, & j'ai cru m'appercevoir que, parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paroître ne pas avoir de religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en portent depuis quelque temps le ton dans leurs ouvrages, de maniere à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, & ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu, mes chers enfans ; je vous attends avec le plus vif empressement, & mon ame vole toute entiere au-devant de vous.

NOTES.

PAGE 357.

(a) *Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes.* J'ai vu avec joie,

même dans des ouvrages de pure Littérature & de ſimples Journaux, que le ton de notre ſiecle, en dépit de ſon incrédulité, s'élevoit à une ſorte d'enthouſiaſme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rouſſeau de Geneve, le Traducteur des Nuits d'Young & des Méditations d'Hervey, en célebrent la dignité & les avantages, chacun à leur maniere. Quant à moi, qui l'enviſage ſur toutes choſes par ſon rapport à la Religion, je ſuis perſuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en ſont dignes, eſt ce qui ſoutient parmi nous le peu de foi qui nous reſte.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur ſoin Paſtoral trop intéreſſante & trop utile, pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos Campagnes, comme le plus beau modele. » Je ne connois point ſur la » terre de dignité plus touchante & plus reſ» pectable que celle d'un Curé, qui va porter » une raiſon ſaine & un cœur ſenſible au mi» lieu d'une cinquantaine de chaumieres; y » fixe le domicile de ſa vie; adopte ces fa» milles de laboureurs; vit & ſe plaît avec » eux comme un pere avec ſes enfans; les » raſſemble à de certains jours réglés, pour

» les entretenir du Dieu qui féconde leur
» champ, en présence de ses bienfaits dont
» ils sont entourés ; abaisse à leur portée, &
» traduit en leur simple langage les idées trop
» sublimes, ou les principes trop abstraits de
» la Morale & de la Religion ; leur apprend
» à sentir le bonheur facile de leur condition
» paisible, & à ne point envier les fortunes
» agitées des Villes ; dîme sur la portion des
» riches, la part du pauvre dans la sienne ;
» goûte leurs fêtes, & rit à leur joie ; les
» soulage & les console des fléaux qui tom-
» bent sur eux ; réjouit pour plusieurs jours la
» mere de famille, en caressant un moment
» son jeune enfant ; encourage au travail le
» jeune homme robuste, en lui montrant son
» pere décrépit, pour qui le temps de se re-
» poser est venu ; se promene avec le vieillard
» dans la saison des beaux jours, & lui parle
» gaiement de la mort sous le vieux arbre
» qui reverdit encore ; applanit au mourant
» l'entrée du tombeau, & l'approche douce-
» ment de ce terme desirable de ses infirmités
» & de ses douleurs. «

» Un bon Curé, a dit M. R. est un Ministre
de bonté, comme un bon Magistrat est un
Ministre de Justice. Un Curé n'a jamais de

mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite ; & ſouvent il l'obtient, quand il ſait ſe faire reſpecter. «

Ce que l'on dit ici des Curés doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, & n'exclut point l'hommage de reſpect & de reconnoiſſance que l'on doit à l'état religieux, qui ſouvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irreligion lui déclare une guerre ouverte, & faſſe de cet état l'objet le plus ordinaire de ſes invectives & de ſes déclamations ; le vrai Fidele, le Citoyen éclairé ne voient en lui que d'utiles reſſources, lorſqu'il eſt renfermé dans ſes juſtes bornes, & ramené à ſon véritable eſprit. Honorer l'Etre ſuprême par l'exercice & les pratiques régulieres d'une piété fervente ; renoncer aux douceurs du ſiecle & au commerce du monde pour lui donner, dans une diſtance convenable, le ſpectacle édifiant des plus hautes vertus ; ne point tenir aux hommes ſelon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'eſprit ; dans des Ordres ſtudieux & ſavans éclairer la ſociété par des ouvrages profonds ; dans quelques-uns

la servir par des travaux pénibles ; dans d'autres l'instruire par le ministere de la parole, ou former des éleves à l'Etat & à la Religion ; dans tous fléchir par de saints gémissemens & une priere assidue le Ciel irrité par nos crimes, lever vers lui des mains pures, l'intéresser à nos succès, à nos besoins & à nos miseres ; dans les Communautés de Filles, où ne s'est pas introduit l'esprit du monde, offrir un asile à l'infortune, un refuge à l'innocence, une ressource même au repentir, une école de piété & de vertu à la Jeunesse, pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses & de dignes meres de famille : voilà l'objet & les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours ; & voilà ce que le vrai Sage & le Chrétien fidele admirent en lui, lorsque la regle y est en vigueur, & que les abus y sont réformés.

Sur ses avantages purement civils, on peut voir ce qu'en a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des Hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés & de nos plus sages Littérateurs. » Il ne faut pas croire ce que la secte » des Novateurs économiques répete avec » emphase sur l'inutilité des Monasteres ; c'est » à un Marquis de Mirabeau à prononcer sur

» une pareille matiere, parce qu'il l'a appro-
» fondie, & non à cet essain d'Agronomes
» modernes qui veulent tout innover dans
» l'Agriculture, comme les Philosophes dans
» la Religion & dans les mœurs. Or vous
» savez, Monsieur, ce que pense l'*Ami des*
» *Hommes* sur les avantages politiques des
» Maisons religieuses dispersées dans les Cam-
» pagnes. Les Anglois eux-mêmes ont avoué
» cent fois que la destruction des Monasteres
» avoit été parmi eux une des principales
» époques de la décadence de l'Agriculture;
» & leurs Historiens attestent unanimement
» que les Moines seuls ont défriché près du
» tiers de l'Angleterre. Que l'on gémisse donc
» avec le saint Réformateur de la Trappe sur
» la cessation du travail des mains dans les Or-
» dres Religieux, & sur les désordres où l'oi-
» siveté & le séjour des Villes * ont plongé
» quelques-uns de leurs membres; que l'on

* Ajoutons, pour les Provinces, la trop grande aisance & le trop petit nombre de Religieux dans un même Monastere : car pourquoi tairions-nous ce qui, dans de gros Prieurés & de riches Abbayes, donne lieu à des excès si préjudiciables à la Religion, & qui deviennent un scandale pour tout le monde. Hélas ! les enfans le diroient, si je ne le disois pas.

» s'efforce de ramener, par la douceur, les » Ordres Monastiques à leur ancien esprit de » régularité & de clôture; mais que l'ingra- » titude & l'amour des nouveautés ne portent » pas une main homicide sur ces anciens » asyles des lettres & de la vertu. « *M. Fréron. Année Littéraire.*

C'est à-peu-près de la même maniere que s'exprime l'Abbé Velly, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuses & des privileges, qui dans de premiers temps les ont soustraits à la jurisdiction de l'Ordinaire; » quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, le Gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établissemens. Ils ont donné des saints à la Religion, c'étoient des écoles de vertus; des Historiens à la postérité, ce sont eux qui nous ont conservé les fastes de la Nation; des Citoyens utiles à l'Etat, c'est à leur industrie que la France doit une grande partie de sa fécondité. Elle étoit désolée par les fréquentes incursions des barbares; on ne voyoit par-tout que campagnes arides, que vastes forêts, que bruyeres, que marécages. On crut donner très-peu, en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport. On leur abandonna

autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces ſaints Pénitents ne s'étoient point conſacrés à Dieu pour vivre dans l'oiſiveté : ils eſſartoient, défrichoient, deſſéchoient, ſemoient, plantoient, bâtiſſoient. Le Ciel bénit un travail ſi pur. L'intérêt n'y avoit aucune part : c'étoit la frugalité même. La plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au ſoulagement des pauvres. Bien-tôt ces ſolitudes incultes & déſertes devinrent des lieux agréables & fertiles. « *Hiſt. de France*, *T.* 1.

PAGE 359.

(b) *Qu'on oſe en ridiculiſer juſqu'au nom même.* M. Rouſſeau fait dire à Madame de Wolmar : » Je ſuis donc dévote à votre compte, ou prête à le devenir ! Soit ; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous ? La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut ſervir Dieu plus noblement ; elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres Philoſophes ! «

On ſe plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il eſt vrai ; elle devient délire dans les têtes mal organiſées,

qui tournent en extravagance & en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion ; & elles l'auroient été dans la galanterie, si elles s'étoient portées de ce côté-là.

PAGE 361.

(c) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu, &c.* Tel est encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; & que ces aveux sont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache ! » Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Menera-t-elle une vie plus de son goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y suis inquiete ; mon cœur ignore ce qui lui manque ; il desire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la source du sentiment & de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps ; ou plutôt elle n'est plus en elle-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple, & dégagée un mo-

ment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien. «

» A ne conſulter que la ſaine Philoſophie, » n'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir, dit M. » d'Arnaud, du peu de ſolidité des affections » terreſtres ? Où ſont les amitiés déſintéreſſées » & conſtantes, les plaiſirs véritables, les » fortunes qui ne ſoient pas ſoumiſes à des » revers ? Où eſt le bonheur réel ? En vain le » demanderions-nous à tout ce qui nous en» toure : & dans nos malheurs, qui accourt » nous conſoler, quand tout nous abandonne » & nous laiſſe un vuide affreux de nous-mê» mes ? Quelle main eſt empreſſée à eſſuyer nos » larmes ? qui nous ſoutient dans les horreurs » de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant pour » le monde ? Quel eſt enfin l'ami que nous » trouvons toujours prêt à nous recevoir, à » nous entendre, à verſer des ſoulagemens » dans notre ame affligée ? Ai-je beſoin de » le dire ? Il n'y a que l'idée de Dieu qui » puiſſe nous faire ſupporter la vie ; c'eſt de» vant cette grande image que s'évanouiſſent » tous les autres objets aux yeux mêmes du » *raiſonneur* qui apprécie tout ſans le ſecours » de la Religion. « *Lettre ſur Euphémie.*

PAGE 362.

(d) *On lui est consacré, dévoué tout entier.* C'est ainsi que M. R. peint une ame pieuse : pourquoi faut-il que de si belles images soient dans un Livre, où, sans une mission particuliere, personne, d'un peu sage, n'ira les chercher. » Tout devient sentiment dans » un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'uni- » vers entier que des sujets d'attendrissement » & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la » bienfaisante main de la Providence ; ses » enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; » elle recueille ses dons dans les productions » de la terre ; elle voit sa table couverte par » ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; » son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent » ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs » dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout » ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux » sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers » échappe à ses foibles yeux, elle voit par- » tout le pere commun des hommes. Honorer » ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas » servir autant qu'on peut l'Etre infini ? «

PAGE 364.

(e) *Malheur à ces hommes qui croient d'une*

maniere, & qui agiſſent de l'autre, &c. » Il
» y a des gens qui ſe bornent à une Religion
» extérieure & maniérée, qui, ſans toucher
» le cœur, raſſure la conſcience ; à de ſimples
» formules : ils croient exactement en Dieu à
» certaines heures, pour n'y plus penſer le
» reſte du temps. Scrupuleuſement attachés au
» culte public, ils n'en ſavent rien tirer pour
» la pratique de la vie. Ne pouvant accorder
» l'eſprit du monde avec l'Evangile, ni la foi
» avec les Œuvres, ils prennent un milieu qui
» contente leur vaine ſageſſe ; ils ont des maxi-
» mes pour croire, & d'autres pour agir : ils
» oublient dans un lieu ce qu'ils avoient penſé
» dans l'autre ; ils ſont dévots à l'Egliſe, &
» Philoſophes au logis. Alors ils ne ſont rien
» nulle part ; leurs prieres ne ſont que des
» mots, leurs raiſonnemens des ſophiſmes, &
» ils ſuivent pour toute lumiere, la fauſſe lueur
» des feux errans qui les guident pour les per-
» dre. « *M. Rouſſeau.*

Il ne ſe rencontre malheureuſement que trop de ces ſortes de perſonnes qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu & Bélial, comme parle l'Ecriture ; la lumiere & les ténebres ; le vice & la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célebre

Marquiſe de Monteſpan. » Elle s'étoit fait une morale trop relâchée pour une Chrétienne, trop ſévere pour la Maîtreſſe d'un Roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes, l'aſſiduité au ſervice divin, quelques pratiques extérieures, rachetoient auprès de Dieu le déréglement de ſa conduite. Elle approchoit de la table ſacrée à la faveur de quelques abſolutions, ſurpriſes à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle eſſaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avoit vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! Vous êtes cette Madame » de Monteſpan, qui ſcandaliſe toute la France ? Allez, Madame, renoncez à vos coupables habitudes, & vous viendrez enſuite » à ce Tribunal redoutable. » Elle ſortit furieuſe, alla ſe plaindre au Roi, & lui demanda juſtice de la généreuſe fermeté du Confeſſeur, comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que ſon autorité s'étendît juſqu'à juger, dans les Sacremens, ce qui ſe paſſe entre l'homme & Dieu. « *Dictionn. d'Educ.*

PAGE 369.

(f) *Si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce desir inquiet des belles ames. &c.* Il y a dans la vie de S. Ignace ue trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier avoit l'esprit beau, l'humeur agreable, l'ame noble & les mœurs très-pures; mais il étoit naturellement un peu vain, & aimoit l'éclat. Ignace qui observoit tous ses mouvemens, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. » Xavier, lui dit» il, que sert à l'homme de gagner l'univers, » & de perdre son ame? S'il n'y avoit point » d'autre vie que la vie présente, ni d'autre » gloire que celle du monde, vous auriez rai» son de ne songer qu'à paroître & à vous éle» ver parmi les hommes: mais s'il y a une » éternité, comme il y en a une assurément, » à quoi pensez-vous de borner ici vos desirs; » & pourquoi préférez-vous ce qui passe comme » un songe à ce qui ne finira jamais? Croyez» moi, les vains honneurs de la terre sont trop » peu de chose pour un cœur aussi généreux que » le vôtre. Le seul Royaume du Ciel est digne » de vous. Je ne prétends pas éteindre l'ardeur » que vous avez pour la gloire, ni vous inspirer

» de bas sentimens : soyez ambitieux, soyez » magnanime; mais portez votre ambition plus » haut, & faites paroître la grandeur de votre » ame, en méprisant tout ce qui est périssable. « Xavier, touché de ces paroles, se rendit enfin, & consacra à Dieu le reste de ses jours.

PAGE 370.

(g) *Retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes, sans être bien instruits des vertus morales & civiles, auxquelles les premieres sont supérieures sans leur être jamais contraires, tombent dans des méprises, dont s'apperçoivent aisément ceux qui savent les principes. Les méprises viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur paresseux qui lui fait croire qu'on ne sauroit pécher en disant trop. Il arrive quelquefois de-là que les esprits scrupuleux qui les écoutent, se jettent, sur-tout à l'égard des autres, (*très-souvent à l'égard d'eux-mêmes*) dans des excès pernicieux. Mais il arrive presque toujours, que les Auditeurs moins timides confondent l'essentiel avec le sur-ajouté; & ne pouvant atteindre à celui-ci, se dispensent aussi de l'autre. » *L'Abbé Terrasson, la Philosophie applicable, &c.*

PAGE 376.

(h) *L'affectation & les dehors de la réforme.* L'esprit de mortification est nécessairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ses dehors. On peut dire en un sens, que si de toutes les vertus, la mortification est une des plus utiles, elle est aussi une des plus équivoques, celle qui prouve le moins à l'extérieur, & qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite ; elle est l'affiche de presque toutes les sectes ; elle est le piege auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes, parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée, & aucun de nos Sectaires, que je sache, n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours, par vanité ou par superstition, les Bonzes & les Talapoins. Un air hâve, un visage triste & sévere, une tête inclinée, tout cet appareil de pénitence & de réforme, que J. C. a repris si vivement & par des peintures si naïves dans les Pharisiens, ne fait pas à beaucoup près la vertu, s'acquiert sans peine, & forme à peu de frais un saint de la Secte & du Parti ; tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge &c.

la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté; mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, & ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité; le renoncement à soi-même, la douceur & la bonté.

Ibid.

(i) *Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion.* » Cette Religion sublime & bien-» faisante, dit M. d'Arnaud, qui, accourant tou-» jours au secours de la nature, lui défend de » se nuire, & lui fait même un devoir sacré » de sa propre conservation. «

On accuse les Saints d'avoir passé ces bornes. Me seroit-il permis de hasarder ici une réflexion, que je soumets à la critique des ames pieuses & éclairées? Dans des siecles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints, pas aussi exactes à beaucoup près, ni aussi précises qu'elles devroient l'être, ont moins été faites d'après les vues & la conduite des Saints eux-mêmes, que d'après les idées particulieres & l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits; d'où il est arrivé quelquefois que par un zele mal entendu, ils ont inventé le modele qu'ils nous

présentoient, bien plus qu'ils ne l'ont copié; & ont jetté sur la Religion, aux yeux de bien des gens, un louche que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende en aucune maniere, donner atteinte à la croyance de l'Eglise sur les effets merveilleux de la grace à l'égard de quelques ames privilégiées, dans lesquelles Dieu a agi d'une maniere toute spéciale, & en qui il a voulu manifester, par des voies extraordinaires, sa puissance. Mais je voudrois que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule de personnes, qu'un zele inconsidéré engage, que la présomption guide, que quelquefois même la vanité séduit, & qui, se rendant homicides d'elles-mêmes, sont souvent la victime de l'illusion & de l'amour-propre, en croyant l'être de la pénitence & de la charité. La modération est le caractere du sage; elle l'est encore plus du Chrétien humble & docile.

Parmi les Conférences de Cassien, il y en a une dans laquelle un Solitaire demande aux autres, quelle est de toutes les vertus, celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment; & celui qui préside, après avoir recueilli toutes les opinions, fait

voir que cette vertu eſt la diſcrétion, » parce » que c'eſt elle, qui, s'éloignant également » des deux extrémités, nous apprend à mar» cher par la voie droite, & ne permet pas » que l'eſprit s'égare, ni d'un côté, en paſſant » les bornes d'une juſte continence, par une » ferveur exceſſive & une indiſcrette pré» ſomption, ni de l'autre, en nous laiſſant » aller au relâchement & à la tiédeur, ſous » prétexte de ne pas accabler le corps. « *Seconde Conférence, chap. 2.*

PAGE 379.

(k) *Ce ſont-là les triſtes caracteres de cette fauſſe dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profeſſion, (les faux dévots) c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à l'humanité; c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante; ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel; leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'a-

mour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent; & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre. « *M. Rousseau.*

PAGE 380.

(I) *On traite la piété, comme on traiteroit dans le monde, &c.* C'est ainsi que le monde juge les Ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorsqu'ils devroient se cacher & rougir; ceux, qui, sous un habit, dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence & rend plus odieux encore le scandale de leur conduite, affichent avec la plus criminelle indécence, le ton du siecle, les mœurs & les opinions du jour; il les voit & il les méprise, car on n'est estimable aux yeux du monde même, qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministere, & qui pourroient se montrer avec avantage. Il ne voit pas le Prêtre, le Religieux qui s'ensevelissent dans la retraite, uniquement occupés de l'étude, de la priere,

des devoirs que leur état leur impose ; & il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux, & qui lui font illusion sur leur petit nombre, parce qu'ils se reproduisent en tous lieux, & qu'on les rencontre à chaque pas. Il ne voit point, du moins souvent & de près, le Pontife vraiment digne de nos hommages par son zele & la pureté de ses mœurs, le Pasteur vigilant, borné au soin de son troupeau. S'il les connoissoit mieux, ah ! sans doute, tout injuste qu'il est, il respecteroit & leurs fonctions & leurs personnes.

Par-tout, au reste, il y a des hommes qui s'abusent, il y en a qui abusent les autres, qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel & sur la terre ; & Dieu les jugera : mais qu'on écoute à ce sujet les sages avis que l'Auteur du Tartuffe met dans la bouche de Cléante.

...Toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zele feint vous étiez prévenu ;
Mais pour vous corriger quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un frippon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,

Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences.
Démêlez la vertu d'avec ses apparences.
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
Mais au vrai zele aussi n'allez pas faire injure.

PAGE 390.

(m) *Et reprend dans son sein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'est » nécessaire, c'est quand quelque émotion » m'agite, & que je serois moins bien par» tout ailleurs. C'est-là que rentrant en moi» même, j'y retrouve le calme de la raison. » Si quelque souci me trouble, si quelque » peine m'afflige, c'est-là que je les vais dé» poser. Toutes les miseres s'évanouissent de» vant un plus grand objet. En songeant à » tous les bienfaits de la Providence, j'ai » honte d'être sensible à de si foibles chagrins, » & d'oublier de si grandes graces..... Si la » tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs » versées devant celui qui console, soulagent » mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont » jamais ameres ni douloureuses ; mon repen» tir même est exempt d'allarmes...... O » Dieu de paix ! Dieu de bonté, c'est toi que » j'adore ! C'est de toi, je le sens, que je suis

» l'ouvrage ; & j'espere te retrouver au dernier Jugement, tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées » jettent de douceur sur mes jours & de joie » au fond de mon cœur. En sortant de mon » cabinet ainsi disposée, je me sens plus lé» gere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, » tous les embarras disparoissent, rien de rude, » rien d'anguleux, tout devient facile & cou» lant ; tout prend à mes yeux une face plus » riante ; la complaisance ne me coûte plus » rien ; j'en aime encore mieux ceux que » j'aime, & leur en suis plus agréable. Mon » mari même en est plus content de mon » humeur. » C'est ainsi que M. Rousseau fait parler Madame de Wolmar.

PAGE 391.

(n) *Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la priere, renferment tous les autres.* On peut voir le développement de ces vérités dans un Livre de dévotion qui n'est pas assez connu, *le Combat Spirituel* ; Ouvrage excellent, qui conduit à la pratique, & qui est le Livre de ceux qui commencent, comme celui de l'Imitation est le Livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde ;

mais il l'étoit de S. François de Sales, qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumieres en genre de piété, & qui s'est lui-même montré un si grand maître, dans son *Introduction à la Vie dévote* & dans toutes ses Œuvres spirituelles, dont on méprise la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de graces & d'énergie, & l'aimable simplicité, tandis qu'on admire par tous ces endroits les Essais de Montagne. Ceux au reste qui aiment à voir réunies jusques dans les livres de piété, les pensées & la diction, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

IBID.

(o) *Le recueillement & la retraite, &c.* » La solitude est la diete de l'ame, « a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les » charmes de la retraite ; on ne voit gueres » que des gens de bien se plaire au sein de leur » famille, & s'y renfermer volontairement ; » s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans » doute celle qu'ils y passent : mais les instru- » mens du bonheur ne font rien pour qui ne » sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent

» en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant
» qu'on est propre à le goûter. *M. Rousseau.*

Rien de plus philosophique & de plus chrétien que ce que dit à ce sujet le Pere Bourdaloue. » Il n'est point d'état plus digne d'envie,
» il n'en est point de plus tranquille ni de plus
» assuré que celui d'un homme, qui, dans
» une retraite volontaire, sert Dieu & le
» Prochain, sans éclat, sans nom; content
» d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile
» & conforme aux vues de la Providence. «
Pensées, *t.* 2. *Illusion & danger d'une grande réputation.*

PAGE 395.

(p) *Le sentiment de la présence de Dieu.* Ce souvenir habituel de la Divinité, ce sentiment vif & profond de sa présence, est une des marques les moins équivoques que nous aimons Dieu, selon l'idée aussi vraie qu'ingénieuse d'un Auteur Italien; *La memoria è come il polso dell' amore :* il est d'ailleurs un des moyens les plus surs de bien régler nos pensées, nos sentimens & nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien & à nous détourner du mal, que cette pensée, *Dieu me voit?* » Si vous voulez pécher, disoit S. Au-
» gustin, cherchez un lieu où Dieu ne vous
» voie pas.

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous, & acquiere plus d'empire sur notre ame, il faut non-seulement se bien remplir de la majesté & de l'immensité de Dieu; mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons; & la nature nous en offre de toute part. Il faut de plus ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. » je me souviens, dit M. de Voltaire, que dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le Docteur Clarke, jamais ce philosophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement & de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi, & il me dit que c'étoit de Newton qu'il avoit pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes. « *Metaph. chap.* 1.

PAGE 394.

(q) *La fréquentation des Sacremens, qui... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse & l'école de la vertu.* C'est ainsi que l'on devroit considérer en particulier le Tribunal de la Pénitence, lorsqu'il est rempli par un Ministre qui réunit tout-à-la-fois les lumieres & la piété. Les demi-Chrétiens, qui démentent leur foi par leurs œuvres, envisagent la Con-

fession comme un joug intolérable ; ceux qui n'ont qu'une foi partielle, ou qui se glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une institution arbitraire : mais le vrai Fidele, pour qui d'ailleurs elle est suffisamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus simplement encore par l'autorité de l'Eglise, la voit, au contraire, comme une des ressources les plus utiles & les plus consolantes que la sagesse & la bonté divine aient réservées à la foiblesse humaine.

Rien en effet n'est plus propre à tranquilliser nos ames, à nous rappeller à nous-mêmes, à corriger nos vices, à nous former à la pratique des vertus, que l'usage fréquent du Sacrement de Pénitence, reçu avec les dispositions convenables, & séparé des abus qui se glissent dans les plus saintes institutions. Chez les Protestans eux-mêmes, quelques-uns de leurs Ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer que le retranchement de la Confession parmi eux avoit eu par rapport aux mœurs les plus funestes suites. L'humble aveu de nos fautes, quand il nous reste quelque sorte de droiture, est lui seul capable de faire naître en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens, de nous en découvrir la source, & de dissiper

l'illusion des prétextes, ou celle même des faux principes que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai pour garant de ce que j'avance un trait que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté, & qui prouve en même-temps que l'incrédulité est plus souvent encore dans l'esprit que dans le cœur.

Un Lieutenant-Général, plein d'estime pour un Officier que le Maréchal de Saxe honoroit de sa confiance, lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet Officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollications, il s'étoit déterminé à conférer, à plusieurs reprises, avec le Pere Neuville, le Pere Renaud; &, malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avoit pu parvenir à la conviction, lorsque l'Officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un Ecclésiastique qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant-Général fut le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit, & les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'Ecclésiastique, que pourrois-je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Pere Neuville,

un

un Pere Renaud? & quels raiſonnemens pourrois-je faire, qui euſſent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre? Il ne me reſte qu'une reſſource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire; prions le Seigneur qu'il éclaire votre eſprit, qu'il touche votre cœur; & commencez par vous confeſſer. — Moi! Monſieur; & à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez, Monſieur, & à toute la Religion plus que vous ne penſez. Mettez-vous à genoux; faites le ſigne de la Croix; je vais vous rappeller votre *Confiteor* & vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroiſſoient que trop fondées, bien des répétitions ſur ſes doutes & même ſur ſon incrédulité, bien des conteſtations & des difficultés, notre Militaire obéit enfin, & répondit naïvement aux différentes queſtions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ſes premiers égaremens; on entra dans quelque détail ſur les déſordres qui en avoient été la ſuite. Inſenſiblement le cœur de cet homme s'ouvrit; ſa voix commença à s'altérer; quelques larmes s'échapperent de ſes yeux malgré lui: l'Eccléſiaſtique s'appercevant de ſon trouble, ceſſa les queſtions, & ſe livrant à toute l'ardeur de ſon zele, fit une ex-

hortation vive & touchante qui acheva ce que ses interrogations & de premiers aveux avoient commencé. O mon Pere ! lui dit le Pénitent à travers mille sanglots, vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré, qui portoit son juge au fond de sa conscience, & en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même, & qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, & je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, & mourut quelques années après dans tous les exercices de la Pénitence & d'une vie vraiment chrétienne.

IBID.

(r) *Ces pratiques de renoncement & d'abnégation, &c.* » Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être aggrandie, dirigée & perfectionnée. Pour aggrandir & fortifier la liberté, il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix, à ne parler, à ne se taire, à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même, à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraîneroit hors

de nous ; enfin à consulter sans cesse la raison, & à lui être docile. Ainsi pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force & de souplesse, une main habile le dirige ; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout-à-coup au milieu de sa course ; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes, qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude ! Cette habitude fût-elle indifférente, & même eût-elle quelque utilité dans ses effets, elle devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, & en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah ! si tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux ? Le Pilote, qui, dans un temps favorable & serein ne s'accoutume point à manier le gouvernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage ? .... O vous ! qui êtes épris du desir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les pas-

ſions naiſſantes, étouffez tous les dangereux deſirs dans leur berceau, n'oubliez jamais le précepte du Sage : écraſez contre la pierre les lionceaux quand ils ſont à la mammelle ; ſi vous attendez qu'ils ſoient plus grands, vous deviendrez en gémiſſant leur proie. « *La vraie Philoſophie.*

PAGE 396.

(s) *Et que d'ailleurs ils nous ſont preſcrits par l'Egliſe.* Il eſt vrai que l'aſſiſtance à ſa Paroiſſe eſt preſcrite par les Canons. Elle l'eſt ſpécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la Meſſe Paroiſſiale & aux Inſtructions qui s'y font. Mais que ſont aujourd'hui, pour la plupart des Chrétiens, les préceptes de l'Egliſe ? Il en eſt de plus formels encore, dont tout le monde eſt inſtruit, & dont la violation, ſans cauſe réelle & ſuffiſante, eſt un péché mortel ; ceux, par exemple, du jeûne & de l'abſtinence dans de certains jours, de la ſanctification des Dimanches & des Fêtes * par la ceſſation de la vente ou du tra-

* Il faut convenir cependant qu'il ſeroit à deſirer que dans quelques Dioceſes le nombre des Fêtes fût notablement diminué. En général on les rempliroit mieux ; le Peuple s'y porteroit moins à des excès auſſi honteux que nuiſibles ;

vail & l'aſſiduité aux divins Offices & à la Priere ; & qui eſt-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut ? On ſe dit Chrétien ; on veut tenir par quelque endroit à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe ; d'après cela on réſerve un jour dans la ſemaine pour faire abſtinence ; on en réſerve deux ou trois par ſemaine dans le Carême ; on ne ſe permet pas de vendre ou de travailler dans des jours privilégiés que l'on détermine à ſon gré ; on jeûne le Vendredi ſaint ; & à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la ſenſualité, par le ſoin exceſſif d'une ſanté qui n'eſt délicate & foible que pour le devoir, mais qui eſt toujours forte & robuſte pour les plaiſirs, que dis-je ! à la faveur même de quelques paſſages de l'Ecriture ſainte, auſſi mal entendus que maladroitement appliqués contre la teneur du précepte, on ſe raſſure, on ſe tranquilliſe, on s'approche même une fois l'an des Sacremens. C'eſt un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Egliſe, avec ſa conſcience, une eſpece de compoſition que quelques Miniſtres ont la bonté d'agréer dans le

---

le travail, ſi utile au Public & aux Particuliers, ſeroit moins interrompu ; & ſi les Traitans y gagnoient un peu moins, l'Etat & la Religion y gagneroient davantage.

Tribunal de la Pénitence, ou pour laquelle on croit pouvoir se passer d'eux s'ils sont tro difficiles. En vérité, pour une telle conduite est-ce bien la peine de se dire Chrétiens O Hommes ! qui dans vos opinions & da vos mœurs n'êtes qu'absurdité & que contr diction, n'y aura-t-il donc point d'appel vos jugemens ? & les illusions que vous v faites justifieront-elles au grand jour les i délités dont vous vous serez rendus coupabl Ah ! cessez de mentir à votre propre co Ou soyez Chrétiens dans toute la rigueur terme ; ou abjurez, en dépit de ses preuve de vos lumieres, une Religion qui vous c damne & que vous deshonorez.





LETTRE LIX.

Du Comte de Valmont.

SANS le trifte châtiment que vous m'aviez fait preffentir, fans cette douloureufe image de mon malheureux ami, qui fouvent me pourfuit, & qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive, je ferois, ô mon pere! le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je fens, je goûte tous les avantages & tous les charmes de la Religion. Mes paffions font plus calmes; mon efprit eft plus tranquille; ma confcience eft en repos, autant qu'elle peut l'être; & mon cœur eft fatisfait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu fi tard! & qu'aveugles font ceux qui cherchent loin de vous la vérité & le bonheur!

Dans le filence de la retraite, à l'aide d'un guide auffi tendre que fage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés; ces puiffans motifs d'un parfait re-

tour vers Dieu; ces grandes vérités, dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre Lettre, m'avoit si vivement frappé. Quels heureux traits de lumiere elles ont porté en moi! quels sentimens elles y ont développés! Ah! que Dieu m'a paru grand & miséricordieux! mais que je me suis trouvé criminel! que devant lui je me suis vu petit & misérable! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon ame; j'ai remonté à la source vile & impure de mes désordres & de mes erreurs; j'en ai suivi la trace; & qu'ai-je apperçu, grand Dieu! qui ne fût propre à m'humilier & à me confondre! Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte & confessé mes crimes. Le Ciel daignoit m'entendre. Par le secours de son Ministre il aidoit à ma mémoire ainsi qu'à ma foiblesse; il touchoit, il brisoit mon cœur, par l'opposition touchante de ses bienfaits & de mon ingratitude; il excitoit mes gémissemens & faisoit couler mes larmes. Larmes plus douces qu'ameres! Elles soulageoient ce

cœur oppressé ; elles étoient pour mon ame ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride & desséchée. Le Ministre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir; il m'a imposé des œuvres de satisfaction, propres à servir de remedes pour le passé & de précautions pour l'avenir; il m'a donné les plus sages conseils, il m'a fortifié, consolé; &, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu : il m'a réconcilié.

O jour heureux ! qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, & m'a remis en possession des titres les plus glorieux, puissé-je ne t'oublier jamais! Non, mon pere, l'infortuné captif, qui tout-à-coup voit rompre ses liens & briser ses fers, n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire; si la pénitence a ses rigueurs, si elle exige des privations, des sacrifices, ah! qu'on

en eſt bien dédommagé par l'onction de la grace qui les accompagne !

Mais que dis-je ! des ſacrifices. C'eſt ma chere Emilie, qui en fait un à ſa tendreſſe & à notre union ; qui foule aux pieds les richeſſes & les grandeurs, lorſqu'elle pouvoit en jouir avec tant de ſageſſe : mais pour moi, à qui on les arrachoit, bien plus que je ne conſentois à les perdre ; moi, dont elles n'avoient que trop empoiſonné les penchans & déréglé la conduite ; moi, mon pere, qui en uſois ſi mal, & qui, par mes deſirs inſatiables, en faiſois mon tourment ; de quels ſacrifices puis-je me glorifier ? & quelle perte fais-je, en perdant de tels biens ? Ah ! je gagne tout, puiſque je commence à connoître le bonheur. Ce n'eſt donc pas, dans l'accompliſſement de nos vœux toujours renaiſſans, dans la réuſſite de nos projets ſi mal concertés, qu'il ſe trouve, mais dans la modération de nos deſirs ; & c'eſt la Religion qui nous la donne.

O quel ſouvenir pour moi, que celui des excès, de l'aveuglement, & des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles paſſions m'agitoient! quels vices je m'étois faits! quels ſyſtêmes biſarres j'adoptois tour-à-tour! quelle habitude de fauſſeté j'avois contractée! Vous ſeul me contraigniez à une ſorte de reſpect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix eſt l'amour que vous vouliez m'inſpirer pour elle, combien nous eſt néceſſaire la droiture de l'eſprit & du cœur, & quelle influence elle a, pour le bien, ſur nos ſentimens & ſur nos mœurs! Oui, mon pere, le caractere d'un homme vrai eſt devenu à mes yeux le plus ſaint, le plus auguſte de tous les caracteres; & ſi je l'euſſe conſervé tel qu'on avoit pris ſoin de le former en moi, jamais, ah! jamais je n'euſſe ceſſé d'être fidele.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchans, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh, de quelles voies Dieu s'eſt ſervi pour me ramener! Il me conſervoit une épouſe tendre & ſage, dont le ca-

raćtere doux & insinuant, dont les charmes toujours simples & pures m'attachoient, lors même que je semblois m'en éloigner davàntage ; dont les exemples m'en imposoient, dont la vertu me maîtrisoit avec empire, lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservoit un pere bon, indulgent, plein de zele, mais d'un zele éclairé, prudent & circonspećt; un pere, un ami, qui avoit égard à ma foiblesse; qui soutenoit ma confiance ; qui ménageoit avec art l'emportement & le feu de mes passions. Sans un tel pere, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des événemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi ? Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas attendre de ma reconnoissance ! & qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes, par la constance à le servir !

Aujourd'hui même, j'attends de son infinie bonté une nouvelle grace, qui va

mettre le ſceau à toutes les autres. Dans ces jours de ſalut, où, par un précepte formel, l'Egliſe appelle à la table ſainte ſes enfans, on me permet, tout indigne que je m'en ſuis montré juſqu'ici, de m'y aſſeoir avec eux. On m'aſſure que Dieu a égard à la ſincérité, à la vivacité de mon repentir ; que, vaincu par mes gémiſſemens & mes larmes, il me preſſe, il m'ordonne d'approcher ; & cependant je redoute ce moment qui s'apprête, autant que je le deſire. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur ; je n'enviſage la majeſté de mon Dieu qu'avec ſaiſiſſement & avec trouble. D'un autre côté ſa bonté me raſſure ; les paraboles ſi touchantes de l'Evangile me raniment, par la confiance qu'elles m'inſpirent ; le prix du bonheur dont je vais jouir me tranſporte & me ravit.

Ah! le croiriez-vous ? Je ſentois encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, & dans les premiers temps de mes égaremens. Oui, mon pere, il y a un an à pareil jour que cet

lui où je vous écris, que combattu par un reste de foi & par mes doutes, j'entrai dans le Temple, sans trop savoir ce que j'allois y faire. Je vis l'heureux concours des Fideles qui environnoient les saints Autels, & s'y nourrissoient du pain des Anges. Leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement & de joie répandue sur tout leur extérieur, le souvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées dans cette action sainte, lorsque je la fis pour la premiere fois; tout se réunissoit en ce moment pour faire sur moi les plus vives impressions. Je me cachai pour verser des pleurs. Je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé, des perplexités que j'éprouvois; je me reprochai une conduite si différente de ce qu'elle étoit avant que j'eusse perdu la foi; je regrettai mes premiers sentimens; il sembloit que j'allois les reprendre plus vifs & plus purs que jamais. Hélas! je revis Lausane, Senneville; & tout fut oublié. . . . .

Tandis que je vous écris, le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue, pour épancher mon cœur & m'entretenir avec vous. L'union la plus ſainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! faſſe le Ciel que les ſuites en ſoient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat & parjure, que rien au monde ne ſoit capable d'altérer ma fidélité! Je m'appuie ſur la grace de mon Sauveur, beaucoup plus que ſur mes réſolutions & mes promeſſes : mais ce que je crois pouvoir aſſurer, c'eſt que maintenant Jeſus Chriſt eſt tout pour moi. Sa doctrine m'enchante; ſes exemples m'enflamment; ſa vie, ſa mort, ſon ſacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur & l'embraſe de ſon amour. Je médite ſes bienfaits & ſes loix; je le contemple; je l'admire; & déſabuſé que je ſuis de toutes les fauſſes idées de grandeur & d'héroïſme que je m'étois faites, de tous les vains objets de mon culte & de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modele, mon héros, c'eſt Jeſus-Chriſt.

Que je chéris, que je révere les vertus que cet Homme-Dieu m'enſeigne! & que je ſuis diſpoſé à les ſuivre! ô mon pere! quel ſpectacle à mes yeux que celui du vrai Chrétien! vraiment vertueux, parce que toutes ſes vues, ſes actions, ſont dirigées vers cette unique fin, la gloire de ſon Créateur; vertueux, malgré les paſſions, malgré l'exemple, malgré les préjugés & la coutume; ſans ceſſe luttant contre le monde, contre le démon, contre ſa propre foibleſſe; & toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ſes triomphes, toujours droit, équitable, tempérant, bienfaiſant, toujours ferme dans ſes principes, toujours d'accord avec lui-même; ſa vie ſe déploie comme un ſyſtême uniforme de conduite & de ſageſſe, conſacré tout entier à l'honneur & à la louange de ſon Dieu.

Quel contraſte avec le caractere des incrédules, tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart! ſans principes fixes, ſans frein, ſans regle de mœurs & de conduite, ſans autre loi que leurs penchans, ſans autre but que le

plaiſir, ſans autre mobile que l'intérêt du moment, preſque tous ſans jugement & ſans raiſon; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour diſciples? Hélas! quels ſyſtêmes que les leurs! quels affreux ſyſtêmes! qui ſont tels, qu'en les expoſant, on ne voudroit pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, & qui en admît, pour lui-même & dans le cours de ſa vie, les horribles conſéquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs ſophiſmes, tous leurs vains raiſonnemens, je crois voir cet amas d'impoſtures fuir & diſparoître devant l'éternelle vérité, comme les ombres de la nuit diſparoiſſent & s'éclipſent au grand jour. Je crois entendre le pere des lumieres, diſſipant ce foible nuage qu'ils oſent élever devant lui, & tout indigné de leur préſomption & de leur audace, leur dire comme au livre de Job: » quel eſt celui-» là qui mêle des ſentences avec des diſ-» cours pleins d'ignorance & de folie! «

Ce ſont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur & contre ſon Chriſt; traiter d'eſprits foibles & ſuperſtitieux, de fanatiques & d'enthouſiaſtes, tous ceux qui ne penſoient pas comme eux; repouſſer à haute voix & ſans ménagement les traits qu'on lançoit contre l'irreligion, & affrontant tout-à-la-fois, Dieu, les hommes & les loix, ſe donner ſans honte pour les apologiſtes du vice & de l'impiété. O mon Dieu! daigneriez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blaſphêmes, & que j'ai pu m'aſſeoir au milieu d'eux! Ah! pardonnez, Seigneur, les égaremens de ma jeuneſſe; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels, & que mon cœur déſavoue pour toujours.

Il s'approche le moment fortuné après lequel je ſoupire, & je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, ô mon pere! je vole dans vos bras avec ma chere Emilie & toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout eſt

diſpoſé pour notre départ. Demain j'abandonne un ſéjour où je n'aurai rien à regretter, puiſque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur, qui m'aviez ſéduit, qui m'aviez promis le bonheur, & ne me l'avez point donné ! Adieu toutes les faveurs de la Cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, & qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence ! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, ſage & vertueux. Sous les auſpices du meilleur des Citoyens, comme du plus tendre des peres, je vais apprendre à devenir Citoyen moi-même, à me rendre digne, par mon étude & par mes ſoins, de ſervir un jour mon Roi, ma Patrie, ſi mon Roi daigne me pardonner; & ſi je meurs dans ſa diſgrace, j'aurai du moins appris à mes enfans à le ſervir & à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité ! Mon changement vous ſera connu; car je ne craindrai pas de le manifeſter. Vous en plaiſanterez, & je n'en rougirai pas; à l'aide

de vos ingénieuſes ſaillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, & vous n'y mettrez pas la raiſon. Vous me plaindrez, & je plaindrai encore plus votre aveuglement ; & je prierai le Ciel qu'il diſſipe vos ténebres ; & je me féliciterai chaque jour de ne plus penſer comme vous. Graces à la Religion, je vais avoir des principes, des mœurs, & je n'en avois pas.





ENVOI.

Qui se trouvoit à la suite de la Lettre LI. que le Comte de Valmont a écrite à son Pere, en se rendant aux preuves de la Religion. *Voyez la note de la Lettre XLIX, page 105.*

Je vous envoie la copie du projet que le malheureux Lausane avoit mis sous le chevet de son lit, & que j'y apperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main; & je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnoisse son esprit & ses principes. On l'aura sans doute entrepris par son ordre, & j'ai lieu de penser que son dessein étoit, après l'avoir médité à loisir, de l'appuyer par la suite & de le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu! quel monstre que l'incrédulité du siecle, lorsqu'on le voit sans déguisement *!

* Cette copie a été trouvée sans apos-

LE GRAND ŒUVRE.

Le ſecret de transformer les métaux en or eſt une chimere ; c'eſt l'œuvre du

---

tilles. On a cru pouvoir, par un petit nombre de changemens & par de légeres additions, en faire le réſumé des ouvrages & des ſyſtêmes du jour ; & l'on a mis en note les remarques les plus néceſſaires. La plupart de ces additions & des endroits cités, ſont tirés de l'*Encyclopédie*, du Livre de l'*Eſprit*, du *Syſtême de la Nature*, que l'on cite ſpécialement, ainſi que l'*Interprétation de la Nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le Syſtême, lui a ſervi comme de prélude. On nous ſaura gré d'avoir ſubſtitué des paſſages pris de nos Auteurs modernes à des citations de Bayle, de Spinoſa, & de tous ceux, qui, dans des temps plus reculés, ont levé au ſein de la Religion Chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Editeur croit devoir avertir qu'il eſt eſſentiel de ne point ſéparer ici la lecture des notes de celle du texte, dont elles ſont le contrepoiſon ; & c'eſt pour cela qu'on les a toutes miſes au bas des pages auxquelles elles ſe rapportent.

préjugé : mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, & pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de briser leurs idoles, d'élargir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, & de faire taire leurs craintes & leurs remords *.

---

* » Il faut pour être heureux, étouffer les » remords, a dit un de nos Sages : inutiles » avant le crime, ils ne servent pas plus » après, que quand on le commet : la bonne » philosophie se deshonoreroit, en s'occupant » de ces fâcheuses réminiscences, & en s'ar- » rêtant à ces vieux préjugés. « *Disc. sur la vie heureuse.* Quelle Philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnoître dans l'homme un sentiment moral, une conscience, des remords, comme étant une suite du développement de sa raison & faisant partie de sa nature ! O Philosophes ! c'étoit donc là en partie ce que vous appelliez des préjugés ! Voyez les Lettres XXIe. & XXIIIe. du premier volume.

Il faudroit pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos ſages concertaſſent un plan uniforme qui embraſsât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remede à tous nos maux, & le ſalut du genre humain. En attendant qu'ils ſe réuniſſent ſur un objet ſi important (*a*), voici un plan que je crois pouvoir offrir à ceux qui ſe ſentiront aſſez de forces & de lumieres pour tra-

(*a*) Il falloit auſſi qu'ils puſſent ſe réunir ſur l'enſeignement; & c'étoit le point le plus difficile. Depuis long-temps on leur demandoit un corps de doctrine, & ils ne pouvoient le donner. Toujours prêts à ſe démentir les uns les autres, ils établiſſoient des principes abſolument contraires, ou en tiroient des conſéquences tout-à-fait oppoſées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti, & que ſe rapprochant par degrés, ils s'accordent aſſez maintenant à renverſer tout principe, à détruire toute vérité, à ne plus voir en tout que le mouvement & la matiere; & c'eſt là ce qu'ils appellent *le Syſtême de la Nature.*

vailler

vailler en ce genre, & dont j'ose leur garantir le succès.

Premierement, il est naturel qu'ils ménagent leur sureté personnelle, & je vais leur enseigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle, pour les mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme & de fanatisme. Ils se donneront même dans certains cas, pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte de Christianisme, qui n'en imposera qu'aux sots dont le Public abonde; & ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies, qui, si elles passent, prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore. Si elles ne passent pas, Encyclop.

& qu'on vienne à en découvrir l'Auteur, il en sera quitte, pour chanter humblement la palinodie, & pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur désavoue; & qu'au fond le vrai sage ne désapprouvera jamais: car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt?

Je ne blâmerois pas même ceux, qui, contraints par de puissans motifs, se prêteroient au culte public, demanderoient à participer à la sainte Cêne, & forceroient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'imposture; mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs: il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Eh, qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des sages, qui, pour la plupart, ne croient pas en Dieu? Qu'est-ce que fausseté, quand avec tant de raisons de douter, on ne croit pas même à la vérité? S'il y a un moment où je voulusse être brave, en laissant tom-

ber le maſque, c'eſt celui de la mort, où il faut laiſſer après ſoi un exemple de courage, & où l'on n'a plus rien à riſquer *.

Une ruſe plus adroite encore, pour pouvoir tout ſe permettre & tout dire impunément, ſeroit de faire paroître ſes ouvrages ſous un autre nom, de les préſenter comme » l'ouvrage le plus hardi & » le plus extraordinaire que l'eſprit humain ait oſé produire juſqu'à préſent, « de les donner comme le livre poſthume de quelque Académicien célebre, quelle qu'ait été d'ailleurs ſa maniere de penſer & d'écrire, & de profiter ainſi de ſa célébrité pour accréditer nos opinions. Les bonnes gens pourront s'indigner de cette ſupercherie; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes & Syſtème la Nat. A de l'Edite

* Il y a pour l'autre vie un autre genre de riſques à courir; & c'eſt ce qui, dans cet inſtant de lumiere, fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (y) de la XXXI[e]. Lettre, pages 234 & 235 du ſecond volume.

simples? L'Auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu, pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile, & pour propager plus surement la lumiere, nous nous prêterons la main, nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (*b*).

(*b*) Les Philosophes & les Incrédules sont réellement devenus, selon la remarque de M. Yon, » une Secte que l'ignorance ad» mire, que le libertinage protege, que l'am» bition de l'esprit-fort prône, avec laquelle » il faut tâcher de n'avoir rien à démêler, » parce que c'est une Secte, & qu'elle en a » l'emportement & l'esprit de vengeance. «

M. Duclos a dit une vérité un peu dure, & que l'on a peine à répéter, quoique d'après lui: » Il n'y a malheureusement que les frip» pons qui fassent des ligues, les honnêtes » gens se tiennent isolés. *Considérations sur les Mœurs*, *chap.* 3.

Voici, au reste, comment un Ecrivain moderne a peint cette Secte audacieuse:

Philosophe!... Il s'en donne le nom,
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,

Nous nous ferons des prosélytes à quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense la protection, la faveur, la considération, la fortune, & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, Précepteurs, Gouverneurs, Instituteurs, Académiciens, Correspondans de toutes les Académies, en France, en Angleterre, en Prusse, en

---

Se croyant appellés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Eclairer l'univers & régenter les Rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans;
Prêchant la tolérance, & très-intolérans;
Qui, sur un tribunal, érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs;
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

Suede, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous & par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresse, où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes, & de tous ceux, qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fideles associés, se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'Apôtres que nous enverrons en tous lieux, sans peine, sans gêne, sans péril, & sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, & à notre solde de petits Auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légeres, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; & pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, qui-

conque se feroit un nom en dépit de nous, & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu ses écrits, ou s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du plaisant & du ridicule. Nous aurons à son égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage, le ton fier & le stile emphatique : » Jeune homme, » prends & lis. « Souvent aussi nous emploierons ces termes rares, sentencieux & sublimes, devant lesquels le commun des hommes s'extasie, ces phrases entortillées, empoulées, qu'il admire, qu'il fait valoir avec d'autant plus de chaleur, qu'il a plus de peine à les comprendre. « Le

Interp. de la Na

* Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

Moliere dans les *Femmes Savantes*.

» Que font les Philosophes, si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges, qui, n'étant répétées par personne autre, ne prouvent pas grand'chose à mon avis ? « *M. Rousseau*.

» génie tend naturellement à s'élever, & » cherche la région des nues. « Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand & mystérieux. Pour nous autres Savans, » la véritable maniere de » philosopher seroit d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement & l'expérience aux sens, les sens » à la nature, la nature à l'investigation » des instrumens, les instrumens à la » recherche & à la perfection des arts, » qu'on jetteroit au peuple pour lui apprendre à respecter la Philosophie. «

Interprét. de la Nat.

Nous reviendrons sur les siecles passés, de maniere à faire sentir que les génies de ces temps-là étoient restés bien en-deçà de la sphere de nos lumieres, » qu'ils » avoient seulement éclairé quelques arpens de la nuit immense qni environne » les esprits médiocres ; que les centres » de ténebres commençoient à la vérité » à devenir plus rares, & à se resserrer ; » mais que les centres de clarté n'étoient » à beaucoup près ni assez multipliés, ni » assez étendus, « & que c'est à nous,

Ibid.

que c'est au flambleau de nos » concepts « qu'ont commencé les grandes lumieres. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs & ses maîtres, & toujours ses bienfaiteurs (c).

(c) Pour peindre nos Philosophes avec un peu plus de vérité, on ne peut mieux faire que d'emprunter la plume de M. Rousseau, qui les a si bien connus, & que, graces à la petite envie philosophique & littéraire, ils ont, depuis dix à douze ans, si vivement persécuté.
» Je consultai les Philosophes : je feuilletai » leurs livres; j'examinai leurs diverses opi- » nions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, » dogmatiques même dans leur scepticisme » prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant » rien, se moquant les uns des autres; & ce » point, commun à tous, me parut le seul » sur lequel ils ont tous raison. Triomphans » quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en » se défendant. Si vous pesez les raisons, ils » n'en ont que pour détruire; si vous comptez » les voix, chacun est réduit à la sienne; s'ils » ne s'accordent que pour disputer : les écouter » n'étoit pas le moyen de sortir de mon incer-

Troisiémement, je serois assez d'a
qu'on fît quelque grand ouvrage, qui d
vînt comme le répertoire de nos déco
vertes & de nos connoissances, & o

» titude. Je conçus que l'insuffisance de l
» prit humain est la premiere cause de c
» prodigieuse diversité de sentimens, &
» l'orgueil est la seconde. « Hélas ! que
concevoit-il, par une juste conséquence
nécessité d'une révélation !

» Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, s
» prétexte d'expliquer la nature, sement d
» le cœur des hommes de désolantes doc
» nes, & dont le scepticisme apparent est c
» fois plus affirmatif & plus dogmatique
» le ton décidé de leurs adversaires. Sous
» hautain prétexte qu'eux seuls sont éclair
» vrais, de bonne foi, ils nous soumett
» impérieusement à leurs décisions tranch
» tes, & prétendent nous donner, pour
» vrais principes des choses, les inintelligib
» systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagi
» tion. Du reste, renversant, foulant
» pieds tout ce que les hommes respecte
» ils ôtent aux affligés la derniere consolat

par des renvois ſagement ménagés, on tachât d'accorder les choſes les plus oppoſées, qui ne manqueront pas de ſe rencontrer dans une ſi immenſe production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement; & de donner ainſi aux eſprits intelligens le mot de l'énigme, qui reſtera toujours telle pour les eſprits ordinaires. » Les renvois, pré- Encyclop
» vus de loin, & préparés avec adreſſe,
» ont la double fonction de confirmer &
» de réfuter, de troubler & de concilier.

» de leur miſere, aux puiſſans & aux riches
» le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent
» du fond des cœurs le remords du crime,
» l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore
» d'être les bienfaiteurs du genre humain.
» Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible
» aux hommes, je le crois comme eux, &
» c'eſt à mon avis, une grande preuve que
» ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité. «

C'eſt donc bien ſagement qu'un homme de beaucoup d'eſprit s'écrivoit, dans la juſte indignation dont il étoit rempli: *Initium ſapientiæ, timor Philoſophorum.*

» L'ouvrage entier en reçoit une force in-
» terne & une utilité secrette, dont les
» effets sourds sont nécessairement sensi-
» bles avec le temps. « Il pourroit arriver
qu'à bien des égards les renvois fussent
plus dans les mots que dans les choses;
mais cette méthode, annoncée avec une
sorte de confiance, en imposera du moins
aux ignorans. Je voudrois qu'un ouvrage
Ibid. si important, & qui, » malgré le désordre
» des matieres, sera l'étonnement des
» siecles, » eût une espece d'uniformité
dans les vues, dans les principes, dans
les enseignemens, & ne passât pas par
toute sorte de mains. Mais si l'unité dans
aucun genre ne peut s'y trouver *(d)*, si

(*d*) Nous avons un ouvrage à peu près dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite M. D.... lui-même, & qui se trouve dans le recueil singuliérement intéressant des *Mémoires de M. Luneau de Boisjermain, au sujet de l'Encyclopédie*. Il faut, pour se le procurer, s'adresser directement à l'Auteur, près de l'ancienne Comédie Françoise, même maison que *Delalain*, Libraire.

même on déſeſpere d'y mettre la vérité, qui au fond n'eſt nulle part, ſi elle n'eſt pas parmi nous; il faudra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens en place, & en faire, s'il ſe peut, le dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Pour bien apprécier cet ouvrage, il ſuffiroit même du jugement impartial que l'Editeur en a porté au mot *Encyclopédie*. » Ici nous » ſommes bourſoufflés & d'un volume exor- » bitant; là maigres, petits, meſquins, ſecs » & décharnés. Dans un endroit, nous reſ- » ſemblons à des ſquelettes; dans un autre, » nous avons un air hydropique; nous ſom- » mes alternativement nains & géans, co- » loſſes & pygmées; droits, bienfaits & pro- » portionnés; boſſus, boiteux & contrefaits. » Ajoutez à toutes ces biſarreries celles d'un » diſcours tantôt abſtrait, obſcur ou recher- » ché, plus ſouvent négligé, traînant & » lâche; & vous comparerez l'ouvrage entier » au monſtre de l'Art Poétique, ou même à » quelque choſe de plus hideux. « Article *Encyclopédie*.

Quatriémement, pour la plus prompte destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse & de tolérance civile, » car cette distinction est une chimere, « le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans; & ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement, point d'accord, point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persifflage (*e*), les

(*e*) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la Religion & qui la défendent, qu'on emploie ce stile railleur & plaisant, c'est à l'égard de la Religion elle-même; & nos esprits-forts ne l'attaquent guere que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries & leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moyse herborisant sur les bords de la Mer Rouge, & nous dire mille autres gentillesses de cette force-là; je suis toujours

injures les plus grossieres, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait: voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir *(f)*.

---

tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully, lorsqu'appellé à la Cour par Louis XIII, & voyant autour de lui les jeunes Courtisans railler son habillement, qui pour eux n'étoit plus de mode, son maintien & ses manieres, il dit au Roi: » Sire, quand le Roi votre » pere, de glorieuse mémoire, me faisoit » l'honneur de me consulter sur ses grandes » & importantes affaires, au préalable il fai» soit sortir tous les bouffons de Cour & les » Baladins. «

(f) Ce langage est devenu si familier à nos Sages, que souvent même ils s'en servent pour se déchirer les uns les autres, lorsqu'ils ne sont pas de même avis, ou que la jalousie les transporte.

Aussi M. Rousseau, qui l'avoit éprouvé, s'est-il écrié quelque part avec sa véhémence ordinaire: » Oui, si, pour être Philosophe,

Tout est bon & nous convient, quand il est question de réhabiliter les vrais principes, & de renverser l'idole du Christianisme, érigée par la superstition. C'est

---

» il faut noircir la réputation de mes semblables, publier aux yeux de l'univers des choses qui devroient rester ensevelies dans un éternel silence, tramer & conduire de sourds complots, y présider; en un mot, si, pour être Philosophe, il faut renoncer à l'humanité, à la justice, à la bonne foi, je renonce à la Philosophie & à la dénomination de Philosophe, & j'en laisse le titre à tant de fourbes dignes de le porter. «

Le beau champ que M. Rousseau a ouvert aux Philosophes, à qui il prendroit envie de lui intenter, au Tribunal de la Nation, un procès, pour cause de délation! Comment négligent-ils à son égard cette nouvelle méthode que quelques-uns d'entr'eux ont si heureusement imaginée? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire, lorsqu'ils prêchent si cordialement à leurs Antagonistes d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas à peu près, comme s'ils disoient, mes

contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie, & tous le fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros, un Constantin, un Théodose, un Louis IX; nous exalterons au contraire les ennemis du nom Chrétien, un Julien par exemple, malgré ses superstitions ridicules aux yeux des Payens mêmes (*g*), & l'horreur de

---

amis! lorsque nous renversons, comme Ecrivains, votre Religion, vos loix, votre gouvernement, vos mœurs, tout ce que vous avez de plus cher & de plus sacré; lorsque nous employons contre vous la raillerie, l'injure & la calomnie, laissez-nous en repos, comme Philosophes, & puisque nous faisons corps, tremblez, & respectez-nous.

(*g*) Julien croyoit tout, dit M. le Beau, excepté l'Evangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumiere, de sagesse, & de charité qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Eglise de J. C., il cherchoit à copier, du moins à l'extérieur, jusques dans le Paganisme, les

ſes ſacrifices humains. Nous tirerons le paganiſme lui-même de l'aviliſſement où il eſt tombé; nous releverons ſes dieux; nous donnerons à toute ſa mythologie un ſens raiſonnable & les plus ſpécieuſes couleurs, & nous en ferons un ſyſtême de religion bien ſupérieur à celui de la Religion Chrétienne.

Pour ſapper plus ſurement celle-ci, nous inventerons des fables; nous ramaſſerons des contes Perſans, Indiens ou Chinois; nous réchaufferons de vieilles hiſtoires ſans fondement, que nous mettrons gravement à côté des ſiennes; nous donnerons aux choſes les plus abſurdes, aux plus groſſiers menſonges, un air de vérité, pour les faire contraſter avec ce qu'elle nous enſeigne; & nous anéanti-

pratiques de la Religion Chrétienne; & c'eſt avec beaucoup de juſteſſe que Saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Chriſtianiſme. *Voy. l'Hiſt. du Bas-Empire*, cet ouvrage ſi bien fait, ſi intéreſſant, & ſi digne de ſon Auteur.

rons toutes ſes preuves, en niant du ton le plus aſſuré les titres ſur leſquels elle ſe fonde.

Devenus Phyſiciens, Hiſtoriens, Géographes, pour la contredire par-tout avec ſuccès, nous porterons par-tout l'eſprit ſyſtématique & la marche ſavante de l'incrédulité (*h*); nous ferons des tableaux

(*h*) Il eſt vrai que, par cette marche ſavante, les Ouvrages *hiſtoriques*, *philoſophiques* & *politiques* de nos Sages, leurs *Elémens d'Hiſtoire*, leurs *Eſſais ſur les mœurs des Nations*, ſont exactement devenus les Romans de la philoſophie moderne. Tout y eſt calqué ſur leurs vues & leurs faux principes; & pour peu que l'on ſoit inſtruit de la maniere de penſer de l'Hiſtorien, on peut dire d'avance, à chaque événement qui ſe préſente, la tournure que ſon imagination y donnera, & les réflexions toutes neuves qui vont ſuivre.

Dans d'autres genres encore plus propres à faire illuſion, on ne peut trop s'étonner, quand on conſidere tout cet appareil de ſcience, cette pompe d'expreſſions, cette richeſſe de détails, cette profondeur de calcul, cet air impoſant

d'hommes & de mœurs, pleins d'art & d'imagination (*i*); nous arrangerons les

de démonſtration que nos Philoſophes employent pour étayer les ſuppoſitions les plus gratuites & les plus déraiſonnables ſyſtêmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cent pages, tout le jargon de la Phyſique & des Mathématiques, pour établir une opinion biſarre, un fait controuvé, une cauſe imaginaire, tandis que deux ou trois réflexions ſimples & communes, que la moindre teinture de ces deux ſciences, peut faire naître, vont tout renverſer. Ces ſyſtêmes ſi bien étayés ſemblent, au premier coup d'œil, former le plus ſublime & le plus ſolide édifice : ſoufflez ſur un ſi bel ouvrage, & il ne reſte pour tout fondement que des abſurdités.

(*i*) » Ce ne ſont point les Philoſophes qui » connoiſſent le mieux les hommes ; ils ne les » voient qu'à travers les préjugés de la philo- » ſophie, & je ne ſache aucun état où l'on » en ait tant. « *M. Rouſſeau.*

» Les Philoſophes même, dit M. d'Alem- » bert, fomentent les préjugés qui leur ſont » utiles, avec autant d'ardeur, qu'ils tâchent » de renverſer les préjugés (& plus ſouvent

faits au gré de nos opinions, & toujours, pour prouver contre la Religion quelque grande vérité.

Cinquiemement, ensuite de cette tolérance universelle nous donnerons pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, » de penser & » d'agir librement; « de douter de tout, & de ne rien croire; d'admettre tous les systêmes, hors celui de la Religion, comme ayant tous leurs raisons & leurs vraisemblances; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme; & de faire évanouir ainsi tout l'orgueil dogmatique & toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'est sûr de rien; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, & qui, dans la pratique, feront de la terre le séjour de la paix & de la concorde, ou comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser, il

» encore les vérités) qui leur nuisent. « *Essai sur les Gens de Lettres.*

eſt clair que nous nous réſerverons la liberté de tout dire. En effet, que ſerviroit à nos vues qu'on nous laiſsât l'une, ſi l'on prétendoit nous ôter l'autre ? & comment ſe feroit la communication des lumieres, s'il ne nous étoit pas libre de les répandre? On appellera cette heureuſe hardieſſe, effronterie, licence; Mais „ le Public » éclairé ſait qu'il eſt utile de tout penſer » & de tout dire (*k*); & que les erreurs » mêmes ceſſent d'être dangereuſes, lorſ- » qu'il eſt permis de les contredire,... » elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes » dans les abîmes de l'oubli; & les vérités » ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue » des ſiecles. « Si quelques-unes de ces vérités ſont néceſſaires, ce ſont ſur-tout

Préface du [li]vre de l'*Eſ*[pr]*it.*

(*k*) Un homme connu par ſon eſprit & ſes lumieres, a dit cependant avec aſſez de fondement, » il eſt dangereux d'apprendre au » peuple à raiſonner. « (Sur-tout lorſqu'on riſque de lui apprendre à raiſonner ſi mal.) » Il » ne faut pas l'éclairer trop, parce qu'il eſt » impoſſible de l'éclairer aſſez. « *L'Abbé Trublet.*

es nôtres, puiſqu'elles rompent toutes es chaînes de la contrainte & de l'eſclavage (*l*).

Sixiemement, après avoir endormi

(*l*) Oui, ſans doute, & avant toutes choſes les liens de la Religion. Toutefois, à en croire M. de Voltaire, dans le *Traité* même *de la Tolérance*, *chap.* 20. » Par-tout où il y » aura une ſociété établie, une Religion ſera » néceſſaire. Les loix veillent ſur les crimes » publics, & la Religion ſur les crimes ſecrets. «

On veut nous ôter la Religion : hé quoi, » la Religion ! cet objet grand & ſublime, la » ſanction la plus inviolable des loix, la ſeule » loi que l'homme porte toujours avec lui, » la ſeule qui place le ſupplice à côté du crime » dans le cœur du méchant, auſſi réprimante » dans la nuit du ſecret qu'à la face de la terre, » auſſi redoutable à celui qui peut tout, qu'à » celui qui habite ſous le chaume, frein né» ceſſaire, frein univerſel, cent fois l'écueil » des emportemens d'un peuple aveugle, cent » fois couvert d'écume par le deſpote étonné » de trouver une Puiſſance ſupérieure à la » ſienne. « *Eloge de Dumoulin, par M. Henrion.*

On veut nous ôter la Religion ! & pour

pendant quelque temps les hommes par les beaux noms de grand être, de loi naturelle, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazions nos véritables sentimens, & nous affoiblissions aux yeux encore timides du profane vulgaire l'éclat de la vérité.

» Il est temps que la raison injustement » dégradée quitte un ton pusillanime qui » la rendroit complice du mensonge &

chacun de nous en particulier, quelle perte peut être comparée à celle-là? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions & à son éclatante lumiere? » De » combien de douceurs n'est-il point privé? » Quel sentiment peut le consoler dans ses » peines? Quel spectacle anime les bonnes » actions qu'il fait en secret? Quelle voix » peut parler au fond de son ame? Quel prix » peut-il attendre de sa vertu? comment doit- » il envisager la mort? « (Quel bon usage peut-il faire de la vie?) *M. Rousseau.*

» du

» du délire. La vérité eſt une; elle eſt
» néceſſaire à l'homme, elle ne peut ja-
» mais lui nuire *. « Voici le moment où
elle doit briller de toute ſa lumiere : c'eſt
l'heureux temps de la révolution prédite
par nos ſages : c'eſt le grand ſiecle où
l'univers entier va devenir philoſophe. Il
faut donc que quelqu'un de nos chefs
faſſe paroître un de ces ouvrages vraiment
philoſophiques & penſés fortement, où
ſans détour on prêche le matérialiſme;
cette doctrine déjà préparée, annoncée
par tant d'écrits, mais pas encore auſſi
hautement publiée, auſſi parfaitement
développée, qu'il ſeroit à deſirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des
foibles & des imbécilles (& juſqu'ici
preſque tout l'univers l'a été) on ſubſti-
tuera le grand mot de *nature*, en tâchant
de le définir un peu clairement, s'il eſt
poſſible (*m*).

(*) Voyez les dernieres lignes de la note (*c*) ci-deſſus : *Jamais, diſent-ils, &c.*

(*m*) En voici après tout une définition aſſez

Qu'on y prenne garde, c'eſt ici l'article important. Si on laiſſe au peuple ce phantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus univerſel,

---

nette, & même aſſez complette pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement & de la matiere. C'eſt dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'eſprit l'idée même de la cauſe qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui la ſuit, il ſervitoit plutôt, ce ſemble, à l'obſcurcir qu'à la rendre plus ſenſible.

» La nature, dans ſa ſignification la plus
» étendue, eſt le grand tout, qui réſulte de
» l'aſſemblage des différentes matieres, de
» leurs différentes combinaiſons, & des diffé-
» rens mouvemens que nous voyons dans l'u-
» nivers. La nature, dans un ſens moins éten-
» du, ou conſidérée dans chaque être, eſt le
» tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire,
» des propriétés, des combinaiſons, des mou-
» vemens ou façons d'agir, qui le diſtinguent
» des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme
» eſt un tout, réſultant des combinaiſons de
» certaines matieres, douées de propriétés
» particulieres, dont l'arrangement ſe nomme

le plus enraciné de tous, nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre & pour le bien reparoîtront toujours; & avec eux renaîtra la loi naturelle; avec eux se reproduiront les idées de châtimens & de récompenses après cette vie; par eux le Christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin, il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avoit imaginée, & la loi naturelle, entre celle-ci & la Religion du Chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection, qui semble attachée à cette derniere, paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il seroit assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme

» *organisation*, & dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot, de se » mouvoir d'une façon qui le distingue des » autres êtres avec lesquels il se compare. « *Systême de la Nat. chap.* 1.

à sa sainteté & à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (*n*) par des combinaisons fortuites, ou pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par

(*n*) » C'est une manie commune aux Philo» sophes de tous les âges de nier ce qui est, » & d'expliquer ce qui n'est pas. « *M. Rousseau.* Voyez au reste sur toutes ces explications si heureuses, dont *le Systême de la Nature* est rempli, l'ouvrage de M. Holland : il est vrai qu'en fait de Physique, de Géométrie, d'Astronomie, & dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'Auteur du systême emprunté souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant; mais il faut avouer qu'il le mérite bien; &, qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque entre eux, on croit voir dans M. Holland un Athlete vigoureux, un Géant, qui se joue d'un Pigmée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matiere (*o*).

Ici reviennent ces grandes questions, énoncées par de grands mots déjà tout propres à étonner & à faire impression par eux-mêmes : » Si la matiere morte se

Interpr[...] de la Natu[...]

(*o*) » L'univers, ce vaste assemblage de » tout ce qui existe, ne nous offre par-tout » que de la matiere & du mouvement. « *Syst. ch.* 1. » Mais, nous dira-t-on, d'où la nature » a-t-elle reçu son mouvement ? Nous répon- » drons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est » le grand tout, hors duquel conséquemment » rien ne peut exister. « *Syst. ch.* 2.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement & la matiere, l'Auteur du Systême de la Nature, cet ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire & n'approfondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, & des déclamations pour des preuves, établit premierement, que » c'est à la physique & à » l'expérience que l'homme doit recourir dans » toutes ses recherches ; que c'est par nos sens » que nous sommes liés à la nature univer- » selle ; que c'est par eux que nous pouvons

Chap. 1

» combine avec la matiere vivante ? com-
» ment se fait cette combinaison ? quel
» en est le résultat ? si les moules sont les

» la mettre en expérience & découvrir ses se-
» crets ; & que toutes les erreurs des hommes
» sont des erreurs de physique. « Mais quelle physique, quelle expérience, quels sens, nous montrent *la nature universelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exister ? Quelle expérience, quels sens nous montrent notre ame, & nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de sa spiritualité, qu'elle n'est elle-même qu'une combinaison du mouvement & de la matiere ? Quelle expérience, quels sens, quelle physique, un peu plus éclairée que celle qui de l'eau & de la farine fait naître des êtres organisés, nous disent que les loix du mouvement & les propriétés de la matiere suffisent, & ont dû suffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du sentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la sagesse dans l'univers & dans les combinaisons sans nombre qu'il nous présente ? Quel nouveau chef-d'œuvre ces loix & ces propriétés enfantent-elles sous nos yeux ;

» principes des formes ? ce que c'eſt qu'un » moule ? ſi c'eſt un être réel & préexiſ- » tant, ou ſi ce n'eſt que les limites in- » telligibles d'une molécule vivante unie

---

& quel être organiſé produiſent-elles, qui n'ait ſon germe ? Quel eſt celui de nos ſens qui a pu nous apprendre que la matiere eſt éternelle ? Quelle expérience, quelle phyſique, & quels ſens nous diſent qu'il n'y a point de Dieu ? Ah ! s'il falloit que les hommes, afin d'éviter les erreurs de phyſique, attendiſſent pour ſe déterminer, pour juger, pour faire uſage du ſentiment & de la raiſon, les expériences de nos Sages, où en feroit le genre humain ?

Pour ne pas nous laiſſer ſéduire par leurs faux principes, reconnoiſſons que l'expérience & les ſens ne nous apprennent que des vérités particulieres dont on ne peut former une propoſition générale, ſans riſquer de ſe tromper, tandis que l'évidence au contraire nous conduit ſurement, & par ſa propre lumiere, aux propoſitions les plus univerſelles. Qu'un homme, par exemple, qui, dans les temps les plus reculés & parmi d'anciens peuples, n'eut jamais vu de Negre, & qui n'en eut jamais

» à de la matiere morte ou vivante; limi-
» tes déterminées par le rapport de l'éner-
» gie en tout ſens, aux réſiſtances en tout
» ſens? « Queſtions ſavantes & profondes,

---

entendu parler, eut dit d'après une expérience conſtante & uniforme par rapport à lui & à tous ceux qui l'environnoient, que tous les hommes ſont blancs, il ſe ſeroit certainement trompé; mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eut affirmé que le tout eſt plus grand que ſa partie, il eut avancé une vérité inconteſtable & que rien ne peut démentir. Tant il eſt vrai que l'évidence toute ſeule eſt infaillible, & que ſans ſon ſecours l'expérience même ne l'eſt pas; c'eſt ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui ſont telles à nos yeux, ſans qu'il ſoit beſoin d'inſtrumens ni d'expériences pour les vérifier, & à qui il ſuffit d'être des corollaires évidens de propoſitions évidentes par elles-mêmes.

En ſecond lieu, l'Auteur du ſyſtême établit dans ſon ſecond Chapitre, que *le mouvement eſt une façon d'être qui découle néceſſairement*

par lesquelles nous aurons si heureusement préludé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'établir, » qu'il n'y a point d'ordre proprement dit dans la nature . . . que ce que Syst. de l Nat. ch. 5.

---

de la matiere, qu'elle se meut par sa propre énergie, qu'il est de l'essence de la matiere de se mouvoir ; & il le prouve par cette unique assertion, que toute particule de matiere est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée, il ne s'ensuivroit nullement, de ce que toute matiere se meut, qu'elle se meut nécessairement.

Troisiemement, l'Auteur établit dans le même Chapitre, que *tout ce qui se meut est mû par un autre être ; ensorte qu'à parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature*, c'est-à-dire, selon la définition même de l'Auteur, de ces mouvemens, *qui font qu'un corps agit & se meut par sa propre énergie ;* car *s'il existoit*, dit-il ailleurs, *un tel être, il auroit la force d'arrêter ou de suspendre lui seul le mouvement dans l'univers ?* Chap. 1

Mais voilà dès le commencement, & dans

tout ce qui fait la base du systê
ble contradiction. Rapprochez
cipes établis dès le second Cl
selon le premier, *la matiere s*
propre énergie ; & selon l'autre,
de mouvemens spontanés, de ce
qui sont qu'un corps se meut par
gie ; & nul corps ne se meut ai

Mais, en insistant sur les con
l'Auteur du systême, si *tout ce q*
mû par un autre être, s'il ne se
lui-même, le mouvement ne lui
essentiel, il n'est donc pas de
matiere de se mouvoir.

Mais encore, si *tout ce qui se*
par un autre être, avant que
étoit do[illegible]en repos : dans la na

» actions qui découlent des propriétés des
» êtres, tant qu'ils demeurent dans un

& celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force, d'où l'a-t-il reçue dans l'origine, & où l'a-t-il puisée ? Si tout ce qui est dans la nature n'a, comme il s'exprime, que des mouvemens *acquis* & communiqués ; si, selon lui, tels sont même les mouvemens *internes* & *cachés* ; si *la nature est le grand tout, qui comprend tout*, ensorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner le mouvement à la matiere ; comment a-t-elle pu se le donner à elle-même ? & que signifie une suite de mouvemens produits, sans aucune cause qui ait eu, hors de cette suite infinie, la force de les produire ?

D'après toutes ces contradictions, que devient un systême tout entier qui ne porte que sur elles ? Au reste, ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est que ces contradictions sont inévitables dans tout systême, tel que celui-là : car ou la matiere, & toute partie de matiere, se meut nécessairement ; ou elle est mue par un autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués* ; parce qu'elle ne peut changer, modifier celui

» état donné * . . . que l'intelligence est
» une façon d'être & d'agir propre à quel-

qu'elle a, sans altérer sa maniere d'être nécessaire, sans altérer son essence : & dès-lors rien ne peut s'expliquer ; rien, ainsi que nous l'avons déja dit, ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matiere n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cause supérieure & étrangere, qui les lui ait donnés.

On ose bien prétendre que Dieu *est un être inutile* : quel être inutile, que celui, sans lequel on ne peut rendre raison de rien, & tout n'est plus en nous, & hors de nous, que fiction & qu'absurdité ! On parle sans cesse des loix nécessaires du mouvement : oui, sans doute, le mouvement a des loix nécessaires, mais d'une nécessité conditionelle, hypothétique, comme on l'appelle, & relative à la volonté du premier moteur : or, c'est d'une nécessité absolue, qu'il falloit prouver que ces loix sont nécessaires.

* » Il est dans l'ordre que le feu nous brûle,
» parce qu'il est de son essence de brûler : il
» est dans l'ordre que le méchant nuise, parce
» qu'il est de son essence de nuire. « *Ibid.* c. 5.

» ques êtres particuliers; & que si nous
» voulons l'attribuer à la nature, elle ne
» seroit en elle que la faculté de se conser-
» ver par des moyens nécessaires dans son
» existence agissante. Ainsi en refusant à
» la nature l'intelligence dont nous jouis-
» sons nous-mêmes, en rejettant la cause
» intelligente que l'on suppose son mo-
» teur ou le principe de l'ordre que nous y
» trouvons, nous ne donnons rien au ha-
» sard, ni à une force aveugle; mais nous
» attribuons tout ce que nous voyons à
» des causes réelles ou faciles à con-
» noître (*p*).

(*p*) On voit assez combien tout cela est lumineux. Et pour surcroît de lumieres, l'Auteur du système prévient ainsi une des plus fortes objections qu'on puisse lui faire: » On
» nous dira, sans doute, que la nature, ren-
» fermant & produisant des êtres intelligens,
» ou doit être intelligente elle-même, ou doit
» être gouvernée par une cause intelligente.
» Nous répondrons que l'intelligence est une
» faculté propre à des êtres organisés, c'est-
» à-dire, constitués & combinés d'une ma-

4. » Chaque être, dirons-nous encore, » est un individu, qui, dans la grande » famille remplit sa tâche nécessaire dans » le travail général. Tous les corps agis-

---

» niere déterminée, d'où résultent de cer» taines façons d'agir, que nous désignons » sous des noms particuliers, d'après les dif» férens effets que ces êtres produisent. « *Ibid.*

Il faut avouer que cet Auteur est extrêmement heureux dans ses solutions, & qu'il ne pouvoit mettre plus de force & de clarté dans ses réponses.

Mais parmi tout ce Pathos philosophique, qu'il nous dise comment il pourroit prouver que cette intelligence, qui est, selon lui, une faculté propre à des êtres organisés, ne seroit pas, par cela même, propre à la nature qui les renferme & les produit; car enfin, si nous, qui sommes une très-petite production de cette nature, nous réunissons cependant à une portion de matiere organisée une portion d'intelligence, pourquoi la nature, prise dans son ensemble, ne seroit-elle pas une grande machine, un grand corps parfaitement organisé, uni à une ame bien supérieure à la nôtre &

» ſent ſuivant des loix inhérentes à leur
» propre eſſence, ſans pouvoir s'écarter
» un ſeul inſtant de celles ſuivant leſ-
» quelles la nature agit elle-même : force
» centrale, à laquelle toutes les forces,
» toutes les eſſences, toutes les énergies
» ſont ſoumiſes, elle regle les mouve-
» mens de tous les êtres; par la néceſſité
» de ſa propre eſſence, elle les fait con-
» courir de différentes manieres à ſon plan
» général; ... elle les accroît & les al-
» tere, les augmente & les diminue, les
» rapproche & les éloigne, les forme &
» les détruit, ſuivant qu'il eſt néceſſaire
» pour le maintien de ſon enſemble, vers

douée d'une ſouveraine intelligence ? Ce doute, ſi peu fondé pour nous, qui reconnoiſſons, d'après des raiſonnemens invincibles, une ſubſtance purement ſpirituelle, créatrice de cet univers; mais qui a des fondemens très-réels dans le ſyſtême de l'Athée, combien ne ſeroit-il pas inquiétant pour lui, s'il vouloit raiſonner conſéquemment ?

» lequel cette nature eſt eſſentiellement
» néceſſitée de tendre (*q*).

C'eſt d'après ces éclatantes vérités, que nous ferons voir que c'eſt ſans ordre,

---

(q) *Eſſentiellement néceſſitée.... par la néceſſité de ſa propre eſſence.... Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les eſſences, toutes les énergies ſont ſoumiſes....* Des eſſences ſoumiſes! ſoumiſes à une autre eſſence! des eſſences par-tout! Quelle heureuſe maniere de philoſopher, de tout expliquer; & quel nouveau jour cette méthode répand ſur toute la nature! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt cette nature, qu'on a
Chap. 1. définie; *le grand tout, qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers*; cette nature, qui n'eſt dès-lors qu'une idée abſtraite, qu'un mot vuide de ſens, ſi on l'applique à un être particulier; cette nature dénuée d'intelligence; & qui cependant ſe trouve eſſentiellement néceſſitée de tendre vers un but, vers un plan
Chap. 4. général, qui eſt *le maintien de ſon enſemble*: »

ſans intelligence, & ſeulement en conſéquence des loix néceſſaires du mouvement, & des propriétés de la matiere, que le ſoleil, par exemple, ce globe ardent & lumineux, a été formé par l'embrâſement d'une planete, qui s'eſt ſi juſtement trouvée à telle diſtance plutôt qu'à telle autre: que par une ſuite des mêmes loix notre terre pourroit bien s'enflammer à ſon tour, & devenir ſoleil pour un autre monde, qui, dans le temps précis, ſe trouveroit avoir beſoin de ſa chaleur & de ſa lumiere: que tous les aſtres s'attirant, ſe repouſſant en raiſon de leur maſſe & de leur diſtance, gravitant les uns vers les autres, & vers un centre commun, ſuivent par des loix ſi ſimples leur marche conſtante & réguliere, ſans que ces loix

---

le maintien du tout par *le changement continuel de ſes parties, qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille.* Parmi tant de merveilles, tant de myſtérieuſes contradictions, qui ne s'écrieroit avec nos Sages: ô nature! ô ma mere! que tu dis de choſes à mon eſprit & à mon cœur!

aient d'autre principe qu'elles-mêmes; sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance & leur masse réciproque, si justement combinées pour les effets qui en résultent, aient été réglés d'une maniere si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les [illegible] rapports innombrables, & si heureusement rencontrés, que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence & les propriétés de la matiere (*r*).

(*r*) C'est donc ainsi, & par les propriétés

Ici, comme sur tout le reste, il s'agit moins de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter & de conclure; & au fond le poste le plus tenable pour nous, c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous des Géometres profonds, les plus savans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés; car ceux-ci croient tous en Dieu; mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous

---

de la matiere, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes [illegible] que tous les animaux & tous les insectes ont dès leur naissance, & sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration aux yeux de l'observateur fidele? O que cette matiere, cette force non-intelligente, qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources & de tels moyens, avoit d'art & d'esprit! Voyez l'*Histoire Naturelle des Insectes*, *de M. de Réaumur*, *la Théologie des Insectes*, *de M. Lesser*, & *la Contemplation de la Nature*, *de M. C. Bonnet*.

ferons valoir en notre faveur le systême de Newton & ses principes, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité; quelque phrase de Descartes, quoiqu'elle suppose une intelligence qui dispose avec sagesse le mouvement & la matiere; quelque expérience de Needam, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, si propres à notre systême, quoique cet Auteur ne soit nullement favorable au matérialisme (s);

(s) Voici en effet ce qu'il dit dans sa Préface sur ses *Observations Microscopiques*, pag. xvj; & son témoignage honore trop la Religion révélée pour ne pas le rapporter ici tout entier. » Depuis quelques années que je me » suis amusé à ce genre d'étude, je n'ai jamais » trouvé aucuns principes opposés à la Re» ligion que ceux qui étoient faux en Philo» sophie : il est naturel de croire que j'ai la » liberté de rendre ce témoignage dans un » siecle où tant de demi-Philosophes traitent » avec si peu de ménagement une Religion » dont ils paroissent encore moins instruits » que de leur prétendue Philosophie. J'ai de

quoique cette expérience, telle qu'il l'a rendue, ne prouve en aucune maniere ce qu'on lui fait prouver; quoiqu'il n'admette pas même cette sorte de génération, considérée, par les meilleurs Observateurs, comme une des plus monstrueuses productions des siecles d'ignorance, ou une des reproductions les plus bisarres de la moderne philosophie (*t*).

» plus cité fort souvent les propres paroles de » l'Ecriture-Sainte, & quelque extraordinaire » que cela puisse paroître dans un Philosophe » moderne, je n'ai pas honte d'avouer que » j'y trouve plus de sublimité que dans tous » les Ouvrages des Philosophes, & que c'est » à l'Ecriture-Sainte que je dois les plus hautes » idées auxquelles j'aie jamais été capable de » m'élever. « Voyez de plus une réclamation bien authentique, & une réponse directe contre l'Auteur du *Systême de la Nature*, dans une note ajoutée par M. Needam lui-même, à l'excellent Livre qui a pour titre, *la vraie Philosophie*, qui se trouve chez *Valade*, Libraire, rue S. Jacques, & dont il a été l'Editeur.

(*t*) Voyez, sur les générations équivo-

Bonnet, tom. 1, ſeptieme partie
ſuivans; les *Conſidérations ſur les*
niſés, du même Auteur, t. 1, cha
le *Mémoire* de M. Haller, *ſur la*
du cœur dans le Poulet; les *Lettre*
ricain, Lettre onzieme & ſuivan
moires de M. de Réaumur.

» Pendant combien de ſiecles,
vant mieux inſtruit & plus ſage
du *Syſtême de la Nature*, n'a-t-
tenu dans les Ecoles, que la
donnoit naiſſance aux inſectes &
plantes qui paroiſſoient imparfaite
riences de *Rhédi* & de *Micheli* fire
temps ce que le raiſonnement n'a
rer; & celles de MM. de *Réaumu*
en nous faiſant connoître de plus e

nous serons bien forts, quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filieres, &c. &c. quand nous en aurons appellé si haute-

---

qu'un vieux mot dépourvu de sens, incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes, d'un moucheron, si bien proportionné dans toutes ses parties, n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit, que celle d'un éléphant. La mousse, ainsi que le chêne, est l'enfant de la nature, & la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le bled, l'orge, l'avoine, ne sont plus capables de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues, mêlées avec les semences ou transportées par les vents, & les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes, ainsi que les plantes, deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espece. La nature, aussi avare dans la dépense, qu'elle est magnifique dans l'exécution, soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matiere, perpétue constamment

ment à l'expérrience *; que nous aur
tout ramené à la Physique, que si
de gens savent assez pour relever nos 1
prises; que nous aurons placé quelc
termes de Géométrie, quelques prop
sitions que personne n'ignore, &
nous aurons appliquées bien ou mal;
nous aurons équivoqué sur les infinim
grands & les infiniment petits. Par-là
moins nous aurons fait un étalage d'é
dition, qui en impose presque toujor
& comme c'est la prévention qui déci
nous aurons tout fait quand nous aur
prévenu en notre faveur.

Septiémement, la connoissance la p
nécessaire à l'homme, ont très-bien
les sages de tous les temps, c'est celle

---

les êtres par d'autres êtres semblables, &
grandeur se reconnoît jusques dans les p
petits objets. « *M. Durande.*

* » Nous n'avons, dit l'Auteur de l'Int
» prétation de la Nature, qu'une expérien
» lente & une réflexion bornée. Mais av
» ces deux leviers, la Philosophie s'est pr
» posé de remuer le monde. «

l'homm

l'homme même; & c'est à nous encore qu'il étoit réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par-là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'avenir, & l'empêchent de jouir du présent; les craintes religieuses & les vaines terreurs qui le rendent lâche & pusillanime, qui l'empêchent de se délivrer de la vie lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre, qui par l'idée d'un mal chimérique le privent souvent d'un bien réel, qui circonscrivent son être & l'usage de ses facultés au lieu de les étendre, qui bornent sa jouissance & empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. » Il peut » être comparé à une harpe sensible qui » rend des sons d'elle-même, & qui se » demande qui est-ce qui les lui fait ren- » dre? Elle ne voit pas qu'en sa qualité » d'être sensible elle se pince d'elle-même, » & qu'elle est pincée & rendue sonore » par tout ce qui la touche. « Syst. de l Nature, premiere partie chap. 7.

» Et qu'on ne dise point que c'est dé- Ibid. ch. 11.

» grader l'homme que de réduire ses fon-
» tions à un pur méchanisme ; que c'e
» honteusement l'avilir que de le com-
» parer à un arbre, à une végétation ab-
» jecte.... Le Pilosophe exempt de pré-
» jugés n'entend point ce langage inventé
» par l'ignorance de ce qui constitue la
» vraie dignité de l'homme. Un arbre est
» un objet qui dans son espece joint l'utile
» à l'agréable ; il mérite notre affection
» quand il produit des fruits doux & une
» ombre agréable. Toute machine est pré-
» cieuse dès qu'elle est vraiment utile,
» & remplit fidelement les fonctions aux-
» quelles on la destine. «

O homme ! laisse donc ces vaines pré-
rogatives dont te flattoit un stupide or-
gueil, & souffre que le sage te ramene
à ta véritable dignité.

L'homme tient son rang dans l'échelle
des êtres ; il est précisément dans le degré
au-dessus de l'Orang-Outang * ; il n'a que

* Singes d'une très-grande espece. Voyez
tom. 1, pag. 568, notes (*d*) (*e*).

eux facultés « la sensibilité physique & la mémoire ; ces deux facultés lui sont communes avec les animaux. Il leur est supérieur seulement par la différence d'organisation, parce qu'il a des mains, par exemple, & non des pattes ; « ce qui, comme on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un pur animal, un être purement physique. C'est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles & morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir & des opérations de la matiere.

De l'Esprit Discours I chap. 1.

Ibid.

» Et d'abord vous trouverez que *sentir* » est cette façon particuliere d'être re- » mué, propre à certains organes des » corps animés, occasionnée par la pré- » sence d'un objet matériel qui agit sur » ces organes, dont les mouvemens ou » les ébranlemens se transmettent au cer- » veau. Nous ne sentons qu'à l'aide des » nerfs répandus dans notre corps, qui » n'est, pour ainsi dire, qu'un grand » nerf, qui ressemble à un grand arbre,

Syst. de Nature, pr miere parti chap. 8.

» en sorte qu'une matiere bru
» sible cesse d'être brute & in
» *s'animalisant*, c'est-à-dire,
» binant avec l'animal. Tou
» n'est qu'une secousse donné
» ganes; toute *perception* est ce
» propagée jusqu'au cerveau;

(*u*) » L'animal, comme l'e:
» clairement le savant Auteur de
» *tion de la Nature*, est un syst
» lécules organiques, qui, pa:
» d'une sensation semblable à
» obtus & sourd, que celui q
» matiere leur a communiquée,
» binées jusqu'à ce que chacune a
» la place la plus convenable à

» est l'image de l'objet à qui la sensation
» & la perception sont dues. La *réflexion*
» est l'exercice du pouvoir qu'a notre or-
» gane intérieur de se modifier lui-même,
» de se replier sur lui-même. Le *jugement*
» est la faculté qu'a le cerveau de compa-
» rer entre elles les modifications ou les
» idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir
» de réveiller en lui-même, afin d'en dé-
» couvrir les rapports & les effets.

» Les molécules de la matiere qui pro- *Ibid.* 5 part. chap
» duisent toutes les opérations de l'enten-
» dement, peuvent être comparées à des
» dés pipés, c'est-a-dire produisent tou-
» jours certains effets déterminés; les mo-
» lécules étant essentiellement variées par
» elles-mêmes & par leurs combinaisons,
» elles sont pipées pour ainsi dire d'une
» infinité de manieres. La tête d'Homere
» ou la tête de Virgile n'ont été que des
» assemblages de molécules, ou si l'on
» veut des *dés pipés par la nature*, c'est-
» à-dire, élaborés de maniere à produire
» l'Illiade ou l'Enéide.

Toutes ces notions sur l'entendement

humain sont claires, nettes, précises, & ne supposent évidemment que du mouvement & de la matiere *(x)*. De même

id. prem. t. chap. 8.

» ce n'est qu'une secousse distincte ou la » modification marquée qu'éprouve le

(*x*) En effet, tout cela est, on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il, par exemple, qui explique mieux ce que nous appellons *sentir*, que cette façon particuliere d'être remué, propre à certains organes des corps animés, & ce grand nerf, qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage que la *secousse* donnée à mes *organes*, & la *sensation* qu'elle me fait éprouver; que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau*, & la *perception* qu'elle occasionne; que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même*, & ma *réflexion* ? Secousse, organe, cerveau, matiere qui se modifie, qui se replie; & sensation, idée, perception, réflexion, c'est exactement la même chose. Une matiere brute & insensible, qui, en s'animalisant, forme la sensibilité de l'animal; une harpe qui rend les sons d'elle-

» cerveau, qui constitue la *conscience*. On » nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, des dispositions ou des » modifications constantes ou passageres de » l'organe intérieur qui fait agir les êtres » de l'espece humaine. *L'amour de soi* n'est » qu'une tendance ou direction, qu'une » *gravitation sur soi*, qu'une *force d'inertie*; le *penchant* pour un objet quelconque, qu'une *attraction* telle qu'elle » est répandue dans toute la nature; la » *haine* qu'une *répulsion* : car c'est ainsi

---

même, qui se pince elle-même, & se demande qu'est-ce qui la rend sonore; une modification de l'organe intérieur, qui forme la prudence; une secousse qui se sent elle-même, qui réfléchit sur elle-même, & qui forme la conscience; quelles lumieres & quelle philosophie! Des dés pipés; des molécules pipées pour former l'*Illiade*; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons; toute une nature qui se pipe, qui est pipée par elle-même: ah! s'est écrié un homme de bon sens, quelle piperie que tout cela!

» que l'attraction rapproche tous les êtres,
» lorſqu'ils ſont dans la ſphere de leur
» action réciproque, & la répulſion les
» ſépare. «.

Ce ſyſtême phyſique, ſi ſimple, ſi lumineux, ſi fécond, explique tout, & répond à tout. C'eſt celui de la ſympathie & de l'antipathie, ramené à des principes évidens; ce ne ſont plus les qualités occultes de l'ancienne philoſophie, ce ſont les vraies propriétés de la matiere.

De-là il réſulte que tout eſt néceſſaire dans l'homme comme dans le reſte du monde phyſique; qu'en lui il n'y a point de liberté; que tout y eſt ſujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvememens que le reſte de la nature; » avec
» cette différence cependant qu'il eſt mu
» par un organe intérieur, qui a ſes loix
» propres, & qui eſt déterminé néceſſai-
» rement en conſéquence des idées, des
» perceptions, des ſenſations qu'il reçoit
» des objets extérieurs. . . . Les hommes
» deviennent bons ou méchans d'après la
» maniere dont ils agiſſent les uns ſur les

» autres *. « Tout ceci équivaut à une démonstration ; & rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de l'*organe intérieur*. Elle porte avec elle, pour caracteres essentiels, la clarté, la simplicité & la précision.

Si l'homme n'est pas libre, il n'y a point pour lui de bien & de mal moral, point de vice ni de vertu ; & dès-lors tous les fers sont rompus, toutes les entraves sont brisées ; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant, qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide & imbécille raison ; nous les présenterons comme le mobile des grandes actions, & la source unique du vrai bonheur. » Ce sont les passions fortes De l'Esp
» qui font exécuter les actions courageu-
» ses, & concevoir ces idées qui font
» l'étonnement & l'admiration de tous les

* Oui ; c'est-à dire, en proportion de leur masse & de leur distance.

» siecles. J'entends par passion forte, une
» passion dont l'objet soit si nécessaire à
» notre bonheur que la vie nous soit in-
» supportable sans la possession de cet
» objet *. «

de la pre- artie, 7. Et après tout, » si nous examinons les
» choses sans prévention, nous trouve-
» rons que la plupart des préceptes que la
» Religion, ou que sa morale fanatique
» & surnaturelle, donne aux hommes,
» sont aussi ridicules qu'impossibles à pra-
» tiquer. Interdire les passions aux hom-
» mes, c'est leur défendre d'être hommes;
» conseiller à une personne d'une imagi-
» nation emportée de modérer ses desirs,
» c'est lui conseiller de changer son orga-
» nisation, c'est ordonner à son sang de
» couler plus lentement; dire à un hom-
» me de renoncer à ses habitudes, c'est

* Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le desir de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes & belles choses.

» vouloir qu'un Citoyen, accoutumé à se » vêtir, consente à marcher tout nud. (y) «

Ici cependant, & lorsqu'il est question de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourroit suffire, dans de certains cas, de poser les principes, sans en tirer les conséquences. Que dis-je! Il seroit peut-être encore nécessaire, pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine si relevée & si contraire à ses préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu, de déclamer contre leurs vices, de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers

(y) Il n'est personne, qui, avec un peu de sens & de droiture, n'ait horreur d'un pareil langage, & n'en reconnoisse l'absurdité. Hélas! à quoi est-il bon qu'à excuser tous les vices, à autoriser tous les crimes, & à étouffer sans retour le cri de la raison & de la conscience? Opposons à de semblables maximes ce qu'a dit en un endroit M. Rousseau: » Je me crois » moins coupable en me reprochant mes » fautes, qu'en m'efforçant de les justifier; » & je regarde comme le comble du crime de » vouloir en ôter les remords. «

de la vérité & du bonheur, de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs & de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté : c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes & nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité, pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être : des causes nécessaires ont amené son état actuel, & toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre ; il est, comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses qui ont amené ses idées, ses vues, ses penchans, & jusqu'à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même son ouvrage, sous

Ibid. c. 12.

prétexte de le rétablir ? L'homme, qui n'a point de mouvemens spontanés, qui n'est point libre, peut-il se dépraver lui-même ? La nature se déprave-t-elle ? Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être pesante, le feu de brûler, l'homme d'être méchant, si par son tempérament & son organisation il est nécessité à l'être ? « Il » est dans l'ordre que le méchant nuise, » parce qu'il est de son essence de nuire. « Pourquoi donc, & à quoi bon tant d'instructions, d'exhortations, d'éloquentes déclamations ? Instruisez la pierre qui tombe, & invitez-la à suspendre sa chûte ; reprenez le feu qui brûle, & exhortez-le à réprimer son activité. Si l'homme est un être purement physique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous sur lui ?

A tout cela cependant il y a une réponse, & la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant, me contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison, puisque nous sommes tous sous le fatal

empire de la nature & de la nécessité.

Ibid. sec. . chap. 9. Au reste il est aisé de sentir » combien » nos principes sont les seuls qui puissent » donner à la morale une solidité iné» branlable.... Il ne s'agit que de la fon» der, ainsi que nos devoirs sur la nature » de l'homme, sur les rapports subsistans » entre des êtres intelligens, qui, chacun » de leur côté, sont amoureux de leur » bonheur..... En un mot, il faut don» ner pour base à la morale la nécessité » des choses. «

Id. c. 14. C'est ainsi que nous pourrons dire avec autorité & avec fruit : » Sois bon, parce » que la bonté enchaîne tous les cœurs... » Sois doux, parce que la douceur attire » l'affection... Sois reconnoissant, parce » que la reconoissance alimente & nour» rit la bonté. Sois modeste, parce que » l'orgueil révolte des esprits épris d'eux» mêmes. Pardonne les injures, parce que » la vengeance éternise les haines... Sois » retenu, tempéré, chaste, parce que la » volupté, l'intempérance & les excès » détruiront ton être & te rendront mé» prisable. «

Toute cette morale, établie en dernier ressort sur notre propre intérêt, porte, comme on le voit assez, sur le seul fondement raisonnable, le seul que rien ne puisse ébranler (z). On n'aura pas besoin

(z) Non, rien ne l'ébranlera ce fondement, que le desir même du bonheur, par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonstances où l'intérêt de la vie présente se trouve en opposition réelle, ou du moins très-apparente avec nos devoirs! *Sois reconnoissant*, dites-vous, *parce que la reconnoïssance alimente* & *nourrit la bonté*. Mais il y a telle occasion, où je gagnerois plus en un moment à être ingrat, qu'à prétendre me ménager pour la suite de nouveaux bienfaits par la reconnoissance. Mais encore que devient ce fondement inébranlable de la morale, si je suis » assez malheureusement né pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de mes semblables? « Si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages, » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible. « Mais enfin, quant à la regle de mes devoirs, prise de la nature de l'homme & des rapports subsistans entre des êtres intelligens,

Discours l'origine,

de recourir aux chimeres théologiques, pour régler sa conduite dans ce monde ?

---

qu'est-ce qui déterminera d'une maniere précise ces rapports, par exemple, les rapports de reconnoissance entre celui qui est obligé & celui qui oblige ; sur-tout lorsque je lis dans certains écrits, que » l'histoire des bienfaiteurs ajouteroit un nouveau chapitre à celle » des tyrans* : « ou bien encore, les rapports du fils à son pere ; lorsqu'après tout j'entends les Philosophes nous dire, que » l'âge qui » amene la raison met les enfans hors du » pouvoir paternel, & les rend maîtres d'eux- » mêmes ; que l'obligation de leur être soumis » n'est que pour le temps où les enfans sont » dans un état d'ignorance & d'ivresse ? «

Hélas ! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique ; & sans Dieu, sans la Religion, tout porte exactement sur rien. O que la Philosophie qui pose Dieu pour principe est une bien plus sage & plus douce Philosophie !

---

* M. de la Harpe, dans l'Eloge de Catinat, a mieux dit : » Les belles ames trouvent la reconnoissance trop douce » pour permettre qu'on les en dispense. «

viſible. On ſera en état de répondre à ceux qui prétendent que ſans un Dieu il ne peut y avoir de morale (*aa*). La nôtre, étant priſe de la néceſſité des choſes, a encore un autre avantage : dans les maux de la vie, elle nous conſole efficacement. *Nous ſouffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux ſentimens de confiance & de réſignation, *parce qu'il eſt de l'eſſence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine.* *Ibid* Pre part, c. 1

Huitiémement, enfin, pour la perfec-

(*aa*) » Un incrédule, d'ailleurs heureuſe-
» ment né, dit M. Rouſſeau, ſe livre aux
» vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût &
» non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits,
» il les ſuit ſans contrainte ; il les ſuivroit de
» même s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi
» ſe gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoît &
» ſert le pere commun des hommes ſe croit
» une plus haute deſtination ; l'ardeur de la
» remplir anime ſon zele, & , ſuivant une
» regle plus ſure que ſes penchans, il ſait
» faire le bien qui lui coûte, & ſacrifier les
» deſirs de ſon cœur à la loi du devoir. «

Voyez le Disc. sur l'origine, &c. * A l'égard de la société*, » i
» ble d'imaginer pourquoi
» primitif, un homme auro
» soin d'un autre homme
» ou un loup de son sembla
donc, s'il se peut, ramener 1
ples à cet état où nos bons a
noissoient ni les nœuds du
les liens du sang. » Leurs u
» moient au hasard, . . . Ils
» avec la même facilité. La r
» d'abord ses enfans pour so
» soin; puis l'habitude les lui
» chers, elle les nourrissoit

» le leur; sitôt qu'ils avoient la force de » chercher leur pâture, ils ne tardoient » pas de quitter la mere elle-même, ... » ils en étoient bientôt au point de ne » pas même se reconnoître les uns les » autres. « Heureux état ! » Il semble que » le genre humain étoit fait pour y rester » toujours, & que cet état est la véritable » sagesse du monde. ... Le fer & le bled » ont civilisé les hommes & perdu le genre » humain. « Dans sa premiere origine, avec cette maniere de vivre simple & solitaire, il n'avoit point à réfléchir, à raisonner; il n'étoit fait que pour sentir; & » j'ose presque assurer que l'état de ré- » flexion est un état contre nature, & que » l'homme qui médite est un animal dé- » pravé (*bb*). «

(*bb*) Ce n'est pas tout-à-fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs M. Rousseau lui-même, lorsque dans un endroit du contrat social, il dit, en contrariant un peu son systême : » Le passage de l'état de nature » à l'état civil, produit dans l'homme un

Mais enfin, si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enraciné, s'il ne nous est pas possible d'arracher les hommes à cette dépravation,

---

» changement très-remarquable, en substituant la justice à l'insti[illegible].... Ses facultés » s'exercent & se développent, ses idées s'étendent, ses sentimens s'ennoblissent; son » ame s'éleve à tel point que si les abus de » cette condition nouvelle ne le dégradoient » souvent au-dessous de celle dont il est sorti, » il devroit bénir sans cesse l'instant heureux » qui l'en arracha pour toujours, & qui d'un » animal stupide & borné, fit un être intelligent & un homme. «

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets, nous a tracé de si sages maximes, & qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes & utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné pirse sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'Auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une Edition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas appris » à quoi peuvent servir ses systêmes, & quel

à cette contrainte, auxquelles les a réduits la ſociété civile qui les a ſi fort rapprochés ; il faut du moins tout oſer & tout dire, pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les

---

» a été ſon but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, » pour donner aux Genevois de fortes raiſons » d'aimer leur Gouvernement, pour leur inſ» pirer l'humanité, l'amour de la Patrie & » de la liberté, & l'obéiſſance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rouſſeau par» lant ainſi à ſes concitoyens : Aimez votre » Gouvernement ; car l'homme auroit beau» coup mieux fait de n'en point établir. Ai» mez vos ſemblables ; car nous avons eu » tort de ſortir de cet état ancien où nous » n'aimions que le repos, une femelle & la » nourriture. Aimez votre Patrie, puiſqu'il » eſt vrai que nous devrions n'en avoir ja» mais eu d'autre qu'une caverne ou le pied » d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous » ſommes à plaindre de n'être plus dépendans » d'un lion ou d'un ours, qui nous auroit fait » fuir devant lui. Enfin obéiſſez aux loix, » puiſque vous étiez faits pour n'obéir à au-

gouvernent. Et n'eſt-il pas bien étrange que » l'homme ſe ſoit ſoumis ſans réſerve » à des hommes comme lui, que ſes pré- » jugés lui firent reconnoître comme des » êtres d'un ordre ſupérieur, comme des » Dieux ſur la terre ? « . . . C'eſt le triſte effet de l'ignorance. » C'eſt faute de con- » noître ſa propre nature, ſa propre ten- » dance, ſes beſoins & ſes droits, que » l'homme en ſociété eſt tombé de la li- » berté dans l'eſclavage : il méconnut ou » ſe crut forcé d'étouffer les deſirs de ſon » cœur, & de ſacrifier ſon bien-être aux » caprices de ſes chefs. . . . Ils profiterent

---

» cune. « Si les hommes n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, qu'aurions-nous droit d'en attendre ?

Eh, pourquoi faut-il que l'égoïque manie d'avoir ſon ſyſtême à part ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu, & à la graver dans tous les cœurs ? Puiſſe-t-il y revenir un jour ! Il ſera ſans doute une de ſes plus belles conquêtes ; mais, à coup sûr, il recevra d'elle plus d'hon- neur encore qu'il ne pourra lui en faire.

» de l'erreur de l'homme pour l'asservir,
» le corrompre, le rendre vicieux & mi-
» sérable. «

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force & un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit Républicain dans les monarchies, armer par nos écrits & nos discours les Sujets contre leurs Princes, faire la guerre aux Rois de la Terre, comme aux Dieux du Ciel, briser le sceptre dans leurs mains, » rendre à la société le pouvoir de révo- » quer celui qu'elle accorde à ses Souve- » rains, à ses Législateurs, à ses Magis- » trats, à ses Représentans, quand son » intérêt l'exige; de changer la forme de » son gouvernement (cc); d'étendre ou

Systên la Nat. miere pa chap. 9.

(cc) » Les Gouvernemens peuvent se dissoudre, est-il dit dans l'Encyclopédie, quand les Puissances législative ou exécutrice agissent par la force au-delà de l'autorité qui leur a été commise. « Au mot *Gouvernement*.

Eh, que nos Sages nous disent donc par quelle mesure bien exacte on pourra fixer le

» de limiter le pouvoir qu'elle confie à
» ses chefs, sur lesquels elle conserve tou-
» jours une autorité supreme, dont elle
» ne peut se dessaisir. *(dd)*. «

---

point précis où ces Puissances auront passé leur autorité, de maniere à mériter qu'on les en dépouille ; & qui est-ce qui aura droit de déterminer ce point critique où tout Gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne voit que de pareilles maximes assujettiroient bientôt tout Etat policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des Chefs ambitieux, toujours prêts, comme les Tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité, & à couvrir leur intérêt personnel du phantôme apparent du bien commun ? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses, auxquelles on peut faire la même réponse, & qui se trouvent consignées dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété & de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(*dd*) Indépendamment de ce que nous enseigne la Religion révélée, que ces prétendus Sages ne reconnoissent pas, & en supposant même qu'à la prendre dans son origine, toute

Pour

Pour y parvenir, ne craignons pas de ire des Souverains tout le mal que nous

---

ıtorité dans les Chefs porte essentiellement r le consentement & la volonté des mem-es, il faudroit prouver, en effet, que la ciété, pour son propre intérêt & la plus grande surance de sa tranquillité, n'a pu consentir, une maniere expresse ou tacite, à s'interdire exercice du pouvoir suprême, dont l'usage ıtraîneroit tant de maux, sous le prétexte ıujours spécieux d'un plus grand bien; & à déposer tout entier, sous la garantie des ıix, entre les mains du Souverain. *Voyez* *Lettre LIV. ci-dessus.*

Plus, d'ailleurs, on affirmeroit que les lu-ıieres naturelles n'ont pu suffire pour produire consentement de la multitude à se dessaisir e la souveraine puissance, plus on devroit connoître la justesse de cette observation de I. Rousseau: » Les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessaire-ment ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouver-nemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la

pourrons *(ee)*; de les calomnier, s'il faut, dans nos histoires & aux yeux d[e]

» volonté divine intervînt pour donner à l'au-
» torité souveraine un caractere sacré & in-
» violable, qui ôtât aux sujets le funeste droit
» d'en disposer. Quand la Religion n'auroit
» fait que ce bien aux hommes, c'en seroit
» assez pour qu'ils dussent tous la chérir &
» l'adopter, même avec ses abus, (*& il faut*
» *se souvenir qu'on abuse de tout*) puisqu'elle
» épargne encore plus de sang que le fana-
» tisme n'en fait couler. « *Discours sur l'o-*
rigine, *&c.*

(*ee*) » Supposons, dans une Chaire de Pa-
ris, un Orateur élevé à l'école du patriarche
des impies du temps, qui débite devant un
peuple nombreux cette singuliere doctrine:
Ecoutez, & soyez attentifs; » Les Souverains
» sont incapables d'aimer, de connoître &
» de récompenser la vertu. Leur science est
» d'être injuste à la faveur des loix; leur art
» consiste à opprimer la terre; ce sont des
» barbares sédentaires; des animaux, pour
» lesquels ceux qui défendent la Patrie ont la
» folie de se faire égorger; c'est eux qu'il faut
» punir personnellement, & non pas les

l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres ; de leur dire à tout propos les injures les plus outra-

---

» Troupes qui dévastent les campagnes ; enfin » tel homme qu'il plaira au peuple de mettre » sur le trône, en jouira à plus juste titre que » celui qui l'occupoit par le droit de sa naiss» sance *. « Si cet Orateur trouvoit des auditeurs dociles, je dirois à votre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour votre trône ; craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enleve la couronne de dessus la tête ; craignez encore. . . . Mais que dis-je ! Rassurez-vous : la Religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle, *la puissance de votre Prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir, non-seulement par crainte, mais encore par devoir.* (Rom. c. 13. ℣. 1, 2, 5,) *Rendez à César ce qui appartient à César, & à Dieu*

---

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages, dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier.

geantes; de les appeller le vulgaire, populace des Rois; de dégrader leur n jesté; de peindre, d'exagérer par-tout abus du pouvoir, sans en reconnoît avec les vils Politiques & les froids M ralistes, la prétendue nécessité & avantages; de sapper le trône & de r verser du même coup l'autel sur leq il s'appuie.

L'autorité des Rois & celle des Ponti se soutiennent réciproquement; il f donc frapper en même temps sur l'u
id. sec. ch. 9. & sur l'autre (*ff*). » Les Ministres

---

ce qui appartient à Dieu. (Matt. 22, 1: *Soyez donc soumis au Roi, comme domin sur tous, & à ses Ministres, comme étant voyés par lui pour protéger le bien & puni mal; parce que tel est l'ordre de la Provide* C'est par de telles leçons, ô Roi! que la l ligion établit votre trône dans la conscie même de vos Sujets. « *Dom Jamin.*

(*ff*) J'avoue que ceci, par exemple, paroît mal-adroit. Nos Philosophes se t trop pressés de confondre les intérêts des d puissances. C'étoit trop d'en vouloir à la fo

» Très-Haut, toujours tyrans eux-mêmes,
» ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils
» pas sans cesse aux Monarques qu'ils sont
» les images du Très-Haut? ... Les tyrans
» & les Prêtres n'ont-ils pas combiné avec *Ibid.*
» succès leurs efforts, pour empêcher les
» nations de s'éclaircir, de chercher la vé-
» rité, de rendre leur sort plus doux, &
» leurs mœurs plus honnêtes? « Décrions
donc à la fois & les Rois & les Prêtres
& les Magistrats : appellons-les des op-
presseurs, des brigands, des insensés,

Dieu & au Monarque, aux Ministres de la Religion & au Ministere public. Par-là ils les unissent plus fortement encore, au-lieu de les séparer & de les diviser. Ils leur apprennent à connoître & à craindre leurs plus dangereux ennemis. Il falloit s'attacher uniquement à déraciner toute idée de Religion dans l'esprit des Peuples; & bientôt après les Peuples se soulevant contre l'autorité, l'anarchie seroit venue toute seule. O Philosophie! quelle révolution tu nous préparois, si tu n'eusses pas laissé tomber le masque si promptement!

des fourbes, des méchans *(gg)*; & nous au contraire, nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand pacificateur des Etats, & que nous sommes les

(*gg*) C'est ainsi que dans une Brochure très-philosophique, qui parut dans le cours de l'année derniere, en même-temps qu'on sonnoit le tocsin contre les Ministres de la Religion, on appelloit les Magistrats, avant leur rétablissement, des *assassins*, justement punis de s'être montrés les ennemis des Philosophes, & d'avoir *vendu* aux Prêtres *le sang de l'innocent*, en sévissant contre le Gentilhomme d'Abbeville, dont tout le crime, il est vrai, étoit d'avoir si publiquement & si indignement outragé la Religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives, par égard pour le nom respectable sous lequel ses Partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit, c'est qu'en déclamant contre le fanatisme, il est lui-même un modele de prévention, de fanatisme & de fureur. L'Auteur, comme on l'a très-bien observé, y attribue par-tout à la Religion, ce qui est l'ouvrage des passions que la Religion condamne.

ages par excellence, & les amis de la vérité.

Au bas du Projet, le Comte reprend & continue ainsi :

O mon pere ! quelle sagesse que la leur ! ou plutôt, quels monstrueux excès ! & quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien de sacré pour la nouvelle philosophie ! Voilà donc réunis sous un même point de vue les systêmes que j'adoptois, & les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre ! Voilà tous ses délires que leurs passions enfantent, & qu'ils mettent à la place des clartés vives & pures que la Religion nous présente ! L'exposition même qu'ils nous font de leurs dogmes insensés & pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne suffiroit-elle pas pour les réfuter ? Le Christianisme a ses preuves, en même temps qu'il a ses mysteres ; mais eux, que nous offrent-ils ? Des mysteres sans preu-

ves, accompagnés des plus grandes absurdités. La matiere & le mouvement formant de toute part des chefs-d'œuvre par des combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle & fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature par-tout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation & la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts, comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée; la confusion à la place de l'ordre, & l'anarchie substituée à l'autorité civile & à la sagesse du Gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine! la fausseté dans le caractere & les démarches; la hauteur dans les enseignemens & les procédés; l'ironie, l'in-

ective, ou la séduction dans le langage; la bisarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement & l'enflure dans les pensées; l'enthousiasme & les délires dans l'imagination; la hardiesse & l'inconséquence dans les raisonnemens; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantisme; par-tout les cabales, le manege & l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle; voilà sur quoi se fondent leurs succès: & ils ont pu faire des dupes! & ils ont pu trouver de la considération & du crédit! & ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain! Ah! en effet, le genre humain est donc bien stupide & bien dépravé! Mais que dis-je! leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe & leurs clameurs! elle se décrédite si heureusement de jour en jour *!

* Il n'est pas étonnant que, dans l'esprit des gens sensés & raisonnables, les Philosophes

Encore quelques ouvrages dans le ge
de celui qu'ils proposent, dans le ge
qu'ils ont essayé avec tant de témérité, s

---

soient tombés dans un si grand discrédit & u
sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dern
ressort leur Philosophie ? On ne sauroit trop
redire : après de grandes promesses, ils n'o
offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit
problême ; ils se sont élevés contre toute au-
torité ; ils ont détruit tous principes, & étouffé
dans les cœurs tout germe de sagesse & de
vertu : ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu
le fiel & les injures ; ils ont employé l'intrigue
& la cabale, la satyre & la calomnie ; ils se
sont mordus & déchirés les uns les autres ;
ils ont multiplié dans leurs Ouvrages, comme
dans leurs entretiens, les images licencieuses
& les propos indécens : ils ont dégradé les
talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs : ils
ont flatté bassement les protecteurs, & dé-
clamé contre les protégés, lorsqu'eux-mêmes
ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de
la Presse, lorsqu'il étoit question de répandre
librement leurs opinions, de détruire la Re-

l'illusion se dissipera entierement. Avec un peu de droiture & de principes dans ceux qui les lisent, non je ne voudrois que leurs livres pour achever de les décrier.

---

ligion & le Gouvernement; & ils ont crié contre elle, lorsqu'on a entrepris de leur répondre & de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs, dès qu'ils se sont sentis soutenus & encouragés; & ils se sont honteusement rétractés, quand ils ont eu peur: ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits; tandis qu'ils imbiboient du venin de la séduction & de l'erreur ceux, qui, plus au fait de leur langage, avoient le don de les entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête chaude, & le cœur froid, inaccéssible à la compassion, à l'amitié pure, à l'amour de l'ordre & de la vertu, à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes; la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment: ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots d'honnêteté, de mœurs, de bienséance; ils ont parlé le langage hypocrite de

Mais les principes sont si rares, on se laisse si aisément séduire ! Aussi, mon

---

zele, de l'humanité, de la bienfaisance; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes; & ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulieres ont associés pour un temps à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont apperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, & qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leur intérêt & de leurs plaisirs. Le Public lui-même s'est désabusé sur leur compte; & comme l'a si bien dit un de leurs plus célebres Antagonistes, » on a compris » enfin que ces syrenes perfides ne cherchoient » à flatter les hommes par leurs chants, que » pour les conduire à des écueils, & se re» paître du spectacle de leurs naufrages. Les » breuvages qu'ils présentoient n'ont paru » propres, comme ceux de Circé, qu'à chan» ger en brutes ceux qui seroient assez im» prudens pour en approcher les lévres. «

père, je viens de donner ma clef à Veymur pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avois pris soin de recueillir. Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie, ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient par ma faute entre les mains d'un infortuné ! Un accès de fureur, une mort violente seroit le triste fruit qu'il retireroit de leur lecture ; & en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos sages, si selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes cet instinct moral, qui combat avec force leurs dogmes impies ; & si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre & se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours ! Hélas ! sans elle, nulle croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre, & encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide, on va

de desirs en desirs, de jouissance en joui-
sance, se perdre dans tous les excès, &
s'abîmer le plus souvent dans toutes le
horreurs de l'infortune & du désespoir : o
perd de vue tout ce qu'il y a de plus co
solant, pour ne se réserver d'autre esp
que le néant, & d'autres motifs de
signation que la dure loi de la nécess
tandis que dans la Religion tout port
la modération, à la tempérance, à
sagesse ; tout concourt à entretenir l'é
lité d'ame, le contentement & la pa
au sein même des souffrances ; tout n
soutient, nous anime, nous console,
nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, ô n
père ! à la Religion Chrétienne, à ne l'
visager que par son rapport à la ver
& moi j'y croirois aujourd'hui, à
l'envisager que par son rapport avec
véritable félicité.

Nos Philosophes, pour mieux jou
s'ôtent les plus surs moyens d'être h
reux. Ils s'ouvrent une source intarissa
de chagrins & de peines ; & l'unique

mede qu'ils préparent à leurs maux, est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au-delà ? Eh quoi la nature, si prévoyante en apparence, & si sage dans sa marche, toute aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations; cette nature, qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes, comme nécessaires au maintien de l'ordre & de la société; qui leur a donné universellement les notions du bien & du mal moral; qui leur a imprimé l'idée & le sentiment de l'immortalité; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble & les remords au vice, la paix & le contentement à la vertu; ne pourroit-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un Paradis pour les bons, & un Enfer pour le Matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit ? Et n'y auroit-il pas en effet moins de difficulté à le présumer, qu'il n'y en a à

croire avec ces faux ſages que tout ce que je vois de ſi bien enchaîné, de ſi bien ordonné dans l'univers, a été produit ſeulement par une fatale néceſſité!

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

DES LETTRES

DU PREMIER VOLUME

ET

DES PRINCIPALES MATIERES QU'ELLES RENFERMENT.

tes ces verites.

NOTES.

Fin de la Table du pre

TABLE
DES LETTRES
DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du ſecond Volume.

TABLE
DES LETTRES
DU TROISIEME VOLUME

Fin de la Table des Lettres

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Le chiffre Romain marque le Tome, les chiffres Arabes marquent les Pages ; l'n renvoie à la Note au bas des Pages, & lorsqu'elle est suivie d'une lettre italique, elle désigne une des Notes qui sont à la fin des Lettres. On n'a cité qu'un très-petit nombre de noms propres, & seulement pour les choses nécessaires, afin de ne pas donner trop d'étendue à cette Table. On a souvent mis & suiv. *pour* & suivantes, *ou simplement* & s.

A.

B

I.

Fin de la Table Alphabétique.

APPROBATION.

ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chan-
ier, la troiſieme Edition *du Comte de Val-
nt.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru de-
ir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris,
15 Septembre 1775.

AMEILHON.

PRIVILEGE DU ROI.

OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des equêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, illis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres os Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre né le ſieur MOUTARD, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Pulic un ouvrage qui a pour titre : *le Comte de Valmont*, il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége our ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & ermettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le endre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, endant le temps de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à ous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de uelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en inroduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de 3000 liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expo-

fant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dé-
pens, dommages & intérêts, à la charge que ces Pré-
sentes seront enregistrées tout au long sur le re-
de la Communauté des Imprimeurs & Librai-
Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-
pression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roy-
& non ailleurs, en beau papier & beaux carac-
conformément aux Réglemens de la Librairie, &
tamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de dé-
chéance du présent Privilege; qu'avant de l'expo-
vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'
pression dudit Ouvrage, sera remis dans le m-
état où l'approbation y aura été donnée, ès mains
notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Gar-
des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU; &
en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre
bliotheque publique, un dans celle de notre Châ-
du Louvre, un dans celle dudit Sieur de MAUPEO
le tout à peine de nullité des Présentes: du con-
desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir
Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisibl-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun tr-
ble ou empêchement. Voulons que la copie des Pré-
sentes, qui sera imprimée tout au long, au comm-
cement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue p-
duement signifiée, & qu'aux copies collationnées p-
l'un de nos amés & feaux Conseillers, Secrétaires,
soit ajoutée comme à l'original. Commandons au pr-
mier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de fai-
pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néces-
saires, sans demander autre permission, & nonobsta-
clameur de haro, charte normande, & lettres à ce con-
traires: Car tel est notre plaisir. Donné à Compiègne
le quatrieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil
sept cent soixante-treize, & de notre Regne le
cinquante-huitieme.

Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2512, fol. 171, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Décembre 1773.

C. A. JOMBERT, pere, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. Fr. GUEFFIER.

